This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

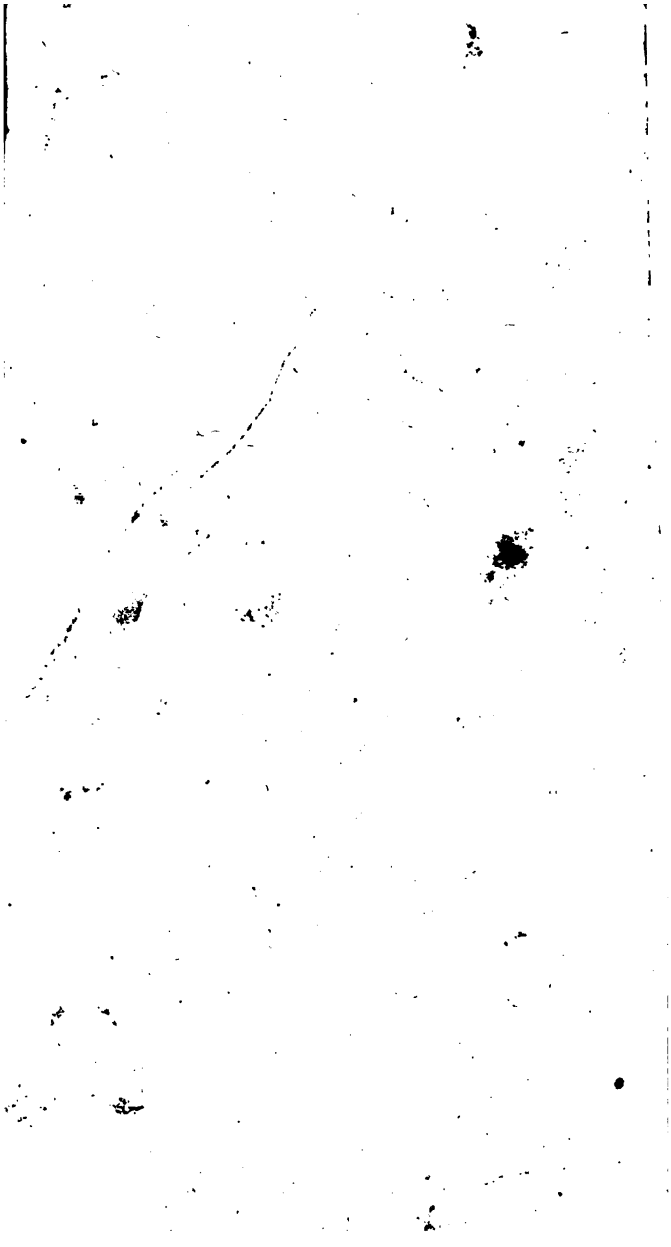
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

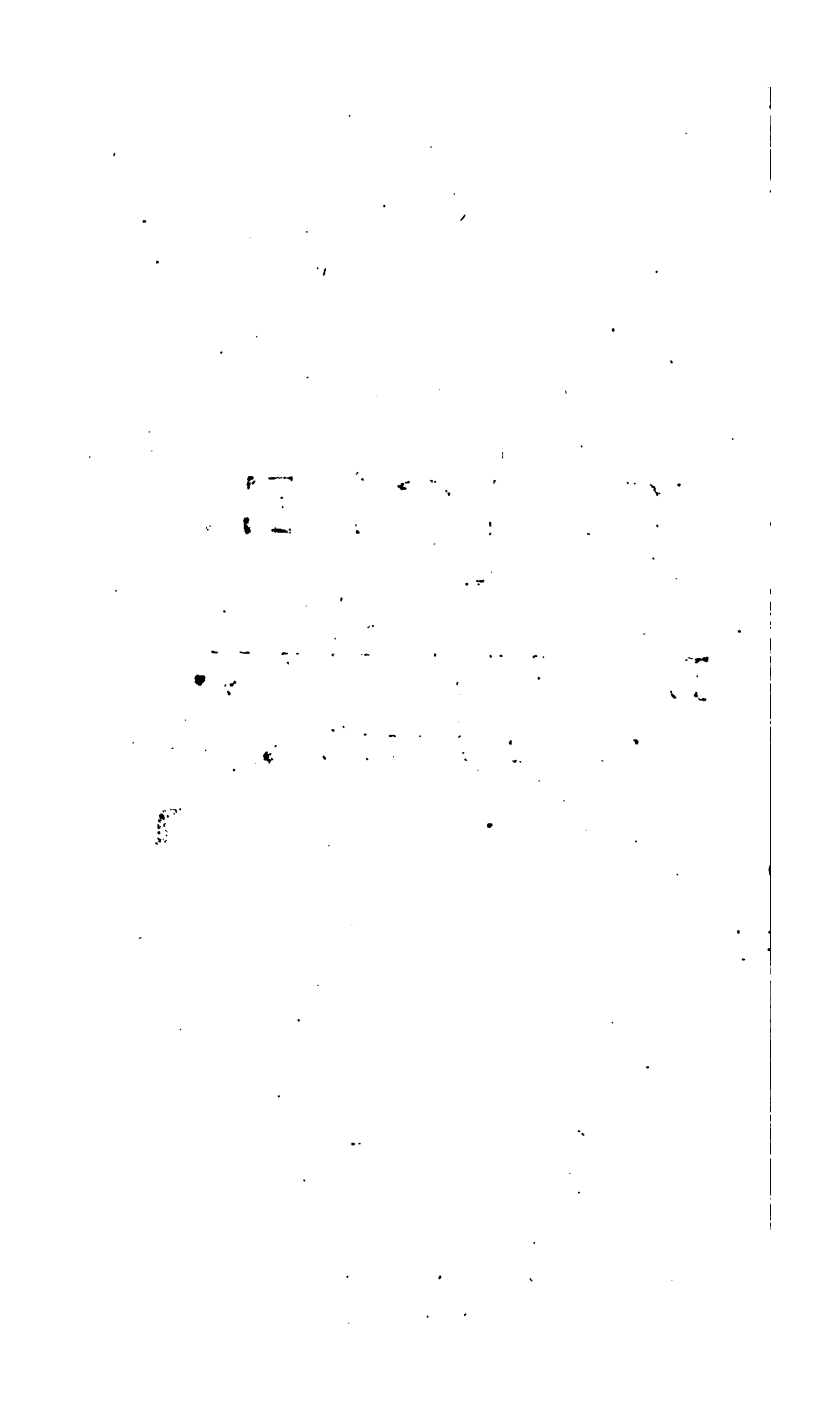
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



SIECLE
DE
LOUIS XIV.
TOME SECOND.



ŒUVRES

DE MONSIEUR DE V***.

SIECLE

DE

LOUIS XIV;

Auquel on a joint un PRÉCIS DU SIÈCLE DE LOUIS XV.

NOUVELLE ÉDITION;

FAITE sur l'Édition de Geneve in-4°.

TOME SECOND.

A NEUCHATEL.

M. DCC. LXXXIII.

23747 f. 6.

BODLEIAN LIBRARY
28 FEB 35
OXFORD

SIECLE DE LOUIS XIV.

SUITE DU CHAPITRE VI.

Mort de Cromwell.

Peu de mois après mourut *Cromwell*, à l'âge de cinquante-cinq ans, au milieu des projets qu'il faiſait, pour l'affermiſſement de ſa puiſſance, & pour la gloire de ſa nation. Il avait humilié la Hollande, impoſé les conditions d'un traité au Portugal, vaincu l'Eſpagne, & forcé la France à briguer ſon alliance. Il avait dit depuis peu, en apprenant avec quelle hauteur ſes Amiraux s'étaient conduits à Lisbonne : *Je veux qu'on reſpecte la République Anglaiſe, autant qu'on a reſpecté autrefois la*

Republique Romaine. Les Médecins lui annoncerent la mort. Je ne ſais s'il eſt vrai qu'il fit dans ce moment l'enthouſiaſte & le prophete, & s'il leur répondit que DIEU ferait un miracle en ſa faveur. *Thurlot*, ſon ſecrétaire, prétend qu'il leur dit : *La nature peut plus que les médecins.* Ces mots ne ſont point d'un prophete, mais d'un homme très-ſenſé. Il ſe peut qu'étant convaincu que les Médecins pouvaient ſe tromper, il voulut, en cas qu'il en réchappât ſe donner auprès du peuple la gloire d'avoir prédit ſa guériſon, & rendre par-là ſa perſonne plus reſpectable, & même plus ſacrée.

Il fut enterré en Monarque légitime, & laiſſa dans l'Europe la réputation d'un homme intrépide, tantôt fanatique, tantôt fourbe, & d'un uſurpateur qui avait ſu régner.

Le Chevalier *Temple* prétend que *Cromwell* avait voulu avant ſa mort s'unir avec l'Eſpagne contre la France, & ſe faire donner Calais avec le ſecours des Eſpagnols, comme il avait eu Dunkerque par les mains des Français. Rien n'était plus dans ſon caractere & dans ſa politique. Il eût été l'idole du peuple Anglais, en dépouillant ainſi, l'une après l'autre, deux nations que la ſienne haïſſait également. La mort renverſa ſes grands deſſeins,

ſa tyrannie, & la grandeur de l'Angleterre.

Il eſt à remarquer qu'on porta le deuil de *Cromwell* à la Cour de France, & que *Mademoiſelle* fut la ſeule qui ne rendit point cet hommage à la mémoire du meurtrier d'un Roi ſon parent.

Nous avons vu déjà que *Richard Cromwell* ſuccéda paiſiblement & ſans contradiction au Protectorat de ſon pere, comme un Prince de Galles aurait ſuccédé à un Roi d'Angleterre. *Richard* fit voir, que du caractere d'un ſeul homme dépend ſouvent la deſtinée d'un état. Il avait un génie bien contraire à celui d'*Olivier Cromwell*, toute la douceur des vertus civiles, & rien de cette intrépidité féroce, qui ſacrifie tout à ſes intérêts. Il eût conſervé l'héritage acquis par les travaux de ſon pere, s'il eût voulu faire tuer trois ou quatre principaux Officiers de l'armée, qui s'oppoſaient à ſon élévation. Il aima mieux ſe démettre du gouvernement, que de régner par des aſſaſſinats; il vécut particulier, & même ignoré, juſqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, dans le pays dont il avait été quelques jours le Souverain. Aprés ſa démiſſion du Protectorat, il voyagea en France: on ſait qu'à Montpellier le Prince de *Conti*, frere du grand *Condé*, en lui parlant ſans

le connaître, lui dit un jour : *Olivier Cromwell était un grand homme ; mais ſon fils Richard eſt un miſérable de n'avoir pas ſu jouir du fruit des crimes de ſon pere.* Cependant ce *Richard* vécut heureux, & ſon pere n'avait jamais connu le bonheur.

Quelque tems auparavant, la France vit un autre exemple bien plus mémorable du mépris d'une Couronne. *Chriſtine*, Reine de Suede, vint à Paris. On admira en elle une jeune Reine, qui, à vingt-ſept ans, avait renoncé à la ſouveraineté dont elle était digne, pour vivre libre & tranquile. Il eſt honteux aux écrivains Proteſtans, d'avoir oſé dire, ſans la moindre preuve, qu'elle ne quitta ſa Couronne que parce qu'elle ne pouvait plus la garder. Elle avait formé ce deſſein dés l'âge de vingt ans, & l'avait laiſſé mûrir ſept années. Cette réſolution ſi ſupérieure aux idées vulgaires, & ſi long-tems méditée, devait fermer la bouche à ceux qui lui reprocherent de la légéreté & une abdication involontaire. L'un de ces deux reproches détruiſait l'autre ; mais il faut toujours que ce qui eſt grand ſoit attaqué par les petits eſprits.

Pour connaître le génie unique de cette Reine, on n'a qu'à lire ſes lettres. Elle dit dans celle qu'elle écrivit à *Chanut*, autrefois Ambaſſadeur de France auprès

d'elle : « J'ai poſſédé ſans faſte, je quitte » avec facilité. Après cela, ne craignez » pas pour moi, mon bien n'eſt pas au » pouvoir de la fortune ». Elle écrivit au Prince de *Condé* : « Je me tiens autant » honorée par votre eſtime, que par la » Couronne que j'ai portée. Si, après » l'avoir quittée, vous m'en jugez moins » digne, j'avouerai que le repos que j'ai » tant ſouhaité me coûte cher; mais je » ne me repentirai pourtant point de » l'avoir acheté au prix d'une Couronne, » & je ne noircirai jamais une action qui » m'a ſemblé ſi belle, par un lâche re- » pentir ; & s'il arrive que vous condam- » niez cette action, je vous dirai, pour » toute excuſe, que je n'aurais pas quitté » les biens que la fortune m'a donnés, » ſi je les euſſe cru néceſſaires à ma fé- » licité, & que j'aurais prétendu à l'em- » pire du monde, ſi j'euſſe été auſſi aſ- » ſurée d'y réuſſir, ou de mourir, que » le ſerait le grand *Condé* ».

Telle était l'ame de cette perſonne ſi ſin- guliere; tel était ſon ſtyle dans notre langue qu'elle avait parlée rarement. Elle ſavait huit langues ; elle avait été diſciple & amie de *Deſcartes*, qui mourut à Stock- holm dans ſon palais, après n'avoir pu obtenir ſeulement une penſion en Fran- ce, où ſes ouvrages furent même proſ-

crits, pour les ſeules bonnes choſes qui y fuſſent. Elle avait attiré en Suède tous ceux qui pouvaient l'éclairer. Le chagrin de n'en trouver aucun parmi ſes ſujets, l'avait dégoûtée de régner ſur un peuple qui n'était que ſoldat. Elle crut qu'il valait mieux vivre avec des hommes qui penſent, que de commander à des hommes ſans lettres ou ſans génie. Elle avait cultivé tous les arts dans un climat où ils étaient alors inconnus. Son deſſein était d'aller ſe retirer au milieu d'eux en Italie. Elle ne vint en France que pour y paſſer, parce que ces arts ne commençaient qu'à y naître. Son goût la fixait à Rome. Dans cette vue elle avait quitté la Religion Luthérienne pour la Catholique ; indifférente pour l'une & pour l'autre, elle ne fit point ſcrupule de ſe conformer en apparence aux ſentimens du peuple, chez lequel elle voulut paſſer ſa vie. Elle avait quitté ſon Royaume en 1654. & fait publiquement à Inſpruck la cérémonie de ſon abjuration. Elle plut à la Cour de France, quoiqu'il ne s'y trouvât pas une femme, dont le génie pût atteindre au ſien. Le Roi la vit & lui fit de grands honneurs, mais il lui parla à peine. Elevé dans l'ignorance, le bon-ſens avec lequel il était né, le rendait timide.

La plupart des femmes & des courtisans n'observerent autre chose, dans cette Reine philosophe, sinon qu'elle n'était pas coeffée à la Française, & qu'elle dansait mal. Les sages ne condamnerent dans elle, que le meurtre de *Monaldeschi*, son écuyer, qu'elle fit assassiner à Fontainebleau dans un second voyage. De quelque faute qu'il fût coupable envers elle, ayant renoncé à la Royauté, elle devait demander justice & non se la faire. Ce n'était pas une Reine qui punissait un sujet; c'était une femme qui terminait une galanterie par un meurtre; c'était un Italien qui en faisait assassiner un autre par l'ordre d'une Suédoise dans un palais d'un Roi de France. Nul ne doit être mis à mort que par les Loix. *Christine*, en Suéde, n'aurait eu le droit de faire assassiner personne; & certes ce qui eût été un crime à Stockholm, n'était pas permis à Fontainebleau. Ceux qui ont justifié cette action, méritent de servir de pareils maîtres. Cette honte & cette cruauté ternirent la philosophie de *Christine*, qui lui avait fait quitter un trône. Elle eût été punie en Angleterre, & dans tous les pays où les Loix regnent: mais la France ferma les yeux à cet attentat contre l'autorité du Roi, contre le droit des nations, & contre l'humanité.

Après la mort de *Cromwell*, & la dépoſition de ſon fils, l'Angleterre reſta un an dans la confuſion de l'Anarchie. *Charles Guſtave*, à qui la Reine *Chriſtine* avait donné le Royaume de Suede, ſe faiſait redouter dans le Nord & dans l'Allemagne. L'Empereur *Ferdinand* était mort en 1657; ſon fils *Léopold*, âgé de dix-ſept ans, déjà Roi de Hongrie & de Bohême, n'avait point été élu Roi des Romains du vivant de ſon pere. *Mazarin* voulut eſſayer de faire *Louis XIV* Empereur. Ce deſſein était chimérique; il eût fallu ou forcer les Electeurs, ou les ſéduire. La France n'était ni aſſez forte pour ravir l'Empire, ni aſſez riche pour l'acheter; auſſi les premieres ouvertures faites à Francfort par le Maréchal de *Grammont* & par *Lionne*, furent-elles abandonnées auſſitôt que propoſées. *Léopold* fut élu. Tout ce que put la politique de *Mazarin*, ce fut de faire une ligue avec des Princes Allemans, pour l'obſervation des traités de Munſter, & pour donner un frein à l'autorité de l'Empereur ſur l'Empire.

La France, aprés la bataille des Dunes, était puiſſante au dehors, par la gloire de ſes armes, & par l'état où étaient réduites les autres nations: mais le dedans ſouffrait; il était épuiſé d'argent; on avait beſoin de la paix.

Les nations, dans les Monarchies chrétiennes, n'ont presque jamais d'intérêt aux guerres de leurs Souverains. Des armées mercénaires, levées par ordre d'un Ministre, & conduites par un Général qui obéit en aveugle à ce Ministre, font plusieurs campagnes ruineuses, sans que les Rois au nom desquels elles combattent, aient l'espérance, ou même le dessein de ravir tout le patrimoine l'un de l'autre. Le peuple vainqueur ne profite jamais des dépouilles du peuple vaincu : il paie tout ; il souffre dans la prospérité des armes, comme dans l'adversité ; & la paix lui est presqu'aussi nécessaire après la plus grande victoire, que quand les ennemis ont pris ses places frontieres.

Il fallait deux choses au Cardinal, pour consommer heureusement son ministere ; faire la paix, & assurer le repos de l'Etat par le mariage du Roi. Les cabales, pendant sa maladie, lui faisaient sentir combien un héritier du trône était nécessaire à la grandeur du Ministre. Toutes ces considérations le déterminerent à marier *Louis XIV* promptement. Deux partis se présentaient, la fille du Roi d'Espagne, & la Princesse de Savoie. Le cœur du Roi avait pris un autre engagement ; il aimait éperdûment Mademoiselle *Mancini*, l'une des nieces du Cardinal : né avec un cœur

demanderent une ſuſpenſion d'armes. *Mazarin* & *Don Louis* ſe rendirent ſur les frontieres d'Eſpagne & de France, dans l'Iſle des Faiſans. Quoique le mariage d'un Roi de France & la paix générale fuſſent l'objet de leurs conférences, cependant plus d'un mois ſe paſſa à arranger les difficultés ſur la préſéance & à régler des cérémonies. Les Cardinaux ſe diſaient égaux aux Rois, & ſupérieurs aux autres Souverains. La France prétendait, avec plus de juſtice, la prééminence ſur les autres Puiſſances. Cependant *Don Louis de Haro* mit une égalité parfaite entre *Mazarin* & lui, entre la France & l'Eſpagne.

Les conférences durerent quatre mois. *Mazarin* & *Don Louis* y déployerent toute leur politique; celle du Cardinal était la fineſſe, celle de *Don Louis* la lenteur. Celui-ci ne donnait preſque jamais de paroles, & celui-là en donnait toujours d'équivoques. Le génie du Miniſtre Italien était de vouloir ſurprendre; celui de l'Eſpagnol était de s'empêcher d'être ſurpris. On prétend qu'il diſait du Cardinal: *Il a un grand défaut en politique; c'eſt qu'il veut toujours tromper.*

Telle était la viciſſitude des choſes humaines, que de ce fameux traité des Pyrénées il n'y a pas deux articles qui ſubſiſtent aujourd'hui. Le Roi de France garda

le Rouſſillon, qu'il eût toujours conſervé ſans cette paix ; mais, à l'égard de la Flandre, la Monarchie Eſpagnole n'y a plus rien. La France était alors l'amie néceſſaire du Portugal ; elle ne l'eſt plus : tout eſt changé. Mais ſi *Don Louis de Haro* avait dit que le Cardinal *Mazarin* ſavait tromper, on a dit depuis qu'il ſavait prévoir. Il méditait dès long-tems l'alliance des Maiſons de France & d'Eſpagne. On cite cette fameuſe lettre de lui, écrite pendant les négociations de Munſter : « Si le Roi très-Chrétien pouvait avoir » les Pays-Bas & la Franche-Comté en » dot, en épouſant l'Infante, alors nous » pourrions aſpirer à la ſucceſſion d'Eſ- » pagne, quelque renonciation qu'on fît » faire à l'Infante ; & ce ne ſerait pas » un attente fort éloignée, puiſqu'il n'y » a que la vie du Prince ſon frere qui » l'en pût exclure ». Ce Prince était alors *Balthazar*, qui mourut en 1649.

Le Cardinal ſe trompait évidemment, en penſant qu'on pourrait donner les Pays-Bas & la Franche-Comté en mariage à l'Infante. On ne ſtipula pas une ſeule ville pour ſa dot. Au contraire, on rendit à la Monarchie Eſpagnole des villes conſidérables qu'on avait conquiſes, comme Saint-Omer, Ypres, Menin, Oudenarde & d'autres places. On en garda quelques-

unes. Le Cardinal ne ſe trompa pas, en croyant que la renonciation ſerait un jour inutile ; mais ceux qui lui font honneur de cette prédiction, lui font donc prévoir que le Prince *Don Balthazar* mourrait en 1649; qu'enſuite les trois enfans du ſecond mariage ſeraient enlevés au berceau ; que *Charles*, le cinquieme de tous ces enfans mâles, mourrait ſans poſtérité, & que ce Roi Autrichien ferait un jour un teſtament en faveur d'un petit-fils de *Louis XIV*. Mais enfin le Cardinal *Mazarin* prévit ce que vaudraient des renonciations, en cas que la poſtérité mâle de *Philippe IV* s'éteignît ; & des événemens étranges l'ont juſtifié aprés plus de cinquante années.

Marie-Thereſe, pouvant avoir pour dot les villes que la France rendait, n'apporta, par ſon contrat de mariage, que cinq cent mille écus d'or au ſoleil ; il en coûta davantage au Roi pour l'aller recevoir ſur la frontiere. Ces cinq-cent mille écus, valant alors deux millions cinq-cent mille livres, furent pourtant le ſujet de beaucoup de conteſtations entre les deux Miniſtres. Enfin la France n'en reçut jamais que cent mille francs.

Loin que ce mariage apportât aucun autre avantage préſent & réel que celui de la paix, l'Infante renonça à tous les

droits qu'elle pourrait jamais avoir ſur aucune des terres de ſon pere ; & *Louis XIV* ratifia cette renonciation de la maniere la plus ſolemnelle, & la fit enſuite enregiſtrer au Parlement.

Ces renonciations & ces cinq-cent mille écus de dot ſemblaient être les clauſes ordinaires des mariages des Infantes d'Eſpagne avec les Rois de France. La Reine *Anne d'Autriche*, fille de *Philippe III*, avait été mariée à *Louis XIII* à ces mêmes conditions ; & quand on avait donné *Iſabelle*, fille de *Henri le Grand*, à *Philippe IV*, Roi d'Eſpagne, on n'avait pas ſtipulé plus de cinq-cent mille écus d'or pour ſa dot, dont même on ne lui paya jamais rien ; de ſorte qu'il ne paraiſſait pas qu'il y eût alors aucun avantage dans ces grands mariages : on n'y voyait que des filles de Rois, mariées à des Rois, ayant à peine un préſent de noces.

Le Duc de Lorraine, *Charles IV*, de qui la France & l'Eſpagne avaient beaucoup à ſe plaindre, ou, plutôt qui avait beaucoup à ſe plaindre d'elles, fut compris dans le traité, mais en Prince malheureux, qu'on puniſſait, parce qu'il ne pouvait ſe faire craindre. La France lui rendit ſes Etats en démoliſſant Nanci, & en lui défendant d'avoir des troupes. *Don Louis de Haro* obligea le Cardinal *Ma-*

zarin à faire recevoir en grace le Prince de *Condé*, en menaçant de lui laiſſer en ſouveraineté Rocroi, le Câtelet & d'autres places, dont il était en poſſeſſion. Ainſi la France gagna à la fois ces villes & le grand *Condé*. Il perdit ſa charge de grand-Maître de la Maiſon du Roi, qu'on donna enſuite à ſon fils, & ne revint preſque qu'avec ſa gloire.

Charles II, Roi titulaire d'Angleterre, plus malheureux alors que le Duc de Lorraine, vint près des Pyrénées, où l'on traitait cette paix. Il implora le ſecours de *Don Louis* & de *Mazarin*. Il ſe flattait que leurs Rois, ſes couſins Germains, réunis, oſeraient enfin venger une cauſe commune à tous les Souverains, puiſqu'enfin *Cromwell* n'était plus; il ne put ſeulement obtenir une entrevue, ni avec *Mazarin*, ni avec *Don Louis*. *Lockhart*, cet Ambaſſadeur de la République d'Angleterre, état à *Saint-Jean de Luz*; il ſe faiſait reſpecter encore, même après la mort du Protecteur; & les deux Miniſtres, dans la crainte de choquer cet Anglais, refuſerent de voir *Charles II*. Ils penſaient que ſon rétabliſſement était impoſſible, & que toutes les factions Anglaiſes, quoique diviſées entr'elles, conſpiraient également à ne jamais reconnaî-

tre

tre de Rois. Ils ſe tromperent tous deux : la fortune fit, peu de mois après, ce que ces deux Miniſtres auraient pu avoir la gloire d'entreprendre. *Charles* fut rappellé dans ſes états par les Anglais, ſans qu'un ſeul Potentat de l'Europe ſe fût jamais mis en devoir ni d'empêcher le meurtre du pere, ni de ſervir au rétabliſſement du fils. Il fut reçu, dans les plaines de Douvres, par vingt mille citoyens, qui ſe jetterent à genoux devant lui. Des vieillards, qui étaient de ce nombre, m'ont dit que preſque tout le monde fondait en larmes. Il n'y eut peut-être jamais de ſpectacle plus touchant, ni de révolution plus ſubite. Ce changement ſe fit en bien moins de tems, que le traité des Pyrénées ne fut conclu ; & *Charles II* était déjà paiſible poſſeſſeur de l'Angleterre, que *Louis XIV* n'était pas même encore marié par Procureur.

Enfin le Cardinal *Mazarin* ramena le Roi & la nouvelle Reine à Paris. Un pere qui aurait marié ſon fils, ſans lui donner l'adminiſtration de ſon bien, n'en eût pas uſé autrement que *Mazarin ;* il revint plus puiſſant & plus jaloux de ſa puiſſance, & même de ſes honneurs, que jamais. Il exigea & il obtint que le Parlement vînt le haranguer par députés C'était une choſe ſans exemple dans la Monarchie,

mais ce n'était pas une trop grande réparation du mal que le Parlement lui avait fait. Il ne donna plus la main aux Princes du Sang en lieu tiers, comme autrefois. Celui qui avait traité *Don Louis de Haro* en égal, voulut traiter le grand *Condé* en inférieur. Il marchait alors avec un faste royal, ayant, outre ses gardes, une compagnie de mousquetaires, qui est aujourd'hui la seconde compagnie des mousquetaires du Roi. On n'eut plus auprès de lui un accès libre : si quelqu'un était assez mauvais courtisan pour demander une grace au Roi, il était perdu. La Reine mere, si long-tems protectrice obstinée de *Mazarin* contre la France, resta sans crédit, dès qu'il n'eut plus besoin d'elle. Le Roi son fils, élevé dans une soumission aveugle pour ce Ministre, ne pouvait secouer le joug qu'elle lui avait imposé aussi-bien qu'à elle-même ; elle respectait son ouvrage, & *Louis XIV* n'osait pas encore régner du vivant de *Mazarin*.

Un Ministre est excusable du mal qu'il fait, lorsque le gouvernail de l'Etat est forcé dans sa main par les tempêtes : mais dans le calme, il est coupable de tout le bien qu'il ne fait pas. *Mazarin* ne fit de bien qu'à lui, & à sa famille par rapport à lui. Huit années de puissance absolue & tranquile depuis son dernier retour jus-

qu'à ſa mort, ne furent marquées par aucun établiſſement glorieux ou utile; car le College des Quatre-Nations ne fut que l'effet de ſon teſtament.

Il gouvernait les finances, comme l'Intendant d'un Seigneur obéré. Le Roi demanda quelquefois de l'argent à *Fouquet*, qui lui répondait : *Sire, il n'y a rien dans les coffres de Votre Majeſté, mais Monſieur le Cardinal vous en prêtera. Mazarin* était riche d'environ deux cents millions, à compter comme on fait aujourd'hui. Pluſieurs mémoires diſent qu'il en amaſſa une partie par des moyens trop au-deſſous de la grandeur de ſa place. Ils rapportent qu'il partageait avec les armateurs les profits de leurs courſes : c'eſt ce qui ne fut jamais prouvé; mais les Hollandais l'en ſoupçonnerent, & ils n'auraient pas ſoupçonné le Cardinal de *Richelieu*.

On dit qu'en mourant il eut des ſcrupules, quoiqu'au-dehors il montrât du courage. Du moins il craignit pour ſes biens, & il en fit au Roi une donation entiere, croyant que le Roi les lui rendrait. Il ne ſe trompa point; le Roi lui remit la donation au bout de trois jours. Enfin il mourut : & il n'y eut que le Roi qui ſemblât le regretter; car ce Prince ſavait déjà diſſimuler. Le joug commençait à lui peſer; il était impatient de ré-

gner. Cependant il voulut paraître ſenſible à une mort qui le mettait en poſſeſſion de ſon trône.

Louis XIV & la Cour porterent le deuil du Cardinal *Mazarin*, honneur peu ordinaire, & que *Henri IV* avait fait à la mémoire de *Gabrielle d'Eſtrées.*

On n'entreprendra pas ici d'examiner, ſi le Cardinal *Mazarin* a été un grand Miniſtre ou non : c'eſt à ſes actions de parler, & à la poſtérité de juger. Le vulgaire ſuppoſe quelquefois une étendue d'eſprit prodigieuſe, & un génie preſque divin, dans ceux qui ont gouverné des Empires avec quelque ſuccès. Ce n'eſt point une pénétration ſupérieure, qui fait les hommes d'Etat ; c'eſt leur caractere. Les hommes, pour peu qu'ils aient de bon-ſens, voient tous à-peu-près leurs intérêts. Un bourgeois d'Amſterdam, ou de Berne, en ſait ſur ce point autant que *Séjan*, *Ximenès*, *Buckingham*, *Richelieu* ou *Mazarin* : mais notre conduite & nos entrepriſes dépendent uniquement de la trempe de notre ame, & nos ſuccès dépendent de la fortune.

Par exemple, ſi un génie, tel que le Pape *Alexandre VI*, ou *Borgia*, ſon fils, avait eu la Rochelle à prendre, il aurait invité dans ſon camp les principaux chefs ſous un ſerment ſacré, & ſe ſerait dé-

fait d'eux. *Mazarin* ſerait entré dans la ville deux ou trois ans plus tard, en gagnant & en diviſant les bourgeois. *Dom Louis de Haro* n'eût pas haſardé l'entrepriſe. *Richelieu* fit une digue ſur la mer, à l'exemple d'*Alexandre*, & entra dans la Rochelle en conquérant; mais une marée un peu forte, ou un peu plus de diligence de la part des Anglais, délivraient la Rochelle, & faiſaient paſſer *Richelieu* pour un téméraire.

On peut juger du caractere des hommes par leurs entrepriſes. On peut bien aſſurer que l'ame de *Richelieu* reſpirait la hauteur & la vengeance; que *Mazarin* était ſage, ſouple, & avide de biens. Mais pour connaître à quel point un Miniſtre a de l'eſprit, il faut, ou l'entendre ſouvent parler, ou lire ce qu'il a écrit. Il arrive ſouvent parmi les hommes d'Etat, ce qu'on voit tous les jours parmi les courtiſans; celui qui a le plus d'eſprit échoue; & celui qui a dans le caractere plus de patience, de force, de ſoupleſſe & de ſuite, réuſſit.

En liſant les lettres du Cardinal *Mazarin*, & les mémoires du Cardinal de *Retz*, on voit aiſément que *Retz* était le génie ſupérieur. Cependant *Mazarin* fut tout-puiſſant, & *Retz* fut accablé. Enfin il eſt très-vrai que, pour faire

un puiſſant Miniſtre, il ne faut ſouvent qu'un eſprit médiocre, du bon-ſens & de la fortune ; mais, pour être un bon *Miniſtre*, il faut avoir pour paſſion dominante, l'amour du bien public. Le grand homme d'Etat, eſt celui dont il reſte de grands monumens utiles à la patrie.

Le monument qui immortaliſe le Cardinal *Mazarin*, eſt l'acquiſition de l'Alſace. Il donna cette province à la France, dans le tems que la France était déchaînée contre lui ; &, par une fatalité ſinguliere, il fit plus de bien au Royaume, lorſqu'il y était perſécuté, que dans la tranquilité d'une puiſſance abſolue.

CHAPITRE VII.

LOUIS XIV gouverne par lui-même. Il force la branche d'Autriche Eſpagnole à lui céder par-tout la préſéance, & la Cour de Rome à lui faire ſatisfaction. Il achete Dunkerque. Il donne des ſecours à l'Empereur, au Portugal, aux Etats-Généraux, & rend ſon Royaume floriſſant & redoutable.

JAMAIS il n'y eut dans une Cour plus d'intrigues & d'eſpérances, que durant l'agonie du Cardinal *Mazarin*. Les fem-

mes qui prétendaient à la beauté, ſe flattaient de gouverner un Prince de vingt-deux ans, que l'amour avait déjà ſéduit juſqu'à lui faire offrir ſa couronne à ſa maîtreſſe. Les jeunes courtiſans croyaient renouveller le regne des favoris. Chaque Miniſtre eſpérait la premiere place. Aucun d'eux ne penſait qu'un Roi, élevé dans l'éloignement des affaires, osât prendre ſur lui le fardeau du gouvernement. *Mazarin* avait prolongé l'enfance de ce Monarque autant qu'il l'avait pu. Il ne l'inſtruiſait que depuis fort peu de tems, & parce que le Roi avait voulu être inſtruit.

On était ſi loin d'eſpérer d'être gouverné par ſon Souverain, que de tous ceux qui avaient travaillé juſqu'alors avec le premier Miniſtre, il n'y en eut aucun qui demandât au Roi, quand il voudrait les entendre. Ils lui demanderent tous : *A qui nous adreſſerons-nous ?* & *Louis XIV* leur répondit : *A moi.* On fut encore plus ſurpris de le voir perſévérer. Il y avait quelque tems qu'il conſultait ſes forces, & qu'il eſſayait en ſecret ſon génie pour régner. Sa réſolution priſe une fois, il la maintint juſqu'au dernier moment de ſa vie. Il fixa à chacun de ſes Miniſtres les bornes de ſon pouvoir, ſe faiſant rendre compte de tout par eux à des heures ré-

glées, leur donnant la confiance qu'il fallait pour accréditer leur miniſtere, & veillant ſur eux pour les empêcher d'en trop abuſer.

Madame de *Motteville* nous apprend que la réputation de *Charles II*, Roi d'Angleterre, qui paſſait alors pour gouverner par lui-même, inſpira de l'émulation à *Louis XIV*. Si cela eſt, il ſurpaſſa beaucoup ſon rival, & il mérita toute ſa vie ce qu'on avait dit d'abord de *Charles*.

Il commença par mettre de l'ordre dans les finances, derangées par un long brigandage. La diſcipline fut rétablie dans les troupes, comme l'ordre dans les finances. La magnificence & la décence embellirent ſa Cour. Les plaiſirs même eurent de l'éclat & de la grandeur. Tous les arts furent encouragés, & tous employés à la gloire du Roi & de la France.

Ce n'eſt pas ici le lieu de le repréſenter dans ſa vie privée, ni dans l'intérieur de ſon gouvernement; c'eſt ce que nous ferons à part. Il ſuffit de dire que ſes peuples, qui, depuis la mort de *Henri le Grand*, n'avaient point vu de véritable Roi, & qui déteſtaient l'empire d'un premier Miniſtre, furent remplis d'admiration & d'eſpérance, quand ils virent *Louis XIV* faire à vingt-deux ans ce que *Henri* avait fait à cinquante. Si *Henri IV* avait eu un premier

mier Miniſtre, il eût été perdu, parce que la haîne contre un particulier eût ranimé vingt factions trop puiſſantes. Si *Louis XIII* n'en avait pas eu, ce Prince, dont un corps faible & malade énervait l'ame, eût ſuccombé ſous le poids. *Louis XIV* pouvait, ſans péril, avoir ou n'avoir pas de premier Miniſtre. Il ne reſtait pas la moindre trace des anciennes factions; il n'y avait plus en France qu'un maître & des ſujets. Il montra d'abord qu'il ambitionnait toute ſorte de gloire, & qu'il voulait être auſſi conſidéré au dehors, qu'abſolu au-dedans.

Les anciens Rois de l'Europe prétendent entr'eux une entiere égalité, ce qui eſt très-naturel; mais les Rois de France ont toujours réclamé la préſéance, que mérite l'antiquité de leur race & de leur Royaume: &, s'ils ont cédé aux Empereurs, c'eſt parce que les hommes ne ſont preſque jamais aſſez hardis pour renverſer un long uſage. Le chef de la République d'Allemagne, Prince électif & peu puiſſant par lui-même, a le pas ſans contredit ſur tous les Souverains, à cauſe de ce titre de *Céſar* & d'héritier de *Charlemagne*. La Chancellerie Allemande ne traitait pas même alors les autres Rois de Majeſté. Les Rois de France pouvaient diſputer la préſéance aux Empereurs, puiſque la

France avait fondé le véritable Empire d'Occident, dont le nom seul subsiste en Allemagne. Ils avaient pour eux, non-seulement la supériorité d'une couronne héréditaire sur une dignité élective, mais l'avantage d'être issus, par une suite non interrompue, de Souverains qui regnaient sur une grande Monarchie, plusieurs siecles avant que dans le monde entier aucune des Maisons qui possedent aujourd'hui des couronnes fût parvenue à quelqu'élévation. Ils voulaient au moins précéder les autres puissances de l'Europe. On alléguait en leur faveur le nom de Très-Chrétien. Les Rois d'Espagne opposaient le titre de Catholique ; & depuis que *Charles-Quint* avait eu un Roi de France Prisonnier à Madrid, la fierté Espagnole était bien loin de ceder ce rang. Les Anglais & les Suédois, qui n'alleguent aujourd'hui aucun de ces surnoms, reconnaissent le moins qu'ils peuvent, cette supériorité.

C'était à Rome que ces prétentions étaient autrefois débattues. Les Papes, qui donnaient les Etats avec une bulle, se croyaient à plus forte raison en droit de décider du rang entre les Couronnes. Cette Cour, où tout se passe en cérémonies, était le tribunal où se jugeaient ces vanités de la grandeur. La France y

avait eu toujours la supériorité, quand elle était plus puissante que l'Espagne ; mais depuis le regne de *Charles-Quint*, l'Espagne n'avait négligé aucune occasion de se donner l'égalité. La dispute restait indécise ; un pas de plus ou de moins dans une procession, un fauteuil placé près d'un autel, ou vis-à-vis la chaire d'un prédicateur, étaient des triomphes, & établissaient des titres pour cette prééminence. La chimere du point d'honneur était extrême alors sur cet article entre les Couronnes, comme la fureur des duels entre les particuliers.

Il arriva qu'à l'entrée d'un Ambassadeur de Suede à Londres, le Comte d'*Estrade*, Ambassadeur de France, & le Baron de *Vatteville*, Ambassadeur d'Espagne, se disputerent le pas. L'Espagnol avec plus d'argent & une plus nombreuse suite, avait gagné la populace Anglaise : il fait d'abord tuer les chevaux des carrosses Français ; & bientôt les gens du Comte d'*Estrade*, blessés & dispersés, laisserent les Espagnols marcher l'épée nue, comme en triomphe.

Louis XIV, informé de cette insulte, rappella l'Ambassadeur qu'il avait à Madrid, fit sortir de France celui d'Espagne, rompit les conférences qui se tenaient encore en Flandre au sujet des limites,

& fit dire au Roi *Philippe IV*, ſon beau-pere, que, s'il ne reconnaiſſait la ſupériorité de la Couronne de France, & ne réparait cet affront par une ſatisfaction ſolemnelle, la guerre allait recommencer. *Philippe IV* ne voulut pas replonger ſon Royaume dans une guerre nouvelle, pour la préſéance d'un Ambaſſadeur, il envoya le Comte de *Fuentes* déclarer au Roi à Fontainebleau, en préſence de tous les Miniſtres étrangers qui étaient en France, *que les Miniſtres Eſpagnols ne concourraient plus dorénavant avec ceux de France.* Ce n'en était pas aſſez pour reconnaître nettement la prééminence du Roi; mais c'en était aſſez pour un aveu authentique de la faibleſſe Eſpagnole. Cette Cour, encore fiere, murmura long-tems de ſon humiliation. Depuis, pluſieurs Miniſtres Eſpagnols ont renouvellé leurs anciennes prétentions: ils ont obtenu l'égalité à Nimégue; mais *Louis XIV* acquit alors, par ſa fermeté, une ſupériorité réelle dans l'Europe, en faiſant voir combien il était à craindre.

A peine ſorti de cette petite affaire avec tant de grandeur, il en marqua encore davantage dans une occaſion où ſa gloire ſemblait moins intéreſſée. Les jeunes Français, dans les guerres faites depuis long-tems en Italie contre l'Eſpagne, avaient

donné aux Italiens circonſpects & jaloux, l'idée d'une nation impétueuſe. L'Italie regardait toutes les nations, dont elle était inondée, comme des barbares, & les Français comme des barbares plus gais que les autres, mais plus dangereux, qui portaient dans toutes les maiſons les plaiſirs avec le mépris, & la débauche avec l'inſulte. Ils étaient craints par-tout, & ſur-tout à Rome.

Le Duc de *Créqui*, Ambaſſadeur auprès du Pape, avait révolté les Romains par ſa hauteur : ſes domeſtiques, gens qui pouſſent toujours à l'extrémité les défauts de leur maître, commettaient dans Rome les mêmes déſordres que la Jeuneſſe indiſciplinable de Paris, qui ſe faiſait alors un honneur d'attaquer toutes les nuits le guet qui veille à la garde de la ville.

Quelques laquais du Duc de *Créqui* s'aviſerent de charger, l'épée à la main, une eſcouade des Corſes : (ce ſont des gardes du Pape qui appuient les exécutions de la juſtice.) Tout le corps des Corſes, offenſé & ſecrétement animé par *Don Mario Chigi*, frere du Pape *Alexandre VII*, qui haïſſait le Duc de *Créqui*, vint en armes aſſiéger la maiſon de l'Ambaſſadeur. Ils tirerent ſur le carroſſe de l'Ambaſſadrice qui rentrait alors dans ſon palais ; ils lui tuerent un page, & bleſſe-

rent plusieurs domestiques. Le Duc de *Créqui* sortit de Rome, accusant les parens du Pape & le Pape lui-même, d'avoir favorisé cet assassinat. Le Pape différa tant qu'il put la réparation, persuadé qu'avec les Français il n'y a qu'à temporiser, & que tout s'oublie. Il fit pendre un Corse & un Sbirre au bout de quatre mois, & il fit sortir de Rome le Gouverneur, soupçonné d'avoir autorisé l'attentat: mais il fut consterné d'apprendre que le Roi menaçait de faire assiéger Rome, qu'il faisait déjà passer des troupes en Italie, & que le Maréchal *du Plessis-Prâlin* était nommé pour les commander. L'affaire était devenue une querelle de nation à nation, & le Roi voulait faire respecter la sienne. Le Pape, avant de faire la satisfaction qu'on demandait, implora la médiation de tous les Princes catholiques; il fit ce qu'il put pour les animer contre *Louis XIV*; mais les circonstances n'étaient pas favorables au Pape. L'Empire était attaqué par les Turcs. L'Espagne était embarassée dans une guerre peu heureuse contre le Portugal.

La Cour Romaine ne fit qu'irriter le Roi sans pouvoir lui nuire. Le Parlement de Provence cita le Pape, & fit saisir le Comtat d'Avignon. Dans d'autres tems les excommunications de Rome auraient suivi ces outrages; mais c'étaient des ar-

mes uſées, & devenues ridicules : il fallut que le Pape pliât ; il fut forcé d'exiler de Rome ſon propre frere, d'envoyer ſon neveu, le Cardinal *Chigi*, en qualité de Légat *à latere*, faire ſatisfaction au Roi, de caſſer la garde Corſe, & d'élever dans Rome une pyramide, avec une inſcription qui contenait l'injure & la réparation. Le Cardinal *Chigi* fut le premier Légat de la Cour Romaine, qui fût jamais envoyé pour demander pardon. Les Légats auparavant venaient donner des loix & impoſer des décimes. Le Roi ne s'en tint pas à faire réparer un outrage par des cérémonies paſſageres & par des monumens qui le ſont auſſi, (car il permit, quelques années après, la deſtruction de la pyramide) mais il força la Cour de Rome à rendre Caſtro & Ronciglione, au moins pour quelque tems, au Duc de Parme ; à dédommager le Duc de Modene de ſes droits ſur Commachio ; & il tira ainſi d'une inſulte, l'honneur ſolide d'être le protecteur des Princes d'Italie.

En ſoutenant ſa dignité, il n'oubliait pas d'augmenter ſon pouvoir. Ses finances, bien adminiſtrées par *Colbert*, le mirent en état d'acheter Dunkerque & Mardik du Roi d'Angleterre pour cinq millions de livres, à vingt-ſix livres dix ſols le marc. *Charles II*, prodigue & pau-

vre, eut la honte de vendre le prix du ſang des Anglais. Son Chancelier *Hide*, accuſé d'avoir ou conſeillé, ou ſouffert cette faibleſſe, fut banni depuis par le Parlement d'Angleterre, qui punit ſouvent les fautes des favoris, & qui quelquefois même juge ſes Rois.

Louis fit travailler trente mille hommes à fortifier Dunkerque du côté de la terre & de la mer. On creuſa, entre la ville & la citadelle, un baſſin capable de contenir trente vaiſſeaux de guerre, de ſorte qu'à peine les Anglais eurent vendu cette ville, qu'elle devint l'objet de leur terreur.

Quelque tems après, le Roi força le Duc de Lorraine à lui donner la forte ville de Marſal. Ce malheureux *Charles IV*, guerrier aſſez illuſtre, mais Prince faible, inconſtant & imprudent, venait de faire un traité, par lequel il donnait la Lorraine à la France après ſa mort, à condition que le Roi lui permettrait de lever un million ſur l'Etat qu'il abandonnait, & que les Princes du ſang de Lorraine ſeraient réputés Princes du ſang de France. Ce traité, vainement vérifié au Parlement de Paris, ne ſervit qu'à produire de nouvelles inconſtances dans le Duc de Lorraine; trop heureux enſuite de donner Marſal, & de ſe remettre la clémence du Roi.

Louis augmentait ſes Etats, même pendant la paix, & ſe tenait toujours prêt pour la guerre faiſant fortifier ſes frontieres, tenant ſes troupes dans la diſcipline, augmentant leur nombre, faiſant des revues fréquentes.

Les Turcs étaient alors très-redoutables en Europe; ils attaquaient à la fois l'Empereur d'Allemagne & les Vénitiens. La politique des Rois de France a toujours été, depuis *François I*, d'être alliés des Empereurs Turcs, non-ſeulement pour les avantages du commerce, mais pour empêcher la Maiſon d'*Autriche* de trop prévaloir. Cependant un Roi chrétien ne pouvait refuſer du ſecours à l'Empereur trop en danger, & l'intérêt de la France était bien que les Turcs inquiétaſſent la Hongrie, mais non pas qu'ils l'envahiſſent; enfin, ſes traités avec l'Empire lui faiſaient un devoir de cette démarche honorable. Il envoya donc ſix mille hommes en Hongrie, ſous les ordres du Comte de *Coligni*, ſeul reſte de la maiſon de ce *Coligni*, autrefois ſi célebre dans nos guerres civiles, & qui mérite peut-être une auſſi grande renommée que cet Amiral, par ſon courage & par ſa vertu. L'amitié l'avait attaché au grand *Condé*, & toutes les offres du Cardinal *Mazarin* n'avaient jamais pu l'engager à manquer à

ſon ami. Il mena avec lui l'élite de la Nobleſſe de France, &, entre autres, le jeune *la Feuillade*, homme entreprenant, avide de gloire & de fortune. Ces Français allerent ſervir en Hongrie ſous le Général *Montécuculi*, qui tenait tête alors au Grand-Viſir *Kiuperli*, ou *Kouprogli*, & qui depuis, en ſervant contre la France, balança la réputation de *Turenne*. Il y eut un grand combat à Saint-Gothard au bord du Raab, entre les Turcs & l'armée de l'Empereur. Les Français y firent des prodiges de valeur; les Allemans même, qui ne les aimaient point, furent obligés de leur rendre juſtice; mais ce n'eſt pas la rendre aux Allemans, de dire, comme on a fait dans tant de livres, que les Français eurent ſeuls l'honneur de la victoire.

Le Roi en mettant ſa grandeur à ſecourir ouvertement l'Empereur, & à donner de l'éclat aux armes Françaiſes, mettoit ſa politique à ſoutenir ſecretement le Portugal contre l'Eſpagne. Le Cardinal *Mazarin* avait abandonné formellement les Portugais par le traité des Pyrenées; mais l'Eſpagnol avait fait pluſieurs petites infractions tacites à la paix. Le Français en fit une hardie & déciſive: le Maréchal de *Schomberg*, étranger & huguenot, paſſa en Portugal avec quatre

mille ſoldats Français, qu'il payait de l'argent de *Louis XIV*, & qu'il feignoit de ſoudoyer au nom du Roi de Portugal. Ces quatre mille ſoldats Français, joints aux troupes Portugaiſes, remporterent à Villa-Vicioſa une victoire complette, qui affermit le trône dans la maiſon de Bragance. Ainſi *Louis XIV* paſſait déjà pour un Prince guerrier & politique, & l'Europe le redoutait même avant qu'il eût encore fait la guerre.

Ce fut par cette politique qu'il évita malgré ſes promeſſes, de joindre le peu de vaiſſeaux qu'il avait alors, aux flottes Hollandaiſes. Il s'était allié avec la Hollande en 1662. Cette République, environ ce tems-là, recommença la guerre contre l'Angleterre, au ſujet du vain & biſare honneur du pavillon, & des intérêts réels de ſon commerce dans les Indes. *Louis* voyait avec plaiſir ces deux Puiſſances maritimes mettre en mer tous les ans, l'une contre l'autre, des flottes de plus de cent vaiſſeaux, & ſe détruire mutuellement par les batailles les plus opiniâtres qui ſe ſoient jamais données, dont tout le fruit était l'affaibliſſement des deux partis. Il s'en donna une qui dura trois jours entiers. Ce fut dans ces combats que le Hollandois *Ruiter* acquit la réputation du plus grand homme de mer qu'on eût

pas un ſeul Potentat qu'il dût craindre. L'Angleterre ravagée par la peſte, Londres réduite en cendres par un incendie attribué injuſtement aux Catholiques ; la prodigalité & l'indigence continuelle de *Charles II*, auſſi dangereuſes pour ſes affaires que la contagion & l'incendie, mettaient la France en ſûreté du côté des Anglais. L'Empereur réparait à peine l'épuiſement d'une guerre contre les Turcs. Le Roi d'Eſpagne, *Philippe IV*, mourant, & ſa Monarchie auſſi faible que lui, laiſſaient *Louis XIV*, le ſeul puiſſant & le ſeul redoutable. Il était jeune, riche, bien ſervi, obéi aveuglément, & marquait l'impatience de ſe ſignaler & d'être Conquérant.

CHAPITRE VIII.

Conquête de la Flandre.

L'OCCASION ſe préſenta bientôt à un Roi qui la cherchait. *Philippe IV*, ſon beau-pere, mourut : il avait eu de ſa premiere femme, ſœur de *Louis XIII*, cette princeſſe *Marie Thérèſe*, mariée à ſon couſin *Louis XIV* ; mariage par lequel la Monarchie Eſpagnole eſt enfin tombée dans la Maiſon de *Bourbon*, ſi long-

tems ſon ennemie. De ſon ſecond mariage avec *Marie-Anne d'Autriche*, était né *Charles II*, enfant faible & mal ſain, héritier de ſa couronne, & ſeul reſte de trois enfans mâles, dont deux étaient morts en bas-âge. *Louis XIV* prétendit que la Flandre & le Brabant, la Franche-Comté, provinces du Royaume d'Eſpagne, devaient, ſelon la juriſprudence de ces provinces, revenir à ſa femme, malgré ſa renonciation. Si les cauſes des Rois pouvaient ſe juger par les loix des nations à un tribunal déſintéreſſé, l'affaire eût été un peu douteuſe.

Louis fit examiner ſes droits par ſon Conſeil, & par des Théologiens, qui les jugerent inconteſtables; mais le Confeſſeur de la veuve de *Philippe IV* les trouvait bien mauvais. Elle avait pour elle une puiſſante raiſon, la loi expreſſe de *Charles-Quint*; mais les loix de *Charles-Quint* n'étaient guere ſuivies par la Cour de France.

Un des prétextes, que prenoit le Conſeil du Roi, était que les cinq cent mille écus donnés en dot à ſa femme, n'avaient point été payées; mais on oubliait, que la dot de la fille de *Henri IV* ne l'avait pas été davantage. La France & l'Eſpagne combattirent d'abord par des écrits, où l'on étala des calculs de Banquier &

des raiſons d'Avocat ; mais la ſeule raiſon d'Etat était écoutée. Cette raiſon d'Etat fut bien extraordinaire. *Louis XIV* allait attaquer un enfant dont il devoit être naturellement le protecteur, puiſqu'il avait épouſé la ſœur de cet enfant. Comment pouvait-il croire que l'Empereur *Léopold*, regardé comme le chef de la Maiſon d'*Autriche*, le laiſſerait opprimer cette Maiſon & s'aggrandir dans la Flandre ? Qui croirait que l'Empereur & le Roi de France euſſent déjà partagé en idée les dépouilles du jeune *Charles d'Autriche*, Roi d'Eſpagne ? On trouve quelques traces de cette triſte vérité dans les mémoires du Marquis de *Torci*, mais elles ſont peu démêlées. Le tems a enfin dévoilé ce myſtere, qui prouve qu'entre les Rois, la convenance & le droit du plus fort tiennent lieu de juſtice, ſur-tout quand cette juſtice ſemble douteuſe.

Tous les freres de *Charles II*, Roi d'Eſpagne, étaient morts. *Charles* était d'une complexion faible & mal ſaine. *Louis XIV* & *Léopold* firent dans ſon enfance à-peu-près le même traité de partage qu'ils entamerent depuis à ſa mort. Par ce traité, qui eſt actuellement dans le dépôt du Louvre, *Léopold* devait laiſſer *Louis XIV* ſe mettre déjà en poſſeſſion de la Flandre, à condition qu'à la mort de

Charles,

Charles, l'Eſpagne paſſerait ſous la domination de l'Empereur. Il n'eſt pas dit s'il en coûta de l'argent pour cette étrange négociation. D'ordinaire ce principal article de tant de traités demeure ſecret.

Léopold n'eut pas ſi-tôt ſigné l'acte, qu'il s'en repentit. Il exigea au moins qu'aucune Cour n'en eût connaiſſance, qu'on n'en fît point une double copie ſelon l'uſage, & que le ſeul inſtrument qui devait ſubſiſter fût enfermé dans une caſſette de métal, dont l'Empereur aurait une clef & le Roi de France l'autre. Cette caſſette dût être dépoſée entre les mains du Grand Duc de Florence. L'Empereur la remit pour cet effet entre les mains de l'Ambaſſadeur de France à Vienne, & le Roi envoya ſeize de ſes Gardes du Corps aux portes de Vienne pour accompagner le courier, de peur que l'Empereur ne changeât d'avis & ne fît enlever la caſſette ſur la route. Elle fut portée à Verſailles & non à Florence ; ce qui laiſſe ſoupçonner que *Léopold* avait reçu de l'argent, puiſqu'il n'oſa ſe plaindre.

Voilà comme l'Empereur laiſſa dépouiller le Roi d'Eſpagne.

Le Roi, comptant encore plus ſur ſes forces que ſur ſes raiſons, marcha en Flandre à des conquêtes aſſurées. Il était à la tête de trente cinq mille hommes ; un

autre corps de huit mille fut envoyé vers Dunkerque ; un de quatre mille vers Luxembourg. *Turenne* étoit ſous lui le Général de cette armée. *Colbert* avait multiplié les reſſources de l'Etat pour fournir à ces dépenſes. *Louvois*, nouveau miniſtre de la guerre, avait fait des préparatifs immenſes pour la campagne. Des magaſins de toute eſpece étaient diſtribués ſur la frontiere. Il introduiſit le premier cette méthode avantageuſe, que la faiblaiſſe du gouvernement avait juſqu'alors rendu impraticable, de faire ſubſiſter les armées par magaſins : quelque ſiege que le Roi voulût faire, de quelque côté qu'il tournât ſes armes, les ſecours en tout genre étaient prêts, les logemens des troupes marqués, leurs marches réglées. La diſcipline, rendue plus ſévere de jour en jour par l'auſtérité inflexible du Miniſtre, enchaînait tous les Officiers à leur devoir. La préſence d'un jeune Roi, l'idole de ſon armée, leur rendait la dureté de ce devoir aiſée & chere. Le grade militaire commença dès-lors à être un droit beaucoup au deſſus de celui de la naiſſance. Les ſervices, & non les aïeux, furent comptés ; ce qui ne s'était guere vu encore. Par-là l'Officier de la plus médiocre naiſſance fut encouragé, ſans que ceux de la plus haute

euſſent à ſe plaindre. L'infanterie, ſur qui tombait tout le poids de la guerre depuis l'inutilité reconnue des lances, partagea les récompenſes, dont la cavalerie était en poſſeſſion. Des maximes nouvelles dans le gouvernement inſpiraient un nouveau courage.

Le Roi, entre un chef & un Miniſtre également habiles, tous deux jaloux l'un de l'autre, & cependant ne l'en ſervant que mieux, ſuivi des meilleures troupes de l'Europe, enfin ligué de nouveau avec le Portugal, attaquait, avec tous ces avantages, une province mal défendue d'un Royaume ruiné & déchiré. Il n'avait affaire qu'à ſa belle-mere, femme faible, gouvernée par un Jéſuite, dont l'adminiſtration mépriſée & malheureuſe laiſſait la monarchie Eſpagnole ſans défenſe. Le Roi de France avait tout ce qui manquait à l'Eſpagne.

L'art d'attaquer les places, comme aujourd'hui, n'était pas encore perfectionné ; parce que celui de les bien fortifier & de les bien défendre était plus ignoré. Les frontieres de la Flandre Eſpagnole étaient preſque ſans fortifications & ſans garniſons.

Louis n'eut qu'à ſe préſenter devant elles. Il entra dans Charleroi comme dans Paris ; Ath, Tournai, furent priſes en deux

jours ; Furnes, Armentieres, Courtrai, ne tinrent pas davantage. Il descendit dans la tranchée devant Douai, & elle se rendit le lendemain. Lille, la plus florissante ville de ces pays, la seule bien fortifiée, & qui avait une garnison de six mille hommes, capitula après neuf jours de siege. Les Espagnols n'avaient que huit mille hommes à opposer à l'armée victorieuse, encore l'arriere-garde de cette petite armée fut-elle taillée en pieces par le Marquis, depuis Maréchal de *Créqui*. Le reste se cacha sous Bruxelles & sous Mons, laissant le Roi vaincre sans combattre.

Cette campagne, faite au milieu de la plus grande abondance, parmi des succès si faciles, parut le voyage d'une Cour. La bonne chere, le luxe & les plaisirs s'introduisirent alors dans les armées, dans le tems même que la discipline s'affermissait Les Officiers faisaient le devoir militaire beaucoup plus exactement, mais avec des commodités plus recherchées. Le Maréchal de *Turenne* n'avait eu longtems que des assietes de fer en campagne. Le Marquis d *Humieres* fut le premier, au siege d'Arras en 1658, qui se fit servir en vaisselle d'argent à la tranchée, & qui y fit manger des ragoûts & des entremets. Mais dans cette campagne de 1667, où un jeune Roi, aimant la magnificence,

étalait celle de ſa Cour dans les fatigues de la guerre, tout le monde ſe piqua de ſomptuoſité & de goût dans la bonne chere, dans les habits, dans les équipages. Ce luxe, la marque certaine de la richeſſe d'un grand état, & ſouvent la cauſe de la décadence d'un petit, était cependant encore très-peu de choſe auprès de celui qu'on a vu depuis. Le Roi, ſes Généraux & ſes Miniſtres, allaient au rendez-vous de l'armée à cheval, au lieu qu'aujourd'hui il n'y a point de Capitaine de cavalerie, ni de Secrétaire d'un Officier-Général, qui ne faſſe ce voyage en chaiſe de poſte, avec des glaces & des reſſorts, plus commodément & plus tranquilement, qu'on ne faiſait alors une viſite dans Paris d'un quartier à un autre.

La délicateſſe des Officiers ne les empêchait point alors d'aller à la tranchée, avec le pot en tête & la cuiraſſe ſur le dos. Le Roi en donnait l'exemple : il alla ainſi à la tranchée devant Douai & devant Lille. Cette conduite ſage conſerva plus d'un grand homme. Elle a été trop négligée depuis par de jeunes gens peu robuſtes, pleins de valeur, mais de molleſſe, & qui ſemblent plus craindre la fatigue que le danger.

La rapidité de ces conquêtes remplit d'allarmes Bruxelles ; les citoyens trans-

portaient déja leurs effets dans Anvers. La conquête de la Flandre entiere pouvait être l'ouvrage d'une campagne. Il ne manquait au Roi que des troupes aſſez nombreuſes pour garder les places, prêtes à s'ouvrir à ſes armes. *Louvois* lui conſeilla de mettre de groſſes garniſons dans les villes priſes & de les fortifier. *Vauban*, l'un de ces grands hommes & de ces génies qui parurent dans ce ſiecle pour le ſervice de *Louis XIV*, fut chargé de ces fortifications. Il les fit ſuivant ſa méthode nouvelle, devenue aujourd'hui la regle de tous les bons Ingénieurs. On fut étonné de ne plus voir les places revêtues que d'ouvrages preſqu'au niveau de la campagne. Les fortifications hautes & menaçantes n'en étaient que plus expoſées à être foudroyées par l'artillerie : plus il les rendit raſantes, moins elles étaient en priſe. Il conſtruiſit la citadelle de Lille ſur ces principes. On n'avait point encore en France, détaché le gouvernemene d'une ville de celui de la forteresſe. L'exemple commença en faveur de *Vauban* ; il fut le premier gouverneur d'une citadelle. On peut encore obſerver, que le premier de ces plans en relief, qu'on voit dans la galerie du Louvre, fut celui des fortifications de Lille.

Le Roi ſe hâta de venir jouir des accla-

mations des peuples, des adorations de ſes courtiſans & de ſes maitreſſes, & des fêtes qu'il donna à ſa Cour.

CHAPITRE IX.

Conquête de la Franche-Comté. Paix d'Aix-la-Chapelle.

ON était plongé dans les divertiſſemens à Saint-Germain, lorſqu'au cœur de l'hiver, au mois de Janvier, on fut étonné de voir des troupes marcher de tous côtés, aller & revenir ſur les chemins de la Champagne, dans les trois Evêchés; des trains d'artillerie, des charriots de munitions s'arrêtaient, ſous divers prétextes, dans la route qui mene de Champagne en Bourgogne. Cette partie de la France était remplie de mouvemens dont on ignorait la cauſe. Les étrangers par intérêt, & les courtiſans par curioſité, s'épuiſaient en conjectures: l'Allemagne était allarmée: l'objet de ces marches irrégulieres était inconnu à tout le monde. Le ſecret dans les conſpirations n'a jamais été mieux gardé qu'il le fut dans cette entrepriſe de *Louis XIV*. Enfin le 2 de Février il part de Saint-Germain, avec le jeune Duc d'*Enghien*, fils du grand

Condé, & quelques courtisans : les autres Officiers étaient au rendez-vous des troupes. Il va à cheval à grandes journées, & arrive à Dijon. Vingt mille hommes assemblés de vingt routes différentes, se trouvent le même jour en Franche-Comté à quelques lieues de Besançon, & le grand *Condé* paraît à leur tête, ayant pour son principal Lieutenant-Général, *Bouteville-Montmorenci*, son ami, devenu Duc de *Luxembourg*, toujours attaché à lui dans la bonne & dans la mauvaise fortune. *Luxembourg* était l'éleve de *Condé* dans l'art de la guerre ; & il obligea, à force de mérite, le Roi, qui ne l'aimait pas, à l'employer.

Des intrigues eurent part à cette entreprise imprévue : le Prince de *Condé* était jaloux de la gloire de *Turenne*, & *Louvois* de sa faveur auprès du Maître ; *Condé* était jaloux en héros, & *Louvois* en Ministre. Le Prince, Gouverneur de la Bourgogne, qui touche à la Franche-Comté, avait formé le dessein de s'en rendre maître en hiver, en moins de tems que *Turenne* n'en avait mis l'été précédent à conquérir la Flandre Française. Il communiqua d'abord son projet à *Louvois*, qui l'embrassa avidement, pour éloigner & rendre inutile *Turenne*, & pour servir en même tems son maître.

Cette

Cette Province assez pauvre alors en argent, mais très-fertile, bien peuplée, étendue en long de quarante lieues, & large de vingt, avait le nom de *Franche*, & l'était en effet. Les Rois d'Espagne en étaient plutôt les protecteurs que les maîtres. Quoique ce pays fût du gouvernement de la Flandre, il n'en dépendait que peu. Toute l'administration était partagée & disputée entre le Parlement & le Gouverneur de la Franche-Comté. Le peuple jouissait de grands privileges, toujours respectés par la Cour de Madrid, qui ménageait une Province jalouse de ses droits, & voisine de la France. Besançon même se gouvernait comme une ville Impériale. Jamais peuple ne vécut sous une administration plus douce, & ne fut si attaché à ses Souverains. Leur amour pour la Maison d'*Autriche* s'est conservé pendant deux générations : mais cet amour était au fond celui de leur liberté. Enfin la Franche-Comté était heureuse, mais pauvre : & puisqu'elle était une espece de République, il y avait des factions. Quoi qu'en dise *Pélisson*, on ne se borna pas à employer la force.

On gagna d'abord quelques citoyens par des présens & des espérances. On s'assura l'Abbé *Jean de Vatteville*, frere de celui qui, ayant insulté à Londres l'Ambassadeur de

France, avait procuré, par cet outrage, l'humiliation de la branche d'Autriche Eſpagnole. Cet Abbé, autrefois Officier, puis Chartreux, puis long-tems Muſulman chez les Turcs, & enfin Eccléſiaſtique, eut parole d'être grand Doyen & d'avoir d'autres bénéfices. On acheta peu cher quelques Magiſtrats, quelques Officiers; & à la fin même le Marquis d'*Yenne*, Gouverneur-Général, devint ſi traitable, qu'il accepta publiquement après la guerre une groſſe penſion, & le grade de Lieutenant-Général en France. Ces intrigues ſecretes, à peine commencées, furent ſoutenues par vingt-mille hommes Beſançon, la capitale de la province, eſt inveſtie par le Prince de *Condé*: *Luxembourg* court à Salins: le lendemain Beſançon & Salins ſe rendirent. Beſançon ne demanda pour capitulation que la conſervation d'un Saint Suaire fort révéré dans cette ville; ce qu'on leur accorda très-aiſément. Le Roi arrivait à Dijon. *Louvois*, qui avait volé ſur la frontiere pour diriger toutes ces marches, vient lui apprendre que ces deux villes ſont aſſiégées & priſes. Le Roi courut auſſitôt ſe montrer à la fortune, qui faiſait tout pour lui.

Il alla aſſiéger Dole en perſonne. Cette place était réputée forte; elle avait pour

commandant le comte de *Montrevel*, homme d'un grand courage, fidele, par grandeur d'ame, aux Eſpagnols qu'il haïſſait, & au Parlement qu'il mépriſait. Il n'avait pour garniſon que quatre-cents ſoldats & les citoyens, & il oſa ſe défendre. La tranchée ne fut point pouſſée dans les formes. A peine l'eut-on ouverte, qu'une foule de jeunes volontaires, qui ſuivaient le Roi, courut attaquer la contreſcarpe & s'y logea. Le prince de *Condé*, à qui l'âge & l'expérience avait donné un courage tranquile, les fit ſoutenir à propos, partagea leur péril, pour les en tirer. Ce prince était par-tout avec ſon fils, & venait enſuite rendre compte de tout au Roi, comme un officier qui aurait eu ſa fortune à faire. Le Roi, dans ſon quartier, montrait plutôt la dignité d'un Monarque dans ſa cour qu'une ardeur impétueuſe, qui n'était pas néceſſaire. Tout le cérémonial de Saint-Germain était obſervé. Il avait ſon petit coucher, ſes grandes, ſes petites entrées, une ſalle des audiences dans ſa tente. Il ne tempérait le faſte du trône qu'en faiſant manger à ſa table ſes officiers-généraux & ſes aides-de-camp. On ne lui voyait point, dans les travaux de la guerre, ce courage emporté de *François I*, & de *Henri IV*, qui cherchaient toutes les eſpeces

de dangers. Il se contentait de ne les pas craindre, & d'engager tout le monde à s'y précipiter pour lui avec ardeur. Il entra dans Dole au bout de quatre jours de siege, douze jours après son départ de Saint-Germain; & enfin en moins de trois semaines, toute la Franche-Comté lui fut soumise. Le conseil d'Espagne, étonné & indigné du peu de résistance, écrivit au gouverneur : « Que le Roi de France » aurait dû envoyer ses laquais, prendre » possession de ce pays, au lieu d'y aller » en personne ».

Tant de fortune & tant d'ambition réveillerent l'Europe assoupie; l'Empire commença à se remuer, & l'Empereur à lever des troupes. Les Suisses, voisins des Francs-Comtois, & qui n'avaient guere alors d'autre bien que leur liberté, tremblerent pour elle. Le reste de la Flandre pouvait être envahi au printems prochain. Les Hollandais, à qui il avait toujours importé d'avoir les Français pour amis, frémissaient de les avoir pour voisins. L'Espagne alors eut recours à ces mêmes Hollandais, & fut en effet protégée par cette petite nation, qui ne lui paraissait auparavant que méprisable & rebelle.

La Hollande était gouvernée par *Jean de Vith*, qui dès l'âge de vingt-cinq ans avait été élu grand pensionnaire; homme

amoureux de la liberté de ſon pays, autant que de ſa grandeur perſonnelle : aſſujetti à la frugalité & à la modeſtie de ſa République, il n'avait qu'un laquais & une ſervante, & allait à pied dans la Haie, tandis que, dans les négociations de l'Europe, ſon nom était compté avec les noms des plus puiſſans Rois : homme infatigable dans le travail, plein d'ordre, de ſageſſe, d'induſtrie dans les affaires, excellent citoyen, grand politique, & qui cependant fut depuis très-malheureux.

Il avait contracté avec le chevalier *Temple*, Ambaſſadeur d'Angleterre à la Haie, une amitié, bien rare entre des miniſtres. *Temple* était un philoſophe qui joignait les lettres aux affaires ; homme de bien, malgré les reproches que l'évêque *Burnet* lui a faits d'Athéiſme ; né avec le génie d'un ſage républicain, aimant la Hollande, comme ſon propre pays, parce qu'elle était libre, & auſſi jaloux de cette liberté que le grand penſionnaire lui-même. Ces deux citoyens s'unirent avec le comte de *Dhona*, ambaſſadeur de Suede, pour arrêter les progrès du Roi de France.

Ce tems était marqué pour les événemens rapides. La Flandre, qu'on nomme *Flandre françaiſe*, avait été priſe en trois mois ; la Franche Comté en trois ſemai-

nes. Le traité entre la Hollande, l'Angleterre & la Suede, pour tenir la balance de l'Europe, & réprimer l'ambition de *Louis XIV*, fut proposé & conclu en cinq jours. Le conseil de l'Empereur *Léopold* n'osa entrer dans cette intrigue. Il était lié par le traité secret qu'il avait signé avec le Roi de France pour dépouiller le jeune Roi d'Espagne. Il encourageait secrétement l'union de l'Angleterre, de la Suede & de la Hollande : mais il ne prenait aucunes mesures ouvertes.

Louis XIV fut indigné qu'un petit Etat, tel que la Hollande, conçût l'idée de borner ses conquêtes & d'être l'arbitre des Rois, & plus encore qu'elle en fût capable. Cette entreprise des Provinces-Unies lui fut un outrage sensible qu'il fallut dévorer, & dont il médita dès-lors la vengeance.

Tout ambitieux, tout puissant & tout irrité qu'il était, il détourna l'orage qui allait s'élever de tous les côtés de l'Europe. Il proposa lui-même la paix. La France & l'Espagne choisirent Aix-la-Chapelle pour le lieu des conférences, & le nouveau Pape *Rospigliosi*, *Clément IX*, pour médiateur.

La Cour de Rome, pour décorer sa faiblesse d'un crédit apparent, rechercha, par toutes sortes de moyens, l'honneur

d'être l'arbitre entre les couronnes. Elle n'avait pu l'obtenir au traité des Pyrénées : elle l'avait au moins à la paix d'Aix-la-Chapelle. Un Nonce fut envoyé à ce congrès, pour être un fantôme d'arbitre entre des fantômes de plénipotentiaires. Les Hollandais, déja jaloux de la gloire, ne voulurent point partager celle de conclure ce qu'ils avaient commencé. Tout se traitait en effet à Saint-Germain, par le ministere de leur Ambassadeur *Van-Beuning*. Ce qui avait été accordé en secret par lui, était envoyé à Aix-la-Chapelle, pour être signé, avec appareil, par les ministres assemblés au congrès. Qui eût dit, trente ans auparavant, qu'un bourgeois de Hollande obligerait la France & l'Espagne à recevoir sa médiation ?

Ce *Van-Beuning*, échevin d'Amsterdam, avait la vivacité d'un Français & la fierté d'un Espagnol. Il se plaisait à choquer, dans toutes les occasions, la hauteur impérieuse du Roi ; & opposait une inflexibilité républicaine au ton de supériorité, que les ministres de France commençaient à prendre. *Ne vous fiez vous pas à la parole du Roi*, lui disait M. *de Lionne* dans une conférence ? *J'ignore ce que veut le Roi*, dit Van-Beuning ; *je considere ce qu'il peut*. Enfin, à la Cour du plus superbe monarque du monde,

un Bourguemeſtre conclut avec autorité une paix, par laquelle le Roi fut obligé de rendre la Franche-Comté. Les Hollandais euſſent bien mieux aimé qu'il eût rendu la Flandre, & être délivrés d'un voiſin ſi redoutable : mais toutes les nations trouverent que le Roi marquait aſſez de modération, en ſe privant de la Franche-Comté. Cependant il gagnait davantage, en retenant les villes de Flandre ; & il s'ouvrait les portes de la Hollande, qu'il ſongeait à détruire dans le tems qu'il lui cédait.

CHAPITRE X.

Travaux & magnificence de Louis XIV. Aventure ſinguliere en Portugal. CASIMIR en France. Secours en Candie. Conquête de la Hollande.

LOUIS XIV, forcé de reſter quelque tems en paix, continua, comme il avait commencé, à régler, à fortifier & embellir ſon Royaume. Il fit voir qu'un Roi abſolu, qui veut le bien, vient à bout de tout ſans peine. Il n'avait qu'à commander, & les ſuccès dans l'adminiſtration étaient auſſi rapide que l'avaient été ſes conquêtes. C'était une choſe véri-

blement admirable, de voir les ports de mer, auparavant déserts, ruinés, maintenant entourés d'ouvrages qui faisaient leur ornement & leur défense, couverts de navires & de matelots, contenant déjà près de soixante grands vaisseaux qu'il pouvait armer en guerre. De nouvelles colonies, protégées par son pavillon, partaient de tous côtés pour l'Amérique, pour les Indes orientales, pour les côtes de l'Afrique. Cependant en France, & sous ses yeux, des édifices immenses occupaient des milliers d'hommes, avec tous les arts que l'architecture entraîne après elle; &, dans l'intérieur de sa cour & de sa capitale, des arts plus nobles & plus ingénieux donnaient à la France des plaisirs & une gloire dont les siecles précédens n'avaient pas eu même l'idée. Les lettres florissaient. Le bon goût & la raison pénétraient dans les écoles de la barbarie. Tous ces détails de la gloire & de la félicité de la nation, trouveront leur véritable place dans cette histoire; il ne s'agit ici que des affaires générales & militaires.

Le Portugal donnait en ce tems un spectacle étrange à l'Europe. *Don Alphonse*, fils indigne de l'heureux *Don Jean de Bragance*, y régnait. Il était furieux & imbécile. Sa femme, fille du Duc de *Nemours*, amoureuse de *Don Pédre*, frere d'*Alphonse*,

osa concevoir le projet de détrôner son mari & d'épouser son amant. L'abrutissement de son mari justifia l'audace de la Reine. Il était d'une force de corps au-dessus de l'ordinaire. Il avait eu publiquement d'une courtisanne un enfant qu'il avait reconnu. Enfin il avait couché très-long-tems avec la Reine. Malgré tout cela, elle l'accusa d'impuissance ; &, ayant acquis dans le Royaume, par son habileté, l'autorité que son mari avait perdu par ses fureurs, elle le fit enfermer. Elle obtint bientôt de Rome une bulle pour épouser son beau-frere. Il n'est pas étonnant que Rome ait accordé cette bulle ; mais il l'est que des personnes toutes-puissantes en aient besoin. Ce que *Jules II* avait accordé sans difficulté au Roi d'Angleterre *Henri VIII*, *Urbain VIII* l'accorda à l'épouse d'un Roi de Portugal. La plus petite intrigue fait dans un tems ce que les plus grands ressorts ne peuvent opérer dans un autre. Il y a toujours deux poids & deux mesures pour tous les droits des Rois & des peuples, & ces deux mesures étaient au Vatican depuis que les Papes influerent sur les affaires de l'Europe. Il serait impossible de comprendre comment tant de nations avaient laissé une si étrange autorité au Pontife de Rome, si on ne savait combien l'usage a de force.

Cet événement, qui ne fut une révolution que dans la famille royale, & non dans le Royaume de Portugal, n'ayant rien changé aux affaires de l'Europe, ne mérite d'attention que par sa singularité.

La France reçut bientôt après un Roi qui descendait du trône d'une autre maniere. *Jean Casimir*, Roi de Pologne, renouvella l'exemple de la Reine *Christine*. Fatigué des embarras du gouvernement, & voulant vivre heureux, il choisit sa retraite à Paris dans l'abbaye de *S. Germain*, dont il fut abbé. Paris, devenu depuis quelques années le séjour de tous les arts, était une demeure délicieuse pour un Roi qui cherchait les douceurs de la société & qui aimait les lettres. Il avait été jésuite & cardinal avant d'être Roi; &, dégoûté également de la royauté & de l'église, il ne cherchait qu'à vivre en particulier & en sage, & ne voulut jamais souffrir qu'on lui donnât à Paris le titre de majesté.

Mais une affaire plus intéressante tenait tous les princes chrétiens attentifs.

Les Turcs, moins formidables, à la vérité, que du tems des *Mahomets*, des *Sélims* & des *Solimans*, mais dangereux encore & forts de nos divisions, assiégeaient depuis deux ans Candie, avec toutes les forces de leur empire. On ne

ſait s'il était plus étonnant que les Vénitiéns ſe fuſſent défendus ſi long-tems, ou que les Rois de l'Europe les euſſent abandonnés.

Les tems étaient bien changés. Autrefois, lorſque l'Europe chrétienne était barbare, un pape, ou même un moine, envoyait des millions de chrétiens combattre les mahométans dans leur empire: nos états s'épuiſaient d'hommes & d'argent, pour aller conquérir la miſérable & ſtérile province de Judée: & maintenant que l'iſle de Candie, réputée le boulevart de la chrétienté, était inondée de ſoixante mille Turcs, les Rois chrétiens regardaient cette perte avec indifférence. Quelques galeres de Malte & du Pape étaient le ſeul ſecours qui défendait cette république contre l'empire ottoman. Le ſénat de Veniſe, auſſi impuiſſant que ſage, ne pouvait, avec ſes ſoldats mercénaires & des ſecours ſi faibles, réſiſter au grand-viſir *Kiuperli*, bon miniſtre, meilleur général, maître de l'empire de la Turquie, ſuivi de troupes formidables, & qui même avait de bons ingénieurs.

Le roi donna inutilement aux autres princes l'exemple de ſecourir Candie. Ses galeres, & les vaiſſeaux nouvellement conſtruits dans le port de Toulon, y porterent ſept mille hommes, commandés

par le duc de *Beaufort* : ſecours devenu trop faible dans un ſi grand danger, parce que la généroſité françaiſe ne fut imitée de perſonne.

La Feuillade, ſimple gentilhomme français, fit une action qui n'avait d'exemple que dans les anciens tems de la chevalerie. Il mena près de trois-cents gentilhommes à Candie, à ſes dépens, quoiqu'il ne fût pas riche. Si quelqu'autre nation avait fait pour les Vénitiens à proportion de *la Feuillade*, il eſt à croire que Candie eût été délivrée. Ce ſecours ne ſervit qu'à retarder la priſe de quelques jours, & à verſer du ſang inutilement. Le duc de *Beaufort* périt dans une ſortie ; & *Kiuperli* entra enfin par capitulation dans cette ville, qui n'était plus qu'un monceau de ruines.

Les Turcs dans ce ſiege s'étaient montrés ſupérieurs aux chrétiens, même dans la connaiſſance de l'art militaire. Les plus gros canons qu'on eût vus encore en Europe, furent fondus dans leur camp. Ils firent, pour la premiere fois, des lignes paralleles dans les tranchées. C'eſt d'eux que nous avons appris cet uſage ; mais ils ne le tinrent que d'un ingénieur Italien. Il eſt certain que des vainqueurs, tels que les Turcs, avec de l'expérience, du courage, des richeſſes, & cette conſtance

dans le travail, qui faiſait alors leur caractere, devaient conquérir l'Italie & prendre Rome en bien peu de tems. Mais les lâches empereurs qu'ils ont eus depuis, leurs mauvais généraux, & le vice de leur gouvernement, ont été le ſalut de la chrétienté.

Le Roi, peu touché de ces événemens éloignés, laiſſait mûrir ſon grand deſſein de conquérir tous les Pays-Bas, & de commencer par la Hollande. L'occaſion devenait tous les jours plus favorable. Cette petite république dominait ſur les mers; mais ſur la terre rien n'était plus faible. Liée avec l'Eſpagne & avec l'Angleterre, en paix avec la France, elle ſe repoſait avec trop de ſécurité ſur les traités, & ſur les avantages d'un commerce immenſe. Autant que ſes armées navales étaient diſciplinées & invincibles, autant ſes troupes de terre étaient mal tenues & mépriſables. Leur cavalerie n'était compoſée que de bourgeois, qui ne ſortaient jamais de leurs maiſons, & qui payaient des gens de la lie du peuple pour faire leur ſervice en leur place. L'infanterie était à-peu-près ſur le même pied; les officiers, les commandans même des places de guerre, étaient les enfans, ou les parens des Bourguemeſtres, nourris dans l'inexpérience & dans l'oiſiveté, regar-

dant leurs emplois comme des prêtres regardent leurs bénefices Le penſionnaire, *Jean de Vith*, avait voulu corriger ces abus : mais il ne l'avait pas aſſez voulu ; & ce fut une des grandes fautes de ce républicain.

Il fallait d'abord détacher l'Angleterre de la Hollande. Cet appui venant à manquer aux Provinces-Unies, leur ruine paroiſſait inévitable. Il ne fut pas difficile à *Louis XIV* d'engager *Charles* dans ſes deſſeins. Le monarque anglais n'était pas, à la vérité, fort ſenſible à la honte que ſon regne & ſa nation avaient reçue, lorſque ſes vaiſſeaux furent brûlés, juſques dans la riviere de la Tamiſe, par la flotte hollandaiſe. Il ne reſpirait ni la vengeance, ni les conquêtes. Il voulait vivre dans les plaiſirs, & regner avec un pouvoir moins gêné ; c'eſt par-là qu'on le pouvait ſéduire. *Louis*, qui n'avait qu'à parler alors pour avoir de l'argent, en promit beaucoup au Roi *Charles*, qui n'en pouvait avoir ſans ſon parlement. Cette liaiſon ſecrete entre les Rois ne fut confiée en France qu'à *Madame*, ſœur de *Charles II*, & épouſe de *Monſieur*, frere unique du Roi, à *Turenne* & à *Louvois*.

Une princeſſe de vingt-ſix ans fut le plénipotentiaire qui devait conſommer ce

III. Le grand-pensionnaire, *Jean de Vith*, & *Corneille* son frere, étaient à la tête des partisans austeres de la liberté : mais le parti du jeune prince commençait à prévaloir. La république, plus occupée de dissensions domestiques que de son danger, contribuait elle-même à sa ruine.

Des mœurs étonnantes, introduites depuis plus de sept cents ans chez les chrétiens, permettaient que des prêtres fussent Seigneurs temporels & guerriers. *Louis* soudoya l'Archevêque de Cologne, *Maximilien de Baviere*, & ce même *Van-Gale*, évêque de Munster, abbé de Corbie, comme il soudoyait le Roi d'Angleterre, *Charles II.* Il avait précédemment secouru les Hollandais contre cet évêque, & maintenant il le paie pour les écraser. C'était un homme singulier que l'histoire ne doit point négliger de faire connaître. Fils d'un meurtrier & né dans la prison où son pere fut enfermé quatorze ans, il était parvenu à l'évêché de Munster par des intrigues secondées de la fortune. A peine élu évêque, il avait voulu dépouiller la ville de ses privileges. Elle résista, il assiégea, il mit à feu & à sang le pays qui l'avait choisi pour son pasteur. Il traita de même son abbaye de Corbie. On le regardait comme un brigand à gages qui tantôt recevait de l'ar-

gent des Hollandais pour faire la guerre à ſes voiſins, tantôt en recevait de la France contre la république.

La Suede n'attaqua pas les Provinces-Unies, mais elle les abandonna dès qu'elle les vit menacées, & rentra avec la France dans ſes anciennes liaiſons, moyennant quelques ſubſides. Tout conſpirait à la deſtruction de la Hollande.

Il eſt ſingulier & digne de remarque, que, de tous les ennemis qui allaient fondre ſur ce petit état, il n'y en eût pas un qui pût alléguer un prétexte de guerre. C'était une entrepriſe à-peu-près ſemblable à cette ligue de *Louis XII*, de l'Empereur *Maximilien* & du Roi d'Eſpagne, qui avaient autrefois conjuré la perte de la république de Veniſe, parce qu'elle était riche & fiere.

Les Etats généraux conſternés écrivirent au Roi, lui demandant humblement, ſi les grands préparatifs qu'il faiſait étaient en effet deſtinés contre eux, ſes anciens & fideles alliés? en quoi ils l'avaient offenſé? quelle réparation il exigeait? Il répondit, « qu'il ferait de ſes troupes » l'uſage que demanderait ſa dignité, dont » il ne devait compte à perſonne ». Ses miniſtres alléguaient pour toute raiſon que le gazetier de Hollande avait été trop inſolent, & qu'on diſait que *Van-Beu-*

ning avait fait frapper une médaille injurieuse à *Louis XIV*. Le goût des devises régnait alors en France. On avait donné à *Louis XIV* la devise du soleil, avec cette légende, *nec pluribus impar*. On prétendait que *Van-Beuning* s'était fait représenter avec un soleil, & ces mots pour ame : *In conspectu meo stetit sol ; A mon aspect le soleil s'est arrêté*. Cette médaille n'exista jamais. Il est vrai que les états avaient fait frapper une médaille, dans laquelle ils avaient exprimé tout ce que la république avait fait de glorieux ; *Assertis legibus, emendatis sacris, adjutis, defensis, conciliatis regibus, vindicatâ marium libertate, stabilitâ orbis Europæ quiete*. « Les loix affermies, la religion épurée, » les Rois secourus, défendus & réunis, » la liberté des mers vengée, l'Europe » pacifiée ».

Ils ne se vantaient en effet de rien qu'il n'eussent fait : cependant ils firent briser le coin de cette médaille pour appaiser *Louis XIV*.

Le Roi d'Angleterre, de son côté, leur reprochait que leur flotte n'avait pas baissé son pavillon devant un bateau Anglais, & alléguait encore un certain tableau, où *Corneille de Vith*, frere du pensionnaire, était peint avec les attributs d'un vainqueur. On voyait des vais-

seaux pris & brûlés dans le fond du tableau. Ce *Corneille de Vith*, qui, en effet, avait eu beaucoup de part aux exploits maritimes contre l'Angleterre, avait souffert ce faible monument de sa gloire; mais ce tableau, presque ignoré, était dans une chambre où l'on n'entrait presque jamais. Les ministres Anglais, qui mirent par écrit les griefs de leur Roi contre la Hollande, y spécifierent des tableaux injurieux, *abusive pictures*. Les états, qui traduisaient toujours les mémoires des ministres en Français, ayant traduit *abusive*, par le mot *fautifs*, *trompeurs*, répondirent qu'ils ne savaient ce que c'était que ces tableaux trompeurs. En effet, ils ne devinerent jamais qu'il était question de ce portrait d'un de leurs concitoyens, & ils ne purent imaginer ce prétexte de la guerre.

Tout ce que les efforts de l'ambition & de la prudence humaine peuvent préparer pour détruire une nation, *Louis XIV* l'avait fait. Il n'y a pas, chez les hommes, d'exemple d'une petite entreprise formée avec des préparatifs plus formidables. De tous les conquérans qui ont envahi une partie du monde, il n'y en a pas un qui ait commencé ses conquêtes avec autant de troupes réglées & autant d'argent que *Louis* en employa pour subjuguer le petit état des Provinces-Unies. Cinquante millions, qui

en feraient aujourd'hui quatre-vingt-dix-ſept, furent conſommés à cet appareil. Trente vaiſſeaux de cinquante pieces de canon joignirent la flotte Anglaiſe, forte de cent voiles. Le roi, avec ſon frere, alla ſur les frontieres de la Flandre Eſpagnole & de la Hollande, vers Maſtricht & Charleroi, avec plus de cent-douze mille hommes. L'évêque de Munſter & l'électeur de Cologne en avaient environ vingt mille. Les généraux de l'armée du roi étaient *Condé* & *Turenne*. *Luxembourg* commandoit ſous eux. *Vauban* devait conduire les ſieges. *Louvois* était par-tout avec ſa vigilance ordinaire. Jamais on n'avait eu une armée ſi magnifique, & en même tems mieux diſciplinée. C'étoit ſur-tout un ſpectacle impoſant, que la maiſon du Roi nouvellement réformée. On y voyait quatre compagnies des gardes du corps, chacune compoſée de trois-cents gentilhommes, entre leſquels il y avait beaucoup de jeunes *cadets* ſans paye, aſſujettis comme les autres à la régularité du ſervice; deux-cents gendarmes de la garde, deux-cents chevaux légers, cinq-cents mouſquetaires, tous gentilhommes choiſis, parés de leur jeuneſſe & de leur bonne mine; douze compagnies de la gendarmerie, depuis augmentées juſqu'au nombre de ſeize; les

cent suisses mêmes accompagnaient le Roi, & ses régimens des gardes-françaises & suisses montaient la garde devant sa maison, ou devant sa tente. Ses troupes, pour la plupart couvertes d'or & d'argent, étaient en même tems un objet de terreur & d'admiration pour des peuples chez qui toute espece de magnificence était inconnue. Une discipline, devenue encore plus exacte, avait mis dans l'armée un nouvel ordre. Il n'y avait point encore d'inspecteurs de cavalerie & d'infanterie, comme nous en avons vu depuis ; mais deux hommes uniques, chacun dans leur genre, en faisaient les fonctions. *Martinet* mettait alors l'infanterie sur le pied de discipline où elle est aujourd'hui. Le chevalier de *Fourilles* faisait la même charge dans la cavalerie. Il y avait un an que *Martinet* avait mis la bayonnette en usage dans quelques régimens. Avant lui on ne s'en servait pas d'une maniere constante & uniforme. Ce dernier effort, peut-être de ce que l'art militaire a inventé de plus terrible, était connu, mais peu pratiqué, parce que les piques prévalaient. Il avait imaginé des bateaux de cuivre, qu'on portait aisément sur des charrettes ou à dos de mulet. Le Roi avec tant d'avantages, sûr de sa fortune & de sa gloire, menait avec lui un historien qui devait

écrire ſes victoires ; c'était *Pélisſon*, homme dont il a été parlé dans l'article des beaux arts, plus capable de bien écrire que de ne pas flatter.

Ce qui avançait encore la chûte des Hollandais, c'eſt que le marquis de *Louvois* avait fait acheter chez eux, par le Comte de *Benthem*, ſecretement gagné, une grande partie des munitions qui allaient ſervir à les détruire, & avait ainſi dégarni beaucoup de leurs magaſins. Il n'eſt point du-tout étonnant que des marchands euſſent vendu ces proviſions avant la déclaration de la guerre, eux qui en vendent tous les jours à leurs ennemis pendant les plus vives campagnes. On ſait qu'un négociant de ce pays avait autrefois répondu au prince *Maurice*, qui le réprimandait ſur un tel négoce ; *Monſeigneur, ſi on pouvait, par mer, faire quelque commerce avantageux avec l'enfer, je haſarderais d'y aller brûler mes voiles.* Mais ce qui eſt ſurprenant, c'eſt qu'on a imprimé que le marquis de *Louvois* alla lui-même, déguiſé, conclure ſes marchés en Hollande. Comment peut-on avoir imaginé une aventure ſi déplacée, ſi dangereuſe & ſi inutile ?

Contre *Turenne*, *Condé*, *Luxembourg*, *Vauban*, cent-trente mille combattans, une artillerie prodigieuſe, & de l'argent avec

avec lequel on attaquait encore la fidélité des commandans des places ennemies, la Hollande n'avait à opposer qu'un jeune prince d'une constitution faible, qui n'avait vu ni sieges, ni combats, & environ vingt-cinq mille mauvais soldats, en quoi consistait alors toute la garde du pays. Le prince *Guillaume d'Orange*, âgé de vingt-deux ans, venait d'être élu capitaine général des forces de terre, par les vœux de la nation : *Jean de Vith*, le grand pensionnaire, y avait consenti par nécessité. Ce prince nourrissait, sous le flegme Hollandais, une ardeur d'ambition & de gloire, qui éclata toujours depuis dans sa conduite, sans s'échapper jamais dans ses discours. Son humeur était froide & sévere, son génie actif & perçant : son courage, qui ne se rebutait jamais, fit supporter à son corps faible & languissant, des fatigues au-dessus de ses forces. Il était valeureux sans ostentation, ambitieux, mais ennemi du faste, né avec une opiniâtreté flegmatique, faite pour combattre l'adversité, aimant les affaires & la guerre, ne connaissant ni les plaisirs attachés à la grandeur, ni ceux de l'humanité ; enfin, presque en tout l'opposé de *Louis XIV*.

Il ne put d'abord arrêter le torrent qui se débordait sur sa patrie. Ses forces étaient

trop peu de chose, son pouvoir même était limité par les états. Les armes françaises venaient fondre tout-à-coup sur la Hollande, que rien ne secourait. L'imprudent duc de Lorraine, qui avait voulu lever des troupes pour joindre sa fortune à celle de cette république, venait de voir toute la Lorraine saisie par les troupes françaises, avec la même facilité qu'on s'empare d'Avignon, quand on est mécontent du Pape.

Cependant le Roi faisait avancer ses armées vers le Rhin, dans ces pays qui confinent à la Hollande, à Cologne & à la Flandre. Il faisait distribuer de l'argent dans tous les villages, pour payer le dommage que ses troupes y pouvaient faire. Si quelque gentilhomme des environs venait se plaindre, il était sûr d'avoir un présent. Un envoyé du gouverneur des Pays-Bas étant venu faire une représentation au Roi sur quelques dégâts commis par les troupes, reçut de la main du Roi son portrait enrichi de Diamans, estimé plus de douze mille francs. Cette conduite attirait l'admiration des peuples, & augmentait la crainte de sa puissance.

Le Roi était à la tête de sa maison, & de ses plus belles troupes, qui composaient trente mille hommes : *Turenne* les

commandait ſous lui. Le prince de *Condé* avait un armée auſſi forte. Les autres corps, conduits tantôt par *Luxembourg*, tantôt par *Chamilli*, faiſaient dans l'occaſion des armées ſéparées, ou ſe rejoignaient ſelon le beſoin. On commença par aſſiéger à la fois quatre villes, dont le nom ne mérite de place dans l'hiſtoire que par cet événement : Rhinberg, Orſoi, Véſel, Burick. Elles furent priſes preſqu'auſſi-tôt qu'elles furent inveſties. Celle de Rhinberg, que le Roi voulut aſſieger en perſonne, n'eſſuya pas un coup de canon ; &, pour aſſurer encore mieux ſa priſe, on eut ſoin de corrompre le lieutenant de la place, Irlandais de nation, nommé *Doſſeri*, qui eut la lâcheté de ſe vendre, & l'imprudence de ſe retirer enſuite à Maſtricht, où le prince d'Orange le fit punir de mort.

Toutes les places qui bordent le Rhin & l'Iſſel, ſe rendirent. Quelques gouverneurs envoyerent leurs clefs, dès qu'ils virent ſeulement paſſer de loin un ou deux eſcadrons français : pluſieurs officiers s'enfuirent des villes où ils étaient en garniſon, avant que l'ennemi fût dans leur territoire ; la conſternation était générale. Le prince d'Orange n'avait point encore aſſez de troupes pour paraître en campagne. Toute la Hollande s'attendait à paſſer

sous le joug, dès que le Roi serait au-de-là du Rhin. Le prince d'Orange fit faire à la hâte des lignes au-delà de ce fleuve, & après les avoir faites, il connut l'impuissance de les garder. Il ne s'agissait plus que de savoir en quel endroit les Français voudraient faire un pont de bateaux, & de s'opposer, si on pouvait, à ce passage. En effet, l'intention du Roi était de passer le fleuve sur un pont de ces petits bateaux de cuivre inventés par *Martinet*. Des gens du pays informerent alors le prince de *Condé*, que la sécheresse de la saison avait formé un gué sur un bras du Rhin, auprès d'une vieille tourelle qui sert de bureau de péage, qu'on nomme *toll huys, la maison du péage*, dans laquelle il y avait dix-sept soldats. Le Roi fit sonder ce gué par le Comte de *Guiche*. Il n'y avait qu'environ vingt pas à nager au milieu de ce bras du fleuve, selon ce que dit dans ses lettres *Pélisson*, témoin oculaire, & ce que m'ont confirmé les habitans. Cet espace n'était rien, parce que plusieurs chevaux de front rompaient le fil de l'eau très-peu rapide. L'abord était aisé : il n'y avait de l'autre côté de l'eau que quatre à cinq-cents cavaliers, & deux faibles régimens d'infanterie sans canon. L'artillerie française les foudroyait en flanc. Tandis que la maison du Roi

& les meilleures troupes de cavalerie paſſerent ſans riſque au nombre d'environ quinze mille hommes, le prince de *Condé* les côtoyait dans un bateau de cuivre. A peine quelques cavaliers Hollandais entrerent dans la riviere pour faire ſemblant de combattre ; ils s'enfuirent l'inſtant d'après, devant la multitude qui venait à eux. Leur infanterie mit auſſi tôt bas les armes, & demanda la vie. On ne perdit dans le paſſage que le comte de *Nogent* & quelques cavaliers, qui, s'étant écartés du gué, ſe noyerent ; & il n'y aurait eu perſonne de tué dans cette journée, ſans l'imprudence du jeune duc de *Longueville*. On dit qu'ayant la tête pleine des fumées du vin, il tira un coup de piſtolet ſur les ennemis qui demandaient la vie à genoux, en leur criant : *Point de quartier pour cette canaille*. Il tua du coup un de leurs officiers. L'infanterie hollandaiſe déſeſpérée, reprit à l'inſtant ſes armes, & fit une décharge, dont le Duc de *Longueville* fut tué. Un capitaine de cavalerie, nommé *Oſſembroeck*, qui ne s'était point enfui avec les autres, court au prince de *Condé*, qui montait alors à cheval, en ſortant de la riviere, & lui appuie ſon piſtolet à la tête. Le prince, par un mouvement, détourna le coup, qui lui fracaſſa le poignet. *Condé* ne reçut jamais

que cette bleſſure dans toutes ſes campagnes. Les Français irrités firent main-baſſe ſur cette infanterie, qui ſe mit à fuir de tous côtés. *Louis XIV* paſſa ſur un pont de bateaux avec l'infanterie, après avoir dirigé lui-même toute la marche.

Tel fut le paſſage du Rhin, action éclatante & unique, célébrée alors comme un des grands événemens qui duſſent occuper la mémoire des hommes. Cet air de grandeur, dont le roi relevait toutes ſes actions, le bonheur rapide de ſes conquêtes, la ſplendeur de ſon regne, l'idolâtrie de ſes courtiſans, enfin le goût que les peuples, & ſur-tout les Pariſiens, ont pour l'exagération, joint à l'ignorance de la guerre où l'on eſt dans l'oiſiveté des grandes villes; tout cela fit regarder à Paris le paſſage du Rhin comme un prodige qu'on exagérait encore. L'opinion commune était, que toute l'armée avait paſſé ce fleuve à la nage, en préſence d'une armée retranchée, & malgré l'artillerie d'une fortereſſe imprenable, appellée le *Tholus*. Il était très-vrai, que rien n'était plus impoſant pour les ennemis que ce paſſage, & que, s'ils avaient eu un corps de bonnes troupes à l'autre bord, l'entrepriſe était très-périlleuſe.

Dès qu'on eut paſſé le Rhin, on prit Doesbourg, Zutphen, Arnheim, No-

ſembourg, Nimegue, Shenk, Bommel, Crevecœur, &c. Il n'y avait guere d'heures dans la journée, où le Roi ne reçût la nouvelle de quelque conquête. Un officier, nommé *Mazel*, mandait à M. de *Turenne* : » Si vous voulez m'envoyer cin» quante chevaux, je pourrai prendre avec » cela deux ou trois places ».

Utrecht envoya ſes clefs, & capitula avec toute la province qui porte ſon nom. *Louis* fit ſon entrée triomphale dans cette ville, menant avec lui ſon grand aumônier, ſon confeſſeur, & l'évêque titulaire d'Utrecht. On rendit avec ſolemnité la grande égliſe aux catholiques. L'évêque, qui n'en portait que le vain nom, fut pour quelque tems établi dans une dignité réelle. La religion de *Louis XIV* faiſait des conquêtes comme ſes armes. C'était un droit qu'il acquérait ſur la Hollande, dans l'eſprit des catholiques.

Les provinces d'Utrecht, d'Overiſſel, de Gueldres, étaient ſoumiſes : Amſterdam n'attendait plus que le moment de ſon eſclavage ou de ſa ruine. Les Juifs, qui y ſont établis, s'empreſſerent d'offrir à *Gourville*, intendant & ami du Prince de *Condé*, deux millions de florins, pour ſe racheter du pillage.

Déjà Naerden, voiſine d'Amſterdam, était priſe. Quatre cavaliers, allant à la

maraude, s'avancerent juſqu'aux portes de Muiden, où ſont les écluſes qui peuvent inonder le pays, & qui n'eſt qu'à une lieue d'Amſterdam. Les magiſtrats de Muiden, éperdus de frayeur, vinrent préſenter leurs clefs à ces quatre ſoldats; mais enfin, voyant que les troupes ne s'avançaient point, ils reprirent leurs clefs & fermerent les portes. Un inſtant de diligence eût mis Amſterdam dans les mains du Roi. Cette capitale une fois priſe, non ſeulement la république périſſait, mais il n'y avait plus de nation Hollandaiſe, & bientôt la terre même de ce pays allait diſparaître. Les plus riches familles, les plus ardentes pour la liberté, ſe préparaient à fuir aux extrémités du monde, & à s'embarquer pour Batavia. On fit le dénombrement de tous les vaiſſeaux qui pouvaient faire ce voyage, & le calcul de ce qu'on pouvait embarquer. On trouva, que cinquante mille familles pouvaient ſe réfugier dans leur nouvelle patrie. La Hollande n'eût plus exiſté qu'au bout des Indes orientales: ſes provinces d'Europe, qui n'achetent leur bled qu'avec leurs richeſſes d'Aſie, qui ne vivent que de leur commerce, & ſi on l'oſe dire, de leur liberté, auraient été preſque tout-à-coup ruinées & dépeuplées. Amſterdam, l'entrepôt & le magaſin de l'Europe, où

deux cent mille hommes cultivent le commerce & les arts, ſerait devenue bientôt un vaſte marais. Toutes les terres voiſines demandent des frais immenſes & des milliers d'hommes pour élever leurs digues : elles euſſent probablement à la fois manqué d'habitans comme de richeſſes, & auraient été enfin ſubmergées, ne laiſſant à *Louis XIV* que la gloire déplorable d'avoir détruit le plus ſingulier & le plus beau monument de l'induſtrie humaine.

La déſolation de l'état était augmentée par les diviſions ordinaires aux malheureux qui s'imputent les uns aux autres les calamités publiques. Le grand penſionnaire *de Vith* ne croyait pouvoir ſauver ce qui reſtait de ſa patrie, qu'en demandant la paix au vainqueur. Son eſprit, à la fois tout républicain & jaloux de ſon autorité particuliere, craignait toujours l'élévation du Prince d'Orange, encore plus que les conquêtes du Roi de France ; il avait fait jurer à ce Prince même l'obſervation d'un édit perpétuel, par lequel le Prince était exclus de la charge de Stathouder. L'honneur, l'autorité, l'eſprit de parti, l'intérêt, lierent *de Vith* à ce ſerment. Il aimait mieux voir ſa république ſubjuguée par un Roi vainqueur, que ſoumiſe à un Stathouder.

Le Prince d'Orange, de ſon côté,

Les torrens impétueux,
La mer qui gronde & s'élance;
La fureur & l'insolence
D'un peuple tumultueux,
Des fiers tyrans la vengeance
N'ébranlent pas la constance
D'un cœur ferme & vertueux.

Enfin la populace effrénée massacra dans la Haie les deux freres *de Vith*; l'un qui avait gouverné l'état pendant dix-neuf ans avec vertu; & l'autre qui l'avait servi de son épée. On exerça sur leurs corps sanglans toutes les fureurs dont le peuple est capable : horreurs communes à toutes les nations, & que les Français avaient fait éprouver au maréchal d'*Ancre*, à l'amiral *Coligni*, &c., car la populace est presque par-tout la même. On poursuivit les amis du pensionnaire. *Ruiter* même, l'amiral de la république, qui seul combattait pour elle avec succès, se vit environné d'assassins dans Amsterdam.

Au milieu de ces désordres & de ces désolations, les magistrats montrerent des vertus qu'on ne voit guere que dans les républiques. Les particuliers, qui avaient des billets de banque, coururent en foule à la banque d'Amsterdam; on craignait que l'on n'eût touché au trésor public. Chacun s'empressait de se faire payer du peu

d'argent qu'on croyait qui pouvait y être encore. Les magiſtrats firent ouvrir les caves où le tréſor ſe conſerve. On le trouva tout entier, tel qu'il avait été dépoſé depuis ſoixante ans ; l'argent même était encore noirci de l'impreſſion du feu, qui avait, quelques années auparavant, conſumé l'hôtel-de-ville. Les billets de banque s'étaient toujours négociés juſqu'à ce tems, ſans que jamais on eût touché au tréſor. On paya alors avec cet argent tous ceux qui voulurent l'être. Tant de bonne foi & tant de reſſources étaient d'autant plus admirables, que *Charles II*, Roi d'Angleterre, pour avoir de quoi faire la guerre aux Hollandais & fournir à ſes plaiſirs, non content de l'argent de la France, venait de faire banqueroute à ſes ſujets. Autant il était honteux à ce Roi de violer ainſi la foi publique, autant il était glorieux aux magiſtrats d'Amſterdam de la garder dans un tems où il ſemblait permis d'y manquer.

A cette vertu républicaine ils joignirent ce courage d'eſprit, qui prend les partis extrêmes dans les maux ſans remede. Ils firent percer les digues qui retiennent les eaux de la mer. Les maiſons de campagne, qui ſont innombrables autour d'Amſterdam, les villages, les villes voiſines, Leide, Delft, furent inondés. Le

payſan ne murmura pas de voir ſes troupeaux noyés dans les campagnes. Amſterdam fut comme une vaſte fortereſſe au milieu des eaux, entourée de vaiſſeaux de guerre, qui eurent aſſez d'eau pour ſe ranger autour de la ville. La diſette fut grande chez ces peuples; ils manquerent ſur-tout d'eau douce; elle ſe vendit ſix ſols la pinte: mais ces extrémités parurent moindres que l'eſclavage. C'eſt une choſe digne de l'obſervation de la poſtérité, que la Hollande, ainſi accablée ſur terre, & n'étant plus un état, demeura encore redoutable ſur la mer. C'était l'élément véritable de ces peuples.

Tandis que *Louis XIV* paſſait le Rhin & prenait trois provinces, l'amiral *Ruiter*, avec environ cent vaiſſeaux de guerre & plus de cinquante brûlots, alla chercher près des côtes d'Angleterre les flottes des deux Rois. Leur puiſſance réunie n'avait pu mettre en mer une armée navale plus forte que celle de la république. Les Anglais & les Hollandais combattirent comme des nations accoutumées à ſe diſputer l'empire de l'Océan. Cette bataille, qu'on nomme *Solbaie*, dura un jour entier. *Ruiter* qui en donna le ſignal, attaqua le vaiſſeau amiral d'Angleterre, où était le Duc d'Yorck, frere du Roi. La gloire de ce combat particulier demeura à *Ruiter*. Le

Duc d'Yorck, obligé de changer de vaiſſeau, ne reparut pas devant l'amiral Hollandais. Les trente vaiſſeaux Français eurent peu de part à l'action ; & tel fut le ſort de cette journée, que les côtes de la Hollande furent en ſûreté.

Après cette bataille, *Ruiter* malgré les craintes & les contradictions de ſes compatriotes, fit entrer la flotte marchande des Indes dans le Texel ; défendant ainſi, & enrichiſſant ſa patrie d'un côté, lorſqu'elle périſſait de l'autre. Le commerce même des Hollandais ſe ſoutenait ; on ne voyait que leurs pavillons dans les mers des Indes. Un jour qu'un conſul de France diſait au Roi de Perſe, que *Louis XIV* avait conquis preſque toute la Hollande : *Comment cela peut-il être*, répondit ce Monarque Perſan, *puiſqu'il y a toujours au port d'Ormus vingt vaiſſeaux Hollandais pour un Français ?*

Le Prince d'Orange cependant avait l'ambition d'être bon citoyen. Il offrit à l'état le revenu de ſes charges, & tout ſon bien pour ſoutenir la liberté. Il couvrit d'inondations les paſſages par où les Français pouvaient pénétrer dans le reſte du pays. Ses négociations promptes & ſecrettes réveillerent de leur aſſoupiſſement l'Empereur, l'Empire, le Conſeil d'Eſpagne, le gouverneur de Flandre. Il diſ-

posa même l'Angleterre à la paix. Enfin, le Roi était entré au mois de mai en Hollande, & dès le mois de juillet l'Europe commençait à être conjurée contre lui.

Monterey, gouverneur de la Flandre, fit passer secretement quelques régimens au secours des Provinces-unies. Le cōnseil de l'Empereur *Léopold* envoya *Montécuculi* à la tête de prés de vingt mille hommes. L'Electeur de Brandebourg, qui avait à sa solde vingt-cinq mille soldats, se mit en marche.

Alors le Roi quitta son armée. Il n'y avait plus de conquêtes à faire dans un pays inondé. La garde des provinces conquises devenait difficile. *Louis* voulait une gloire sûre ; mais, en ne voulant pas l'acheter par un travail infatigable, il la perdit. Satisfait d'avoir pris tant de villes en deux mois, il revint à Saint-Germain au milieu de l'été ; &, laissant *Turenne* & *Luxembourg* achever la guerre, il jouit du triomphe. On éleva des monumens de sa conquête, tandis que les puissances de l'Europe travaillaient à la lui ravir.

CHAPITRE

CHAPITRE XI.

Evacuation de la Hollande. Seconde conquête de la Franche-Comté

On croit néceſſaire de dire à ceux qui pourront lire cet ouvrage, qu'ils doivent ſe ſouvenir que ce n'eſt point ici une ſimple relation de campagnes, mais plutôt une hiſtoire des mœurs des hommes. Aſſez de livres ſont pleins de toutes les minuties des actions de guerre, & de ces détails de la fureur & de la miſere humaine. Le deſſein de cet eſſai eſt de peindre les principaux caracteres de ces révolutions, & d'écarter la multitude des petits faits pour laiſſer voir les ſeuls conſidérables, &, s'il ſe peut, l'eſprit qui les a conduits.

La France fut alors au comble de ſa [illegible]re. Le nom de ſes généraux imprimait la vénération. Ses miniſtres étaient regardés comme des génies ſupérieurs aux conſeillers des autres Princes; & *Louis* était en Europe comme le ſeul Roi. En effet, *Léopold* ne paraiſſait pas dans ſes armées. *Charles II*, Roi d'Eſpagne, fils de *Philippe IV*, ſortait à peine de l'en-

fance. Celui d'Angleterre ne mettait d'activité dans ſa vie, que celle des plaiſirs.

Tous ces princes & leurs miniſtres firent de grandes fautes. L'Angleterre agit contre les principes de la raiſon d'état, en s'uniſſant avec la France pour élever une puiſſance que ſon intérêt était d'affaiblir. L'Empereur, l'empire & le conſeil Eſpagnol firent encore plus mal de ne pas s'oppoſer d'abord à ce torrent. Enfin, *Louis* lui-même commit une auſſi grande faute qu'eux tous, en ne pourſuivant pas avec aſſez de rapidité des conquêtes ſi faciles. *Condé* & *Turenne* voulaient qu'on démolît la plupart des places Hollandaiſes. Ils diſaient que ce n'était point avec des garniſons que l'on prend des états, mais avec des armées; & qu'en conſervant une ou deux places de guerre pour la retraite, on devait marcher rapidement à la conquête entiere. *Louvois*, au contraire, voulait que tout fût place & garniſon; c'était-là ſon génie, & c'[illegible] auſſi le goût du Roi. *Louvois* avait p[illegible] plus d'emplois à ſa diſpoſition; il étendait le pouvoir de ſon miniſtere; il s'applaudiſſait de contredire les deux plus grands capitaines du ſiecle. *Louis* le crut, & ſe trompa, comme il l'avoua depuis; il manqua le moment d'entrer dans la ca-

pitale de la Hollande ; il affaiblit ſon armée en la diviſant dans trop de places ; il laiſſa à ſon ennemi le tems de reſpirer. L'hiſtoire des plus grands princes eſt ſouvent le récit des fautes des hommes.

Après le départ du Roi, les affaires changerent de face. *Turenne* fut obligé de marcher vers la Veſtphalie, pour s'oppoſer aux Impériaux. Le gouverneur de la Flandre *Monterey*, ſans être avoué du conſeil timide d'Eſpagne, renforça la petite armée du prince d'Orange d'environ dix mille hommes. Alors ce prince fit tête aux Français juſqu'à l'hiver. C'était déja beaucoup de balancer la fortune. Enfin l'hiver vint ; les glaces couvrirent les inondations de la Hollande. *Luxembourg*, qui commandait dans Utrecht, fit un nouveau genre de guerre inconnu aux Français, & mit la Hollande dans un nouveau danger, auſſi terrible que les précédens.

Il aſſemble, une nuit, près de douze mille fantaſſins, tirés des garniſons voiſines. On arme leurs ſouliers de crampons. Il ſe met à leur tête, & marche ſur la glace, vers Leide & vers la Haie. Un dégel ſurvint. La Haie fut ſauvée. Son armée, entourée d'eau, n'ayant plus de chemin ni de vivres, était près de périr. Il fallait, pour s'en retourner à

Utrecht, marcher sur une digue étroite & fangeuse, où l'on pouvait à peine se traîner quatre de front. On ne pouvait arriver à cette digue qu'en attaquant un fort, qui semblait imprenable sans artillerie. Quand ce fort n'eût arrêté l'armée qu'un seul jour, elle serait morte de faim & de fatigue. *Luxembourg* était sans ressource; mais la fortune qui avait sauvé la Haie, sauva son armée, par la lâcheté du commandant du fort, qui abandonna son poste sans aucune raison. Il y a mille événemens dans la guerre, comme dans la vie civile, qui sont incompréhensibles: celui là est de ce nombre. Tout le fruit de cette entreprise fut une cruauté, qui acheva de rendre le nom Français odieux dans ces pays. Bodegrave & Svammerdam, deux bourgs considérables, riches & bien peuplés, semblables à nos villes de la grandeur médiocre, furent abandonnés au pillage des soldats pour le prix de leur fatigue. Ils mirent le feu à ces deux villes; &, à la lueur des flammes, ils se livrerent à la débauche & à la cruauté. Il est étonnant que le soldat Français soit si barbare, étant commandé par ce prodigieux nombre d'officiers, qui ont avec justice la réputation d'être aussi humains que courageux. Ce pillage fut si exagéré que, plus de quarante ans après,

j'ai vu les livres Hollandais, dans lesquels on apprenait à lire aux enfans, retracer cette aventure, & inspirer la haine contre les Français à des générations nouvelles.

Cependant le Roi agitait les cabinets de tous les princes par ses négociations. Il gagna le Duc de Hanovre. L'Electeur de Brandebourg, en commençant la guerre, fit un traité, mais qui fut bientôt rompu. Il n'y avait pas une cour en Allemagne où *Louis* n'eût des pensionnaires. Ses émissaires fomentaient en Hongrie les troubles de cette province, sévérement traitée par le conseil de Vienne. L'argent fut prodigué au Roi d'Angleterre, pour faire encore la guerre à la Hollande, malgré les cris de toute la nation Anglaise, indignée de servir la grandeur de *Louis XIV*, qu'elle eût voulu abaisser. L'Europe était troublée par les armes & par les négociations de *Louis*. Enfin il ne put empêcher que l'Empereur, l'Empire & l'Espagne ne s'alliassent avec la Hollande, & ne lui declarassent solemnellement la guerre. Il avait tellement changé le cours des choses, que les Hollandais, ses alliés naturels, étaient devenus les amis de la maison d'*Autriche*. L'empereur *Léopold* envoyait des secours lents, mais il montrait une grande animosité. Il est

rapporté qu'allant à Egra voir les troupes qu'il y rassemblait, il communia en chemin ; &, qu'après la communion, il prit en main un crucifix, & appella DIEU à témoin de la justice de sa cause. Cette action eût été à sa place du tems des croisades : & la prière de *Léopold* n'empêcha point le progrès des armes du Roi de France.

Il parut d'abord combien sa marine était déjà perfectionnée. Au lieu de trente vaisseaux qu'on avait joints, l'année d'auparavant, à la flotte anglaise, on en joignit quarante, sans compter les brûlots. Les officiers avaient appris les manœuvres savantes des Anglais, avec lesquelles ils avaient combattu celles des Hollandais leurs ennemis. C'était le duc d'Yorck, depuis *Jacques II*, qui avait inventé l'art de faire entendre les ordres sur mer par les mouvemens divers des pavillons. Avant ce tems, les Français ne savaient pas ranger une armée navale en bataille. Leur expérience consistait à faire battre un vaisseau contre un vaisseau, non à en faire mouvoir plusieurs de concert, & à imiter sur la mer les évolutions des armées de terre, dont les corps séparés se soutiennent & se secourent mutuellement. Ils firent à-peu-prés comme les Romains, qui, en une année, apprirent des Car-

thaginois l'art de combattre sur mer, & égalerent leurs maîtres.

Le vice-amiral d'*Etrées*, & son lieutenant *Martel*, firent honneur à l'industrie militaire de la nation française, dans trois batailles navales consécutives, qui se donnerent au mois de Juin entre la flotte Hollandaise & celle de France & d'Angleterre. L'Amiral *Ruiter* fut plus admiré que jamais dans ces trois actions. D'*Etrées* écrivit à *Colbert* : « Je voudrais » avoir payé de ma vie la gloire que *Ruiter* » vient d'acquérir ». D'*Etrées* méritait que *Ruiter* eût ainsi parlé de lui. La valeur & la conduite furent si égales de tous côtés, que la victoire resta toujours indécise.

Louis, ayant fait des hommes de mer de ses Français, par les soins de *Colbert*, perfectionna encore l'art de la guerre sur terre, par l'industrie de *Vauban*. Il vint en personne assiéger Mastricht, dans le même tems que ces trois batailles navales se donnaient. Mastricht était pour lui une clef des Pays-Bas & des Provinces-Unies; c'était une place forte défendue par un gouverneur intrépide, nommé *Farjaux*, né Français, qui avait passé au service d'Espagne, & depuis à celui de Hollande. La garnison était de cinq mille hommes. *Vauban*, qui conduisit ce siege, se servit

pour la premiere fois des paralleles, inventées par des ingénieurs Italiens au ſervice des Turcs devant Candie. Il y ajouta les places d'armes, que l'on fait dans les tranchées, pour y mettre les troupes en bataille, & pour les mieux rallier en cas de ſorties. *Louis* ſe montra, dans ce ſiege, plus exact & plus laborieux qu'il ne l'avait été encore. Il accoutumait, par ſon exemple, à la patience dans le travail, ſa nation accuſée juſqu'alors de n'avoir qu'un courage bouillant, que la fatigue épuiſe bientôt. Maſtricht ſe rendit au bout de huit jours.

Pour mieux affermir encore la diſcipline militaire, il uſa d'une ſévérité qui parut même trop grande. Le prince d'Orange, qui n'avait eu, pour oppoſer à ces conquêtes rapides, que des officiers ſans émulation, & des ſoldats ſans courage, les avait formés à force de rigueur, en faiſant paſſer par la main du bourreau ceux qui avaient abandonné leur poſte. Le Roi employa auſſi les châtimens, la premiere fois qu'il perdit une place. Un très-brave officier, nommé *Du-Pas*, rendit Naerden au prince d'Orange. Il ne tint à la vérité que quatre jours ; mais il ne remit ſa ville qu'après un combat de cinq heures, donné ſur de mauvais ouvrages, & pour éviter un aſſaut général, qu'une

qu'une garniſon faible & rebutée n'aurait point ſoutenu. Le Roi, irrité du premier affront que recevaient ſes armes, fit condamner *Du-Pas* à être traîné dans Utrecht, une pêle à la main ; & ſon épée fut rompue : ignominie inutile pour les officiers Français, qui ſont aſſez ſenſibles à la gloire, pour qu'on ne les gouverne pas par la crainte de la honte. Il faut ſavoir qu'à la vérité les proviſions des commandans des places les obligent à ſoutenir trois aſſauts ; mais ce ſont de ces loix qui ne ſont jamais exécutées. *Du-Pas* ſe fit tuer un an après au ſiege de la petite ville de Grave, où il ſervit volontaire. Son courage & ſa mort dûrent laiſſer des regrets au marquis de *Louvois*, qui l'avait fait punir ſi durement. La puiſſance ſouveraine peut maltraiter un brave homme, mais non pas le déshonorer.

Les ſoins du Roi, le génie de *Vauban*, la vigilance ſévere de *Louvois*, l'expérience & le grand art de *Turenne*, l'active intrépidité du prince de *Condé*, tout cela ne put réparer la faute qu'on avait faite de garder trop de places, d'affaiblir l'armée & de manquer Amſterdam.

Le prince de *Condé* voulut en vain percer dans le cœur de la Hollande inondée. *Turenne* ne put, ni mettre obſtacle

à la jonction de *Montécuculi* & du prince d'Orange, ni empêcher le prince d'Orange de prendre Bonn. L'évêque de Munſter, qui avait juré la ruine des états-généraux, fut attaqué lui-même par les Hollandais.

Le Parlement d'Angleterre força ſon Roi d'entrer ſérieuſement dans des négociations de paix, & de ceſſer d'être l'inſtrument mercénaire de la grandeur de la France. Alors il fallut abandonner les trois provinces Hollandaiſes, avec autant de promptitude qu'on les avait conquiſes. Ce ne fut pas ſans les avoir rançonnées : l'intendant *Robert* tira de la ſeule province d'Utrecht, en un an, ſeize cent ſoixante & huit mille florins. On était ſi preſſé d'évacuer les pays qu'on avait pris avec tant de rapidité, que vingt huit mille priſonniers Hollandais furent rendus pour un écu par ſoldat. L'arc de triomphe de la porte Saint-Denis, & les autres monumens de la conquête étaient à peine achevés, que la conquête était déja abandonnée. Les Hollandais, dans le cours de cette invaſion, eurent la gloire de diſputer l'empire de la mer, & l'adreſſe de tranſporter ſur terre le théâtre de la guerre hors de leur pays. *Louis XIV* paſſa dans l'Europe [illegible] avoir joui, avec trop de précipitati[illegible]op de fierté, de l'éclat d'un triom[illegible] paſſager. Le

fruit de cette entrepriſe fut d'avoir une guerre ſanglante à ſoutenir contre l'Eſpagne, l'Empire & la Hollande réunies, d'être abandonné de l'Angleterre, & enfin de Munſter, de Cologne même, & & de laiſſer dans les pays qu'il avait envahis & quittés, plus de haîne que d'admiration pour lui.

Le Roi tint ſeul contre tous les ennemis qu'il s'était faits. La prévoyance de ſon gouvernement & la force de ſon état, parurent bien davantage encore, lorſqu'il fallut ſe défendre contre tant de puiſſances liguées & contre de grands généraux, que quand il avait pris en voyageant la Flandre françaiſe, la Franche-Comté, & la moitié de la Hollande, ſur des ennemis ſans défenſe.

On vit, ſur-tout, quel avantage un Roi abſolu, dont les finances ſont bien adminiſtrées, a ſur les autres Rois. Il fournit à la fois une armée d'environ vingt-trois mille homme à *Turenne*, contre les impériaux; une de quarante mille à *Condé*, contre le prince d'Orange: un corps de troupes était ſur la frontiere du Rouſſillon: une flotte chargée de ſoldats alla porter la guerre aux Eſpagnols juſques dans Meſſine: lui-même marcha pour ſe rendre maître une ſeconde fois de la Franche-Comté.

Il ſe défendait, & il attaquait par-tout en même-tems.

D'abord, dans ſa nouvelle entrepriſe ſur la Franche-Comté, la ſupériorité de ſon gouvernement parut toute entiere. Il s'agiſſait de mettre dans ſon parti, ou du moins d'endormir les ſuiſſes; nation auſſi redoutable que pauvre, toujours armée, toujours jalouſe à l'excès de ſa liberté, invincible ſur ſes frontieres, murmurant déjà & s'effarouchant de voir *Louis XIV* une ſeconde fois dans leur voiſinage. L'empereur & l'Eſpagne ſollicitaient les treize Cantons, de permettre au moins un paſſage libre à leurs troupes, pour ſecourir la Franche-Comté, demeurée ſans défenſe par la négligence du miniſtere eſpagnol. Le Roi de ſon côté preſſait les ſuiſſes de refuſer ce paſſage; mais l'Empire & l'Eſpagne ne prodiguaient que des raiſons & des prieres: le Roi, avec de l'argent comptant, détermina les ſuiſſes à ce qu'il voulut: le paſſage fut refuſé. *Louis*, accompagné de ſon frere & du fils du grand *Condé*, aſſiégea Beſançon. Il aimait la guerre de ſieges, & l'entendait auſſi bien que les *Condés* & les *Turennes*; & tout jaloux qu'il était de ſa gloire, il avouait que ces deux grands hommes entendaient mieux que lui la

guerre de campagne. D'ailleurs il n'aſſiégea jamais une ville, ſans être moralement sûr de la prendre. *Louvois* faiſait ſi bien les préparatifs, les troupes étaient ſi bien fournies; *Vauban*, qui conduiſit preſque tous les ſieges, était un ſi grand maître dans l'art de prendre les villes, que la gloire du Roi était en sûreté. *Vauban* dirigea les attaques de Beſançon : elle fut priſe en neuf jours ; & au bout de ſix ſemaines, toute la Franche-Comté fut ſoumiſe au Roi. Elle eſt reſtée à la France, & ſemble y être pour jamais annexée : monument de la faibleſſe du miniſtere Autrichien-Eſpagnol, & de la force de celui de *Louis XIV*.

CHAPITRE XII.

Belle campagne & mort du Maréchal de Turenne. *Derniere bataille du grand* Condé *à Senef.*

TANDIS que le Roi prenait rapidement la Franche-Comté, avec cette facilité, & cet éclat attaché encore à ſa deſtinée, *Turenne* qui ne faiſait que défendre les frontieres du côté du Rhin, déployait ce que l'art de la guerre a de plus grand & de plus conſommé. L'eſ-

time des hommes ſe meſure par les difficultés ſurmontées ; & c'eſt ce qui a donné une ſi grande réputation à cette campagne de *Turenne*.

D'abord il fait une marche longue & vive, paſſe le Rhin à Philisbourg, marche toute la nuit à Sintzheim, force cette ville ; & en même tems il attaque & met en fuite *Caprara*, général de l'Empereur, & le vieux Duc de Lorraine, *Charles IV*, ce prince qui paſſa toute ſa vie à perdre ſes états & à lever des troupes, & qui venait de réunir ſa petite armée avec une partie de celle de l'Empereur. *Turenne*, après l'avoir battu, le pourſuivit & bat encore ſa cavalerie à Ladimbourg ; de là il court à un autre général des Impériaux, le prince de *Bournonville*, qui n'attendait que de nouvelles troupes pour s'ouvrir le chemin de l'Alſace ; il prévient la jonction de ces troupes, l'attaque & lui fait quitter le champ de bataille.

L'Empire raſſemble contre lui toutes ſes forces ; ſoixante & dix mille Allemans ſont dans l'Alſace : Briſac & Philisbourg étoient bloqués par eux. *Turenne* n'avait plus que vingt mille hommes effectifs tout au plus. Le prince de *Condé* lui envoya de Flandre quelque ſecours de cavalerie ; alors il traverſe par Tanne & par

Béfort des montagnes couvertes de neige ; il ſe trouve tout d'un coup dans la haute Alſace, au milieu des quartiers des ennemis, qui le croyaient en repos en Lorraine, & qui penſaient que la campagne était finie. Il bat à Mulhauſen les quartiers qui réſiſtent ; il en fait deux priſonniers. Il marche à Colmar, où l'Electeur de Brandebourg, qu'on appelle le Grand-Electeur, alors général des armées de l'Empire, avait ſon quartier. Il arrive dans le tems que ces princes & les autres généraux ſe mettaient à table : ils n'eurent que le tems de s'échapper ; la campagne était couverte de fuyards.

Turenne, croyant n'avoir rien fait tant qu'il reſtait quelque choſe à faire, attend encore auprès de Turckheim une partie de l'infanterie ennemie. L'avantage du poſte qu'il avait choiſi, rendait ſa victoire sûre : il défait cette infanterie. Enfin une armée de ſoixante & dix mille hommes ſe trouve vaincue & diſperſée preſque ſans grand combat. L'Alſace reſte au Roi, & les généraux de l'Empire ſont obligés de repaſſer le Rhin.

Toutes ces actions conſécutives, conduites avec tant d'art, ſi patiemment dirigées, exécutées avec tant de promptitude, furent également admirées des Français & des ennemis. La gloire de

Turenue reçut un nouvel accroiſſement, quand on ſut, que tout ce qu'il avait fait dans cette campagne, il l'avait fait malgré la cour, & malgré les ordres réitérés de *Louvois*, donnés au nom du Roi. Réſiſter à *Louvois* tout-puiſſant, & ſe charger de l'événement, malgré les cris de la cour, les ordres du maître & la haine du miniſtre, ne fut pas la moindre marque du courage de *Turenne*, ni le moindre exploit de la campagne.

Il faut avouer que ceux qui ont plus d'humanité que d'eſtime pour les exploits de guerre, gémirent de cette campagne ſi glorieuſe. Elle fut célebre par les malheurs des peuples, autant que par les expéditions de *Turenne*. Après la bataille de Sintzheim, il mit à feu & à ſang le Palatinat, pays uni & fertile, couvert de villes & de bourgs opulens. L'Electeur Palatin vit du haut de ſon château de Manheim, deux villes & vingt-cinq villages embraſés. Ce prince, déſeſpéré, défia *Turenne* à un combat ſingulier, par une lettre pleine de reproches. *Turenne*, ayant envoyé la lettre au Roi, qui lui défendit d'accepter le cartel, ne répondit aux plaintes & au défi de l'Electeur, que par un compliment vague & qui ne ſignifiait rien. C'était aſſez le ſtyle & l'uſage de *Turenne* de s'exprimer toujours avec modération & ambiguité.

Il brûla avec le même ſang-froid, les fours & une partie des campagnes de l'Alſace, pour empêcher les ennemis de ſubſiſter. Il permit enſuite à ſa cavalerie de ravager la Lorraine. On y fit tant de déſordre, que l'intendant, qui, de ſon côté déſolait la Lorraine avec ſa plume, lui écrivit & lui parla ſouvent pour arrêter ces excès. Il répondait froidement : *Je le ferai dire à l'ordre.* Il aimait mieux être appellé le pere des ſoldats qui lui étaient confiés, que des peuples, qui, ſelon les loix de la guerre, ſont toujours ſacrifiés. Tout le mal qu'il faiſait paraiſſait néceſſaire ; ſa gloire couvrait tout ; d'ailleurs les ſoixante & dix mille Allemans qu'il empêcha de pénétrer en France, y auraient fait plus de mal qu'il n'en fit à l'Alſace, à la Lorraine & au Palatinat.

Telle a été, depuis le commencement du ſeizieme ſiecle, la ſituation de la France, que, toutes les fois qu'elle a été en guerre, il a fallu combattre à la fois vers l'Allemagne, la Flandre, l'Eſpagne & l'Italie. Le Prince de *Condé* faiſait tête en Flandre au jeune prince d'Orange, tandis que *Turenne* chaſſait les Allemans de l'Alſace. La campagne du maréchal de *Turenne* fut heureuſe, & celle du prince de *Condé* ſanglante. Les petits combats de Sintzheim & de Turkheim furent dé-

ciſifs. La grande & célebre bataille de Senef ne fut qu'un carnage. Le grand *Condé* qui la donna pendant les marches ſourdes de *Turenne* en Alſace, n'en tira aucun ſuccès, ſoit que les circonſtances des lieux lui fuſſent moins favorables, ſoit qu'il eût pris des meſures moins juſtes, ſoit plutôt qu'il eût des généraux plus habiles & de meilleures troupes à combattre. Le marquis de *Feuquieres* veut qu'on ne donne à la bataille de Senef que le nom de combat, parce que l'action ne ſe paſſa pas entre deux armées rangées, & que tous les corps n'agirent point : mais il paraît qu'on s'accorde à nommer *bataille* cette journée ſi vive & ſi meurtriere. Le choc de trois mille hommes rangés, dont tous les petits corps agiraient, ne ſerait qu'un combat. C'eſt toujours l'importance qui décide du nom.

Le prince de *Condé* avait à tenir la campagne avec environ quarante-cinq mille hommes, contre le prince d'Orange qui en avaît, dit-on, ſoixante mille. Il attendit que l'armée ennemie paſsât un défilé à Sénef, près de Mons. Il attaqua une partie de l'arriere-garde, compoſée d'Eſpagnols, & y eut un grand avantage. On blâma le prince d'Orange de n'avoir pas pris aſſez de précaution dans le paſſage du défilé ; mais on admira la maniere

dont il rétablit le déſordre, & on n'approuva pas que *Condé* voulût enſuite recommencer le combat contre des ennemis trop bien retranchés. On ſe battit à trois repriſes. Les deux généraux, dans ce mélange de fautes & de grandes actions, ſignalerent également leur préſence d'eſprit & leur courage. De tous les combats que donna le grand *Condé*, ce fut celui où il prodigua le plus ſa vie & celle de ſes ſoldats. Il eut trois chevaux tués ſous lui. Il voulait, après trois attaques meurtrieres, en haſarder encore un quatrieme. Il parut, dit un Officier qui y était, qu'il n'y avait plus que le prince de *Condé qui eût envie de ſe battre.* Ce que cette action eut de plus ſingulier, c'eſt que les troupes, de part & d'autre, après les mêlées les plus ſanglantes & les plus acharnées, prirent la fuite le ſoir par une terreur panique. Le lendemain les deux armées ſe retirerent chacune de ſon côté, aucune n'ayant ni le champ de bataille, ni la victoire, toutes deux plutôt également affaiblies & vaincues. Il y eut près de ſept mille morts & cinq mille priſonniers du côté des Français; les ennemis firent une perte égale. Tant de ſang, inutilement répandu, empêcha l'une & l'autre armée de rien entreprendre de conſidérable. Il importe tant de donner

de la réputation à ſes armes, que le prince d'Orange, pour faire croire qu'il avait eu la victoire, aſſiégea Oudenarde; mais le prince de *Condé* prouva qu'il n'avait pas perdu la bataille, en faiſant auſſi-tôt lever le ſiege, & en pourſuivant le prince d'Orange.

On obſerva également en France & chez les alliés, la vaine cérémonie de rendre graces à DIEU d'une victoire qu'on n'avait pas remportée : uſage établi pour encourager les peuples qu'il faut toujours tromper.

Turenne en Allemagne, avec une petite armée, continua des progrès qui étaient le fruit de ſon génie. Le conſeil de Vienne, n'oſant plus confier la fortune de l'empire à des princes qui l'avaient mal défendu, remit à la tête de ſes armées le Général *Montécuculi*, celui qui avait vaincu les Turcs à la journée de Saint-Gothard, & qui, malgré *Turenne* & *Condé*, avait joint le prince d'Orange, & avait arrêté la fortune de *Louis XIV* après la conquête de trois provinces de Hollande.

On a remarqué que les plus grands généraux de l'empire ont ſouvent été tirés d'Italie. Ce pays, dans ſa décadence & dans ſon eſclavage, porte encore des hommes qui font ſouvenir de ce qu'il était autrefois. *Montécuculi* était ſeul digne d'être

opposé à *Turenne*. Tous deux avaient réduit la guerre en art. Ils passèrent quatre mois à se suivre, à s'observer dans des marches & dans des campemens, plus estimés que des victoires par les officiers Allemans & Français. L'un & l'autre jugeait de ce que son adversaire allait tenter, par les démarches que lui-même eût voulu faire à sa place, & ils ne se tromperent jamais. Ils opposaient l'un à l'autre la patience, la ruse & l'activité ; enfin ils étaient prêts d'en venir aux mains, & de commettre leur réputation au sort d'une bataille, auprès du village de Saltzbach, lorsque *Turenne*, en allant choisir une place pour dresser une batterie, fut tué d'un coup de canon. Il n'y a personne qui ne sache les circonstances de cette mort, mais on ne peut se défendre d'en retracer les principales, par le même esprit qui fait qu'on en parle encore tous les jours. Il semble qu'on ne puisse trop redire que le même boulet qui le tua ayant emporté le bras de *Saint-Hilaire*, Lieutenant-Général de l'artillerie, son fils se jettant en larmes auprès de lui, *Ce n'est pas moi*, lui dit Saint-Hilaire, *c'est ce grand homme qu'il faut pleurer* : paroles comparables à tout ce que l'histoire a consacré de plus héroïque, & le plus digne éloge de *Turenne*. Il est très rare que sous

un gouvernement monarchique, où les hommes ne ſont occupés que de leur intérêt particulier, ceux qui ont ſervi la patrie meurent regrettés du public. Cependant *Turenne* fut pleuré des ſoldats & des peuples. *Louvois* fut le ſeul qui ne le regretta pas & ſe réjouit de ſa mort. On fait les honneurs que le Roi fit rendre à ſa mémoire, & qu'il fut enterré à *Saint-Denis* comme le connétable *du Gueſclin*, au-deſſus duquel la voix publique l'éleve, autant que le ſiecle de *Turenne* eſt ſupérieur au ſiecle du connétable.

Turenne n'avait pas eu toujours des ſuccès heureux à la guerre ; il avait été battu à Mariendal, à Rhétel, à Cambrai ; auſſi diſait-il qu'il avait fait des fautes, & il était aſſez grand-homme pour l'avouer. Il ne fit jamais de conquêtes éclatantes, & ne donna point de ces grandes batailles rangées, dont la déciſion rend une nation maîtreſſe de l'autre ; mais ayant toujours réparé ſes défaites, & fait beaucoup avec peu, il paſſa pour le plus habile capitaine de l'Europe dans un tems où l'art de la guerre était plus approfondi que jamais. De même, quoiqu'on lui eût reproché ſa défection dans les guerres de la Fronde; quoiqu'à l'âge de près de ſoixante ans, l'amour lui eût fait révéler le ſecret de l'état, quoiqu'il eût exercé dans le Pa-

latinat des cruautés qui ne ſemblaient pas néceſſaires ; il conſerva la réputation d'un homme de bien, ſage & modéré, parce que ſes vertus & ſes grands talents, qui n'étaient qu'à lui, devaient faire oublier des faibleſſes & des fautes qui lui étaient communes avec tant d'autres hommes. Si on pouvait le comparer à quelqu'un, on oſerait dire que, de tous les généraux des ſiècles paſſés, *Gonſalve de Cordoüe*, ſurnommé *le grand capitaine*, eſt celui auquel il reſſemblait davantage.

Né Calviniſte, il s'était fait catholique l'an 1668. Aucun proteſtant, & même aucun philoſophe, ne penſa que la perſuaſion ſeule eût fait ce changement dans un homme de guerre, dans un politique, âgé de cinquante années, qui avait encore des maîtreſſes. On ſavait que *Louis XIV*, en le créant maréchal-général de ſes armées, lui avait dit ces propres paroles, rapportées dans les lettres de *Péliſſon* & ailleurs : *Je voudrais que vous m'obligeaſſiez à faire quelque choſe de plus pour vous.* Ces paroles (ſelon eux) pouvaient, avec le tems, opérer une converſion. La place de connétable pouvait tenter un cœur ambitieux. Il était poſſible auſſi que cette converſion fût ſincere. Le cœur humain raſſemble ſouvent la politique, l'ambition, les faibleſſes de l'amour, les ſen-

timens de la religion. Enfin il était très-vraisemblable que *Turenne* ne quitta la religion de ses peres que par politique. Mais les catholiques qui triompherent de ce changement, ne crurent pas la grande ame de *Turenne* capable de feindre.

Ce qui arriva en Alsace immédiatement après la mort de *Turenne* rendit sa perte encore plus sensible. *Montécuculi*, retenu par l'habileté du général Français trois mois entiers au-delà du Rhin, passa ce fleuve dès qu'il sut qu'il n'avait plus *Turenne* à craindre. Il tomba sur une partie de l'armée, qui demeurait éperdue entre les mains de *Lorges* & de *Vaubrun*, deux lieutenans-généraux désunis & incertains. Cette armée, se défendant avec courage, ne put empêcher les impériaux de pénétrer dans l'Alsace, dont *Turenne* les avait tenu écartés. Elle avait non seulement besoin d'un chef pour la conduire, mais pour réparer la défaite récente du maréchal de *Créqui*, homme d'un courage entreprenant, capable des actions les plus belles & les plus téméraires, dangereux à sa patrie autant qu'aux ennemis.

Il venait d'être vaincu par sa faute à Consarbruck. Un corps de vingt mille Allemans, qui assiégeait Treves, tailla en pieces & mit en fuite la petite armée de *Créqui*. Il échappe à peine, lui quatrieme.

trieme. Il court, à travers de nouveaux périls, ſe jetter dans Treves, qu'il aurait dû ſecourir avec prudence, & qu'il défendit avec courage. Il voulait s'enſévelir ſous les ruines de la place; la breche était praticable : il s'obſtine à tenir encore. La garniſon murmure. Le capitaine *Bois-Jourdan*, à la tête des ſéditieux, va capituler ſur la breche. On n'a point vu commettre une lâcheté avec tant d'audace. Il menace le maréchal de le tuer, s'il ne ſigne. *Créqui* ſe retire, avec quelques officiers fideles, dans une égliſe; & il aima mieux être pris à diſcrétion, que de capituler.

Pour remplacer les hommes que la France avait perdus dans tant de ſieges & de combats, *Louis XIV* fut conſeillé de ne ſe point tenir aux recrûes de milice comme à l'ordinaire, mais de faire marcher le ban & l'arriere-ban. Par une ancienne coutume, aujourd'hui hors d'uſage, les poſſeſſeurs des fiefs étaient dans l'obligation d'aller à leurs dépens à la guerre pour le ſervice de leur ſeigneur ſuzerain, & de reſter armés un certain nombre de jours. Ce ſervice compoſait la plus grande partie des loix de nos nations barbares. Tout eſt changé aujourd'hui en Europe; il n'y a aucun état qui ne leve des ſoldats, qu'on retient toujours ſous le dra-

peau, & qui forment des corps disciplinés.

Louis XIII convoqua une fois la noblesse de son royaume. *Louis XIV* suivit alors cet exemple. Le corps de la noblesse marcha, sous les ordres du marquis depuis maréchal de *Rochefort*, sur les frontieres de Flandre, & après sur celles d'Allemagne ; mais ce corps ne fut ni considérable, ni utile, & ne pouvait l'être. Les gentilshommes aimant la guerre, & capables de bien servir, étaient officiers dans les troupes ; ceux que l'âge ou le mecontentement tenait renfermés chez eux, n'en sortirent point ; les autres, qui s'occupaient à cultiver leurs héritages, vinrent avec répugnance au nombre d'environ quatre mille. Rien ne ressemblait moins à une troupe guerriere. Tous montés & armés inégalement, sans expérience & sans exercice, ne pouvant ni ne voulant faire un service régulier, ils ne causerent que de l'embarras, & on fut dégoûté d'eux pour jamais. Ce fut la derniere trace, dans nos armées réglées, qu'on ait vue de l'ancienne chevalerie, qui composait autrefois ces armées, & qui, avec le courage naturel à la nation ne fit jamais bien la guerre.

Turenne mort, *Créqui* battu & prisonnier, Treves prise, *Montécuculi*, faisant contribuer l'Alsace, le Roi crut que le

prince de *Condé* pouvait ſeul ranimer la confiance des troupes, que décourageait la mort de *Turenne*. *Condé* laiſſa le maréchal de *Luxembourg* ſoutenir en Flandre la fortune de la France, & alla arrêter les progrès de *Montécuculi*. Autant il venait de montrer d'impétuoſité à Sénef, autant il eut alors de patience. Son génie, qui ſe pliait à tout, déploya le même art que *Turenne*. Deux ſeuls campemens arrêterent les progrès de l'armée Allemande, & firent lever à *Montécuculi* les ſieges d'Haguenau & de Saverne. Après cette campagne, moins éclatante que celle de Senef & plus eſtimée, ce prince ceſſa de paraître à la guerre. Il eût voulu que ſon fils commandât ; il offrait de lui ſervir de conſeil ; mais le Roi ne voulait pour généraux, ni de jeunes gens, ni de princes : c'était avec quelque peine, qu'il s'était ſervi même du prince de *Condé*. La jalouſie de *Louvois* contre *Turenne* avait contribué, autant que le nom de *Condé*, à le mettre à la tête des armées.

Ce prince ſe retira à Chantilli, d'où il vint très-rarement à Verſailles voir ſa gloire éclipſée dans un lieu où le courtiſan ne conſidere que la faveur. Il paſſa le reſte de ſa vie, tourmenté de la goutte, ſe conſolant de ſes douleurs & de ſa retraite, dans la converſation des hommes

de génie en tout genre, dont la France était alors remplie. Il était digne de les entendre, & n'était étranger dans aucune des sciences ni des arts où ils brillaient. Il fut admiré encore dans sa retraite : mais enfin ce feu dévorant qui en avait fait dans sa jeunesse un héros impétueux & plein de passions, ayant consumé les forces de de son corps né plus agile que robuste, il éprouva la caducité avant le tems ; & son esprit s'affaiblissant avec son corps, il ne resta rien du grand *Condé* les deux dernieres années de sa vie : il mourut en 1686. *Montécuculi* se retira du service de l'empereur, en même tems que le prince de *Condé* cessa de commander les armées de France.

C'est un conte bien répandu, & bien mépriſable, que *Montécuculi* renonça au commandement des armées après la mort de *Turenne*, parce qu'il n'avait, disait-il, plus d'émule digne de lui. Il aurait dit une sottise, quand même il ne fût pas resté un *Condé*. Loin de dire cette sottise dont on lui fait honneur, il combattit contre les Français, & leur fit repasser le Rhin cette année. D'ailleurs, quel général d'armée aurait jamais dit à son maître : « Je » ne veux plus vous servir, parce que vos » ennemis sont trop faibles, & que j'ai » un mérite trop supérieur » ?

CHAPITRE XIII.

Depuis la mort de Turenne *juſqu'à la paix de Nimégue en* 1678.

APRÈS la mort de *Turenne* & la retraite du Prince de *Condé*, le Roi n'en continua pas la guerre avec moins d'avantage, contre l'Empire, l'Eſpagne & la Hollande. Il avait des officiers formés par ces deux grands-hommes. Il avait *Louvois*, qui lui valait plus qu'un général, parce que ſa prévoyance mettait les généraux en état d'entreprendre tout ce qu'ils voulaient. Les troupes, long-tems victorieuſes, étaient animées du même eſprit, qu'excitait encore la préſence d'un Roi toujours heureux.

Il prit en perſonne, dans le cours de cette guerre, Condé, Bouchain, Valenciennes, Cambrai. On l'accuſa au ſiege de Bouchain, d'avoir craint de combattre le prince d'Orange, qui vint ſe préſenter devant lui avec cinquante mille hommes, pour tenter de jeter du ſecours dans la place. On reprocha auſſi au prince d'Orange, d'avoir pu donner bataille à *Louis XIV*, & de ne l'avoir pas fait. Car tel eſt le ſort des Rois & des généraux,

qu'on les blâme toujours de ce qu'ils font & de ce qu'ils ne font pas ; mais ni lui, ni le prince d'Orange n'étaient blâmables. Le prince ne donna point la bataille quoiqu'il le voulût, parce que *Monterey*, gouverneur des Pays-Bas, qui était dans ſon armée, ne voulut point expoſer ſon gouvernement au hazard d'un événement déciſif ; & la gloire de la campagne demeura au Roi, puiſqu'il fit ce qu'il voulut, & qu'il prit une ville en préſence de ſon ennemi.

A l'égard de Valenciennes, elle fut priſe d'aſſaut, par un de ces événemens ſinguliers qui caractériſent le courage impétueux de la nation.

Le Roi faiſait ce ſiege, ayant avec lui ſon frere & cinq maréchaux de France, *d'Humieres*, *Schomberg*, *la Feuillade*, *Luxembourg* & *de Lorges*. Les maréchaux commandaient chacun leur jour, l'un après l'autre. *Vauban* dirigeait toutes les opérations.

On n'avait pris encore aucun des dehors de la place. Il fallait d'abord attaquer deux demi-lunes. Derriere ces demi-lunes était un grand ouvrage couronné, paliſſadé & fraiſé, entouré d'un foſſé coupé de pluſieurs traverſes. Dans cet ouvrage couronné, était encore un autre ouvrage entouré d'un autre foſſé. Il fallait,

après s'être rendu maître de tous ces retranchemens, franchir un bras de l'Escaut. Ce bras franchi, on trouvait encore un autre ouvrage, qu'on nomme pâté. Derriere ce pâté coulait le grand cours de l'Escaut, profond & rapide, qui sert de fossé à la muraille. Enfin la muraille était soutenue par de larges remparts. Tous ces ouvrages étaient couverts de canons. Une garnison de trois mille hommes préparait une longue résistance.

Le Roi tint conseil de guerre pour attaquer les ouvrages du dehors. C'était l'usage, que ces attaques se fissent toujours pendant la nuit, afin de marcher aux ennemis sans être apperçu, & d'épargner le sang du soldat. *Vauban* proposa de faire l'attaque en plein jour. Tous les maréchaux de France se récrierent contre cette proposition. *Louvois* la condamna. *Vauban* tint ferme, avec la confiance d'un homme certain de ce qu'il avance. « Vous voulez, dit-il, ménager le sang du soldat: » vous l'épargnerez bien davantage quand » il combattra de jours, sans confusion » & sans tumulte, sans craindre qu'une » partie de nos gens tire sur l'autre, comme » il n'arrive que trop souvent. Il s'agit » de surprendre l'ennemi; il s'attend tou» jours aux attaques de nuit: nous le sur» prendrons en effet, lorsqu'il faudra qu'é» puisé des fatigues d'une veille, il sou-

» tienne les efforts de nos troupes fraî-
» ches. Ajoutez à cette raiſon que, s'il
» y a dans cette armée des ſoldats de peu
» de courage, la nuit favoriſe leur ti-
» midité; mais que, pendant le jour,
» l'œil du maître inſpire la valeur & éleve
» les hommes au-deſſus d'eux-mêmes ».

Le Roi ſe rendit aux raiſons de *Vauban*, malgré *Louvois* & cinq maréchaux de France.

A neuf heures du matin, les deux compagnies de mouſquetaires, une centaine de grenadiers, un bataillon des gardes, un du régiment de Picardie, montent de tous côtés ſur ce grand ouvrage à couronne. L'ordre était ſimplement de s'y loger, & c'était beaucoup. Mais quelques mouſquetaires noirs, ayant pénétré par un petit ſentier juſqu'au retranchement intérieur qui était dans cette fortification, ils s'en rendent d'abord les maîtres. Dans le même tems, les mouſquetaires gris y abordent par un autre endroit. Les bataillons des gardes les ſuivent : on tue & on pourſuit les aſſiégés : les mouſquetaires baiſſent le pont-levis, qui joint cet ouvrage aux autres : ils ſuivirent l'ennemi de retranchement en retranchement, ſur le petit bras de l'Eſcaut & ſur le grand. Les gardes s'avancent en foule. Les mouſquetaires ſont déjà dans la ville, avant que

que le Roi ſache que le premier ouvrage attaqué eſt emporté.

Ce n'était pas encore ce qu'il y eut de plus étrange dans cette action. Il était vraiſemblable que de jeunes mouſquetaires, emportés par l'ardeur du ſuccès, ſe jetteraient aveuglément ſur les troupes & ſur les bourgeois qui venaient à eux dans la rue ; qu'ils y périraient, ou que la ville allait être pillée : mais ces jeunes gens, conduits par un comete nommé *Moiſſac*, ſe mirent en bataille derriere des charretes ; & tandis que les troupes qui venaient ſe formaient ſans précipitation, d'autres mouſquetaires s'emparaient des maiſons voiſines, pour protéger par leur feu ceux qui étaient dans la rue : on donnait des ôtages de part & d'autre ; le conſeil de ville s'aſſemblait : on députait vers le Roi : tout cela ſe faiſait, ſans qu'il y eût rien de pillé, ſans confuſion, ſans faire de faute d'aucune eſpece. Le Roi fit la garniſon priſonniere de guerre, & entra dans Valenciennes, étonné d'en être le maître. La ſingularité de l'action a engagé à entrer dans ce détail.

Il eut encore la gloire de prendre Gand en quatre jours, & Ypres en ſept. Voilà ce qu'il fit par lui-même. Ses ſuccès furent encore plus grands par ſes généraux.

Du côté de l'Allemagne, le maréchal,

duc de *Luxembourg*, laissa d'abord, à la vérité, prendre Philipsbourg à sa vue, essayant en vain de la secourir avec une armée de cinquante mille hommes. Le général qui prit Philipsbourg, était *Charles V*, nouveau duc de Lorraine, héritier de son oncle, *Charles IV*, & dépouillé comme lui de ses états. Il avait toutes les qualités de son malheureux oncle, sans en avoir les défauts. Il commanda long-tems les armées de l'Empire avec gloire. Mais, malgré la prise de Philipsbourg, & quoiqu'il fût à la tête de soixante mille combattans, il ne put jamais rentrer dans ses états. En vain il mit sur ses étendarts, *aut nunc, aut nunquàm*, ou maintenant, ou jamais. Le maréchal de *Créqui*, racheté de sa prison & devenu plus prudent par sa défaite de Consarbruck, lui ferma toujours l'entrée de la Lorraine. Il le battit dans le petit combat de Kokersberg en Alsace. Il le harcela & le fatigua sans relâche. Il prit Fribourg à sa vue; &, quelque tems après, il battit encore un détachement de son armée à Rheinfeld. Il passa la riviere de Kins en sa présence, le poursuivit vers Offenbourg, le chargea dans sa retraite; &, ayant immédiatement après emporté le fort de Kehl l'épée à la main, il alla brûler le pont de Strasbourg,

par lequel cette ville, qui était libre encore, avait donné tant de fois paſſage aux armées impériales. Ainſi le marquis de *Créqui* répara un jour de témérité par une ſuite de ſuccès dûs à ſa prudence, & il eût peut-être acquis une réputation égale à celle de *Turenne*, s'il eût vécu.

Le prince d'Orange ne fut pas plus heureux en Flandre que le duc de Lorraine en Allemagne : non-ſeulement il fut obligé de lever le ſiege de Maſtricht & de Charleroi ; mais, après avoir laiſſé tomber Condé, Bouchain & Valenciennes ſous la puiſſance de *Louis XIV*, il perdit la bataille de Montcaſſel contre Monſieur, en voulant ſecourir Saint-Omer. Les maréchaux de *Luxembourg* & *d'Humieres* commandaient l'armée ſous Monſieur. On prétend qu'une faute du prince d'Orange, & un mouvement habile de *Luxembourg*, décidèrent du gain de la bataille. Monſieur chargea avec une valeur & une préſence d'eſprit qu'on n'attendait pas d'un prince efféminé. Jamais on ne vit un plus grand exemple, que le courage n'eſt point incompatible avec la molleſſe. Ce prince, qui s'habillait ſouvent en femme, qui en avait les inclinations, agit en capitaine & en ſoldat. Le Roi ſon frere fut, dit-on, jaloux de

ſa gloire. Il parla peu à Monſieur de ſa victoire. Il n'alla pas même voir le champ de bataille quoiqu'il ſe trouvât tout auprès. Quelques ſerviteurs de Monſieur, plus pénétrans que les autres, lui prédirent alors qu'il ne commanderait plus d'armée, & ils ne ſe trompèrent pas.

Tant de villes priſes, tant de combats gagnés en Flandre & en Allemagne, n'étaient pas les ſeuls ſuccès de *Louis XIV* dans cette guerre. Le comte de *Schomberg* & le maréchal de *Navailles* battaient les Eſpagnols dans le Lampourdan, au pied des Pyrénées. On les attaquait juſques dans la Sicile.

La Sicile, depuis le tems des tyrans de Syracuſe, ſous leſquels au moins elle avait été comptée pour quelque choſe dans le monde, a toujours été ſubjuguée par des étrangers; aſſervie ſucceſſivement aux Romains, aux Vandales, aux Arabes, aux Normans ſous le vaſſelage des papes, aux Français, aux Allemans, aux Eſpagnols; haïſſant preſque toujours ſes maîtres, ſe révoltant contre eux, ſans faire de véritables efforts dignes de la liberté, & excitant continuellement des ſéditions pour changer de chaînes.

Les Magiſtrats de Meſſine venaient d'allumer une guerre civile contre leurs gouverneurs, & d'appeller la France à leur ſecours. Une flotte Eſpagnole bloquait

leur port. Ils étaient réduits aux extrémités de la famine.

D'abord le chevalier de *Valbelle* vint avec quelques frégates à travers la flotte Eſpagnole. Il rapporta à Meſſine des vivres, des armes & des ſoldats. Enſuite le Duc de *Vivonne* arrive avec ſept vaiſſeaux de guerre de ſoixante pieces de canon, deux de quatre-vingts, & pluſieurs brûlots ; il bat la flotte ennemie, & rentre victorieux dans Meſſine.

L'Eſpagne eſt obligée d'implorer, pour la défenſe de la Sicile, les Hollandais, ſes anciens ennemis, qu'on regardait toujours comme les maîtres de la mer. *Ruiter* vient à ſon ſecours du fond du Zuiderzée, paſſe le détroit, & joint à vingt vaiſſeaux Eſpagnols, vingt-trois grands vaiſſeaux de guerre.

Alors les Français, qui, joints avec les Anglais, n'avaient pu battre les flottes de Hollande, l'emporterent ſeuls ſur les Hollandais & les Eſpagnols réunis. Le duc de *Vivonne*, obligé de reſter dans Meſſine pour contenir le peuple déjà mécontent de ſes défenſeurs, laiſſa donner cette bataille par *Du-Quêne*, lieutenant-général des armées navales, homme auſſi ſingulier que *Ruiter*, parvenu comme lui au commandement par ſon ſeul mérite, mais n'ayant encore jamais commandé

d'armée navale, & plus ſignalé juſqu'à ce moment dans l'art d'un armateur, que dans celui d'un général. Mais quiconque a le génie de ſon art & du commandement, paſſe bien vîte & ſans effort du petit au grand. *Du-Quêne* ſe montra grand général de mer contre *Ruiter*. C'était l'être que de remporter ſur ce Hollandais un faible avantage. Il livra encore une ſeconde bataille navale aux deux flottes ennemies près d'Agouſte. *Ruiter*, bleſſé dans cette bataille, y termina ſa glorieuſe vie. C'eſt un des hommes, dont la mémoire eſt encore dans la plus grande vénération en Hollande. Il avait commencé par être valet & mouſſe de vaiſſeau; il n'en fut que plus reſpectable. Le nom des princes de *Naſſau* n'eſt pas au deſſus du ſien. Le conſeil d'Eſpagne lui donna le titre & les patentes de duc; dignité étrangere & frivole pour un républicain. Ces patentes ne vinrent qu'après ſa mort. Les enfans de *Ruiter*, dignes de leur pere, refuſerent ce titre ſi brigué dans nos monarchies, mais qui n'eſt pas préférable au nom de bon citoyen.

Louis XIV eut aſſez de grandeur d'ame pour être affligé de ſa mort. On lui repréſenta qu'il était défait d'un ennemi dangereux. Il répondit *qu'on ne pouvait s'empêcher d'être ſenſible à la mort d'un grand homme*.

Du-Quêne, le *Ruiter* de la France, atta-

qua une troiſieme fois les deux flottes après la mort du général Hollandais. Il leur coula à fond, brûla & prit pluſieurs vaiſſeaux. Le maréchal duc de *Vivonne* avait le commandement en chef dans cette bataille ; mais ce n'en fut pas moins *Du-Quêne* qui remporta la victoire. L'Europe était étonnée que la France fût devenue en ſi peu de tems auſſi redoutable ſur mer que ſur terre. Il eſt vrai que ces armemens, & ces batailles gagnées ne ſervirent qu'à répandre l'allarme dans tous les états. Le Roi d'Angleterre, ayant commencé la guerre pour l'intérêt de la France, était prêt enfin à ſe liguer avec le prince d'Orange qui venait d'épouſer ſa niece. De plus, la gloire acquiſe en Sicile coûtait trop de tréſors. Enfin les Français évacuerent Meſſine dans le tems qu'on croyait qu'ils ſe rendraient maîtres de toute l'iſle. On blâma beaucoup *Louis XIV* d'avoir fait, dans cette guerre, des entrepriſes qu'il ne ſoutint pas, d'avoir abandonné Meſſine, ainſi que la Hollande, après des victoires inutiles.

Cependant c'était être bien redoutable de n'avoir d'autre malheur que de ne pas conſerver toutes ſes conquêtes. Il preſſait ſes ennemis d'un bout de l'Europe à l'autre. La guerre de Sicile lui avait coûté beaucoup moins qu'à l'Eſpagne

épuisée & battue en tous lieux. Il suscitait encore de nouveaux ennemis à la maison d'*Autriche*. Il fomentait les troubles de Hongrie ; & ses Ambassadeurs à la porte Ottomane la pressaient de porter la guerre dans l'Allemagne, dût-il envoyer encore, par bienséance, quelques secours contre les Turcs, appellés par sa politique. Il accablait seul tous ses ennemis. Car alors la Suede, son unique alliée ne faisait qu'une guerre malheureuse contre l'électeur de Brandebourg. Cet électeur, pere du premier Roi de Prusse, commençait à donner à son pays une considération qui s'est bien augmentée depuis : il enlevait alors la Poméranie aux Suédois.

Il est remarquable que, dans le cours de cette guerre, il y eut presque toujours des conférences ouvertes pour la paix ; d'abord à Cologne, par la médiation inutile de la Suede ; ensuite à Nimégue, par celle de l'Angleterre. La médiation Anglaise fut une cérémonie presque aussi vaine que l'avait été l'arbitrage du pape au traité d'Aix-la-Chapelle. *Louis XIV* fut en effet le seul arbitre. Il fit ses propositions, le 9 d'Avril 1678, au milieu de ses conquêtes, & donna à ses ennemis jusqu'au 10 de Mai pour les accepter. Il accorda ensuite un délai de

ſix ſemaines aux Etats généraux, qui le demanderent avec ſoumiſſion.

Son ambition ne ſe tournait plus alors du côté de la Hollande. Cette république avait été aſſez heureuſe, ou aſſez adroite, pour ne paraître plus qu'auxiliaire dans une guerre entrepriſe pour ſa ruine. L'Empire & l'Eſpagne, d'abord auxiliaires, étaient devenues les principales parties.

Le Roi, dans les conditions qu'il impoſa, favoriſait le commerce des Hollandais; il leur rendait Maſtricht, & remettait aux Eſpagnols quelques villes qui devaient ſervir de barrieres aux Provinces-Unies, comme Charleroi, Courtrai, Oudenarde, Ath, Gand, Limbourg, mais il ſe réſervait Bouchain, Condé, Ypres, Valenciennes, Cambrai, Maubeuge, Aire, Saint-Omer, Caſſel, Charlemont, Popering, Bailleul, &c. ce qui faiſait une bonne partie de la Flandre. Il y ajoûtait la Franche-Comté, qu'il avait deux fois conquiſe; & ces deux provinces étaient un aſſez digne fruit de la guerre.

Il ne voulait, dans l'Allemagne, que Fribourg ou Philipsbourg, & laiſſait le choix à l'empereur. Il rétabliſſait dans l'évêché de Strasbourg & dans leurs terres, les deux freres *Furſtemberg*, que l'empereur avait dépouillés, & dont l'un était en priſon.

Il fut hautement le protecteur de la Suede ſon alliée, & alliée malheureuſe, contre le Roi de Danemarck & l'électeur de Brandebourg. Il exigea que le Danemarck rendît tout ce qu'il avait pris ſur la Suede, qu'il modérât les droits de paſſage dans la mer Baltique, que le duc de Holſtein fût rétabli dans ſes états, que le Brandebourg cédât la Poméranie qu'il avait conquiſe, que les traités de Veſtphalie fuſſent rétablis de point en point. Sa volonté était une loi d'un bout de l'Europe à l'autre. En vain l'électeur de Brandebourg lui écrivit la lettre la plus ſoumiſe, l'appellant *Monſeigneur*, ſelon l'uſage, le conjurant de lui laiſſer ce qu'il avait acquis, l'aſſurant de ſon zele & de ſon ſervice : ſes ſoumiſſions furent auſſi inutiles que ſa réſiſtance, & il fallut que le vainqueur des Suédois rendît toutes ſes conquêtes.

Alors les ambaſſadeurs de France prétendaient la main ſur les électeurs. Celui de Brandebourg offrit tous les tempéramens pour traiter à Cleves avec le comte, depuis maréchal *d'Eſtrades*, ambaſſadeur auprès des états-généraux. Le Roi ne voulut jamais permettre qu'un homme qui le préſentait cédât à un électeur, & le comte *d'Eſtrades* ne put traiter.

Charles-Quint avait mis l'égalité entre

les grands d'Eſpagne & les électeurs. Les Pairs de France par conſéquent la prétendaient. On voit aujourd'hui à quel point les choſes ſont changées, puiſqu'aux Dietes de l'Empire les ambaſſadeurs des électeurs ſont traités comme ceux des Rois.

Quand à la Lorraine, il offrait de rétablir le nouveau duc *Charles V*; mais il voulait reſter maître de Nanci & de tous les grands chemins.

Ces conditions furent fixées avec la hauteur d'un conquérant; cependant elles n'étaient pas ſi outrées qu'elles dûſſent déſeſpérer ſes ennemis, & les obliger à ſe réunir contre lui par un dernier effort: il parlait à l'Europe en maître, & agiſſait en même tems en politique.

Il ſut, aux conférences de Nimegue, ſemer la jalouſie parmi les alliés. Les Hollandais s'empreſſerent de ſigner, malgré le prince d'Orange qui, à quelque prix que ce fût, voulait faire la guerre; ils diſaient que les Eſpagnols étaient trop faibles pour les ſecourir, s'ils ne ſignaient pas.

Les Eſpagnols, voyant que les Hollandais avaient accepté la paix, la reçurent auſſi, diſant que l'Empire ne faiſait pas aſſez d'efforts pour la cauſe commune.

Enfin les Allemans, abandonnés de la

Hollande & de l'Eſpagne, ſignerent les derniers, en laiſſant Fribourg au Roi, & confirmant les traités de Veſtphalie.

Rien ne fut changé aux conditions preſcrites par *Louis XIV*. Ses ennemis eurent beau faire des propoſitions outrées pour colorer leur faibleſſe ; l'Europe reçut de lui des loix & de la paix. Il n'y eut que le duc de Lorraine, qui oſa refuſer l'acceptation d'un traité qui lui ſemblait trop odieux. Il aima mieux être un prince errant dans l'Empire, qu'un ſouverain ſans pouvoir & ſans conſidération dans ſes états ; il attendit ſa fortune du tems & de ſon courage.

Dans le tems des conférences de Nimegue, & quatre jours après que les plénipotentiaires de France & de Hollande avaient ſigné la paix, le prince d'Orange fit voir combien *Louis XIV* avait en lui un ennemi dangereux. Le maréchal de *Luxembourg*, qui bloquait Mons, venait de recevoir la nouvelle de la paix. Il était tranquile dans le village de Saint-Denis, & dinait chez l'intendant de l'armée. Le prince d'Orange, avec toutes ſes troupes, fond ſur le quartier du maréchal, le force & engage un combat ſanglant, long & opiniâtre, dont il eſpérait avec raiſon une victoire ſignalée ; car non-ſeulement il attaquait, ce qui eſt un

avantage, mais il attaquait des troupes qui ſe repoſaient ſur la foi du traité. Le maréchal de *Luxembourg* eut beaucoup de peine à réſiſter; &, s'il y eut quelqu'avantage dans ce combat, il fut du côté du prince d'Orange, puiſque ſon infanterie demeura maitreſſe du terrein où elle avait combattu.

Si les hommes ambitieux comptaient pour quelque choſe le ſang des autres hommes, le prince d'Orange n'eût point donné ce combat. Il ſavait certainement que la paix était ſignée; il ſavait que cette paix était avantageuſe à ſon pays: cependant il prodiguait ſa vie & celle de pluſieurs milliers d'hommes pour prémices d'une paix générale, qu'il n'aurait pu empêcher, même en battant les Français. Cette action, pleine d'inhumanité, non moins que de grandeur, & plus admirée alors que blâmée, ne produiſit pas un nouvel article de paix, & coûta ſans aucun fruit la vie à deux mille Français & à autant d'ennemis. On vit dans cette paix, combien les événemens contrediſent les projets. La Hollande, contre qui ſeule la guerre avait été entrepriſe, & qui aurait dû être détruite, n'y perdit rien; au contraire elle y gagna une barriere: & toutes les autres puiſſances, qui l'avaient garantie de la deſtruction, y perdirent.

Le Roi fut en ce tems au comble de la grandeur. Victorieux depuis qu'il régnait, n'ayant assiégé aucune place qu'il n'eût prise, supérieur en tout genre à ses ennemis réunis, la terreur de l'Europe pendant six années de suite, enfin son arbitre & son pacificateur, ajoûtant à ses états la Franche-Comté, Dunkerque, & la moitié de la Flandre; &, ce qu'il devait compter pour le plus grand de ses avantages, Roi d'une nation alors heureuse, & alors le modele des autres nations. L'Hôtel-de-Ville de Paris lui déféra quelque tems après, en 1680, le nom de *Grand* avec solemnité, & ordonna que dorénavant ce titre seul serait employé dans tous les monumens publics. On avait, dès 1673, frappé quelques médailles chargées de ce surnom. L'Europe, quoique jalouse, ne réclama pas contre ces honneurs. Cependant le nom de *Louis XIV* a prévalu dans le public sur celui de *Grand*. L'usage est le maître de tout. *Henri*, qui fut surnommé *le Grand* à si juste titre après sa mort, est appellé communément *Henri IV*; & ce nom seul en dit assez. Monsieur le prince est toujours appellé *le grand Condé*, non-seulement à cause de ses actions héroïques, mais par la facilité qui se trouve à le distinguer, par ce surnom, des au-

tres princes de *Condé*. Si on l'avait nommé *Condé le Grand*, ce titre ne lui fût pas demeuré. On dit, *le grand Corneille*, pour le distinguer de son frere. On ne dit pas *le grand Virgile*, ni *le grand Homere*, ni *le grand Tasse*. *Alexandre le Grand* n'est plus connu que sous le nom d'*Alexandre*. *Charles-Quint*, dont la fortune fut plus éclatante que celle de *Louis XIV*, n'a jamais eu le nom de *Grand*. Il n'est resté à *Charlemagne* que comme un nom propre. Les titres ne servent de rien pour la postérité ; le nom d'un homme, qui a fait de grandes choses, impose plus de respect que toutes les épithetes.

CHAPITRE XIV.

Prise de Strasbourg. Bombardement d'Alger. Soumission de Genes. Ambassade de Siam. Le pape bravé dans Rome. Électorat de Cologne disputé.

L'AMBITION de *Louis XIV* ne fut point retenue par cette paix générale. L'Empire, l'Espagne, la Hollande, licencierent leurs troupes extraordinaires. Il garda toutes les siennes. Il fit de la paix un tems de conquêtes. Il était même si sûr alors

de ſon pouvoir, qu'il établit dans Metz & dans Briſac des juriſdictions, pour réunir à ſa couronne toutes les terres qui pouvaient avoir été autrefois de la dépendance de l'Alſace ou des trois évêchés, mais qui, depuis un tems immémorial, avaient paſſé ſous d'autres maîtres. Beaucoup de ſouverains de l'Empire, l'électeur Palatin, le Roi d'Eſpagne même, qui avait quelques bailliages dans ces pays, le Roi de Suede, comme duc des Deux-Ponts, furent cités devant ces chambres, pour rendre hommage au Roi de France, ou pour ſubir la confiſcation de leurs biens. Depuis *Charlemagne*, on n'avait vu aucun prince agir ainſi en maître & en juge des ſouverains, & conquérir des pays par des arrêts.

L'électeur Palatin & celui de Treves furent dépouillés des ſeigneuries de Falkembourg, de Germersheim, de Veldentz, &c. Ils porterent en vain leurs plaintes à l'Empire aſſemblé à Ratisbonne, qui ſe contenta de faire des proteſtations.

Ce n'était pas aſſez au Roi d'avoir la préfecture des dix villes libres de l'Alſace, au même titre que l'avaient eu les empereurs. Déjà dans aucune de ces villes on n'oſait plus parler de liberté. Reſtait Straſbourg, ville grande & riche, maîtreſſe

du

du Rhin par le pont qu'elle avait ſur ce fleuve, & qui formait ſeule une puiſſante république, fameuſe par ſon arſenal, qui renfermait neuf cent pieces d'artillerie.

Louvois avait formé dés long-tems le deſſein de la donner à ſon maître. L'or, l'intrigue & la terreur, qui lui avaient ouvert les portes de tant de villes, préparerent l'entrée de *Louvois* dans Straſbourg. Les magiſtrats furent gagnés. Le peuple fut conſterné de voir à la fois vingt mille Français autour de leurs remparts, les forts, qui les défendaient près du Rhin, inſultés & pris dans un moment; *Louvois* à leurs portes, & leurs Bourguemeſtres parlant de ſe rendre. Les pleurs & le déſeſpoir des citoyens amoureux de la liberté, n'empêcherent point qu'en un même jour le traité de reddition ne fût propoſé par les magiſtrats, & que *Louvois* ne prît poſſeſſion de la ville. *Vauban* l'a rendu depuis, par les fortifications qui l'entourent, la barriere la plus forte de la France.

Le Roi ne ménageait pas plus l'Eſpagne; il demandait dans les Pays-Bas la ville d'Aloſt & tout ſon bailliage, que les miniſtres avaient oublié, diſaient-ils, d'inſérer dans les conditions de la paix; & ſur les délais de l'Eſpagne, il fit bloquer la ville de Luxembourg.

En même tems il achetait la forte ville de Casal d'un petit prince, duc de Mantoue, qui aurait vendu tout son état pour fournir à ses plaisirs.

En voyant cette puissance, qui s'étendait ainsi de tous côtés, qui acquérait pendant la paix, plus que dix Rois, prédécesseurs de *Louis XIV*, n'avaient acquis par leurs guerres, les allarmes de l'Europe recommencerent. L'Empire, la Hollande, la Suede même mécontente du Roi, firent un traité d'association. Les Anglais menacerent; les Espagnols voulurent la guerre; le prince d'Orange remua tout pour la faire commencer: mais aucune puissance n'osait alors porter les premiers coups.

Le Roi, craint par-tout, ne songea qu'à se faire craindre davantage. Il portait enfin sa marine au-delà des espérances des Français & des craintes de l'Europe. Il eut soixante mille matelots. Des loix, aussi séveres que celles de la discipline des armées de terre, retenaient tous ces hommes grossiers dans le devoir. L'Angleterre & la Hollande, ces puissances maritimes, n'avaient ni tant d'hommes de mer, ni de si bonnes loix. Des compagnies de cadets dans les places frontieres, & des gardes-marines dans les ports, furent instituées & composées de jeunes gens, qui ap-

prenaient tous les arts convenables à leur profeſſion, ſous des maîtres, payés du tréſor public.

Le port de Toulon ſur la méditerranée fut conſtruit à frais immenſes, pour contenir cent vaiſſeaux de guerre, avec un arſenal; & des magaſins magnifiques. Sur l'Océan, le port de Breſt ſe formait avec la même grandeur. Dunkerque, le Havre de Grace, ſe rempliſſaient de vaiſſeaux. La nature était forcée à Rochefort.

Enfin le Roi avait plus de cent vaiſſeaux de ligne, dont pluſieurs portaient cent canons, & quelques-uns davantage. Ils ne reſtaient pas oiſifs dans les ports. Ses eſcadres ſous le commandement de *Du-Quêne*, nétoyaient les mers infeſtées par les corſaires de Tripoli & d'Alger. Il ſe vengea d'Alger avec le ſecours d'un art nouveau, dont la découverte fut due à cette attention qu'il avait d'exciter tous les génies de ſon ſiecle. Cet art funeſte, mais admirable, eſt celui des galiotes à bombes, avec leſquelles on peut réduire des villes maritimes en cendres. Il y avait un jeune homme nommé *Bernard Renaud*, connu ſous le nom du *petit Renaud*, qui, ſans avoir jamais ſervi ſur les vaiſſeaux, était un excellent marin à force de génie. *Colbert*, qui déterrait le mérite dans

l'obſcurité, l'avait ſouvent appellé au conſeil de marine, même en préſence du Roi. C'était par les ſoins & ſur les lumieres de *Renaud*, que l'on ſuivait depuis peu une méthode plus réguliere & plus facile pour la conſtruction des vaiſſeaux. Il oſa propoſer dans le conſeil, de bombarder Alger avec une flotte. On n'avait pas d'idée, que les mortiers à bombes puſſent n'être pas poſés ſur un terrein ſolide. La propoſition révolta. Il eſſuya les contradictions & les railleries, que tout inventeur doit attendre; mais ſa fermeté, & cette éloquence, qu'ont d'ordinaire les hommes vivement frappés de leurs inventions, déterminerent le Roi à permettre l'eſſai de cette nouveauté.

Renaud fit conſtruire cinq vaiſſeaux, plus petits que les vaiſſeaux ordinaires, mais plus forts de bois, ſans ponts, avec un faux-tillac à fond de cale, ſur lequel on maçonna des creux, où l'on mit les mortiers. Il partit avec cet équipage, ſous les ordres du vieux *Du-Quêne*, qui était chargé de l'entrepriſe, & n'en attendait aucun ſuccès. *Du-Quêne* & les Algériens furent étonnés de l'effet des bombes. Une partie de la ville fut écraſée & conſumée. Mais cet art, porté bientôt chez les autres nations, ne ſervit qu'à multiplier les calamités humaines, & fut

plus d'une fois redoutable à la France, où il fut inventé.

La marine, ainſi perfectionnée en peu d'années, était le fruit des ſoins de *Colbert*. *Louvois* faiſait à l'envi fortifier plus de cent citadelles. De plus, on bâtiſſait Huningue, Sar-Louis, les fortereſſes de Strasbourg, Montroyal, &c; &, pendant que le royaume acquérait tant de force au-dehors, on ne voyait au-dedans que les arts en honneur, l'abondance, les plaiſirs. Les étrangers venaient en foule admirer la cour de *Louis XIV*. Son nom pénétrait chez tous les peuples du monde.

Son bonheur & ſa gloire étaient encore relevés par la faibleſſe de la plupart des autres Rois, & par le malheur de leurs peuples. L'empereur *Léopold* avait alors à craindre les Hongrois révoltés, & ſur-tout les Turcs, qui, appellés par les Hongrois, venaient inonder l'Allemagne. La politique de *Louis* perſécutait les proteſtans en France, parce qu'il croyait devoir les mettre hors d'état de lui nuire; mais protégeait ſous main les proteſtans & les révoltés de Hongrie, qui pouvaient le ſervir. Son ambaſſadeur à la porte avait preſſé l'armement des Turcs avant la paix de Nimegue. Le divan, par une ſingularité biſarre, a preſque toujours attendu que l'empereur fût en paix pour ſe dé-

clarer contre lui. Il ne lui fit la guerre en Hongrie qu'en 1682 ; & l'année d'après, l'armée Ottomane, forte, dit-on, de deux cent mille combattans, augmentée encore des troupes Hongroises, ne trouvant sur son passage ni villes fortifiées, telles que la France en avait, ni corps d'armée capable de l'arrêter, pénétra jusqu'aux portes de Vienne, après avoir tout renversé sur son passage.

L'Empereur *Léopold* quitta d'abord Vienne avec précipitation, & se retira jusqu'à Lintz, à l'approche des Turcs ; & quand il sut qu'ils avaient investi Vienne, il ne prit d'autre parti que d'aller encore plus loin jusqu'au Passau, laissant le duc de Lorraine, à la tête d'une petite armée déjà entamée en chemin par les Turcs, soutenir, comme il pourrait, la fortune de l'Empire.

Personne ne doutait que le grand-visir, *Cara Mustapha*, qui commandait l'armée Ottomane, ne se rendît bientôt maître de Vienne, ville mal fortifiée, abandonnée de son maître, défendue, à la vérité, par une garnison dont le fond devait être de seize mille hommes, mais dont l'effectif n'était pas de dix mille. On touchait au moment de la plus terrible révolution.

Louis XIV espéra, avec beaucoup de

vraiſemblance, que l'Allemagne, déſolée par les Turcs, & n'ayant contre eux qu'un chef dont la fuite augmentoit la terreur commune, ſeroit obligée de recourir à la protection de la France. Il avait une armée ſur les frontieres de l'Empire, prête à le défendre contre ces mêmes Turcs, que ſes précédentes négociations y avaient amenés. Il pouvait ainſi devenir le protecteur de l'Empire, & faire ſon fils Roi des Romains.

Il avait joint d'abord les démarches généreuſes à ſes deſſeins politiques, dès que les Turcs avaient menacé l'Autriche; non qu'il eût envoyé une ſeconde fois des ſecours à l'Empereur; mais il avait déclaré qu'il n'attaqueroit point les Pays-Bas, & qu'il laiſſerait ainſi à la branche d'Autriche eſpagnole le pouvoir d'aider la branche allemande prête à ſuccomber: il voulait, pour prix de ſon inaction, qu'on le ſatisfît ſur pluſieurs points équivoques du traité de Nimegue, & principalement ſur ce bailliage d'Aloſt, qu'on avoit oublié d'inférer dans le traité. Il fit lever le blocus de Luxembourg en 1682, ſans attendre qu'on le ſatisfît; & il s'abſtint de toute hoſtilité une année entiere. Cette généroſité ſe démentit enfin pendant le ſiege de Vienne. Le conſeil d'Eſpagne, au lieu de l'appaiſer, l'aigrit; & *Louis*

XIV reprit les armes dans les Pays-Bas ; préciſément lorſque Vienne étoit près de ſuccomber : c'était au commencement de Septembre ; mais, contre toute attente, Vienne fut délivrée ; la préſomption du Grand-Viſir, ſa moleſſe, ſon mépris brutal pour les chrétiens, ſon ignorance, ſa lenteur, le perdirent : il fallait l'excès de toutes ces fautes pour que Vienne ne fût pas priſe. Le Roi de Pologne, *Jean Sobieski*, eut le temps d'arriver ; &, avec le ſecours du duc de Lorraine, il n'eut qu'à ſe préſenter devant la multitude ottomane, pour la mettre en déroute. L'Empereur revint dans ſa capitale, avec la douleur de l'avoir quittée. Il y rentra lorſque ſon libérateur ſortait de l'egliſe, où l'on avait chanté le *Te Deum*, & où le prédicateur avait pris pour ſon texte : *Il fut un homme envoyé de Dieu, nommé Jean.* Vous avez déja vu que le Pape *Pie V* avait appliqué ces paroles à *Don Jean d'Autriche*, après la victoire de Lépante. Vous ſavez que ce qui paraît neuf n'eſt ſouvent qu'une redite. L'Empereur *Léopold* fut à la fois triomphant & humilié. Le Roi de France n'ayant plus rien à ménager, fit bombarder Luxembourg. Il ſe ſaiſit de Courtrai, de Dixmude en Flandre. Il s'empara de Treves, & en démolit les fortifications ; tout cela, pour remplir, diſait-on, l'eſprit

des

des traités de Nimegue. Les Impériaux & les Eſpagnols négociaient avec lui à Ratisbonne pendant qu'il prenait leurs villes; & la paix de Nimegue enfreinte fut changée en une treve de vingt ans, par laquelle le Roi garda la ville de Luxembourg & ſa principauté qu'il venait de prendre.

Il était encore plus redouté ſur les côtes de l'Afrique, où les Français n'étaient connus avant lui que par les eſclaves que faiſaient les Barbares.

Alger, deux fois bombardée, envoya des députés lui demander pardon, & recevoir la paix; ils rendirent tous les eſclaves chrétiens, & payerent encore de l'argent, ce qui eſt la plus grande punition des corſaires.

Tunis, Tripoli firent les mêmes ſoumiſſions. Il n'eſt pas inutile de dire que, lorſque *Damfreville*, capitaine de vaiſſeau, vint délivrer dans Alger tous les eſclaves chrétiens au nom du Roi de France, il ſe trouva parmi eux beaucoup d'Anglais, qui, étant déja à bord, ſoutinrent à *Damfreville* que c'était en conſidération du Roi d'Angleterre qu'ils étaient mis en liberté. Alors le capitaine français fit appeller les Algériens, &, remettant les Anglais à terre. *Ces gens-ci*, dit-il, *prétendent n'être délivrés qu'au nom de leur Roi; le mien ne prend pas la liberté de leur offrir ſa protec-*

tion : je vous les remets ; c'eſt à vous à montrer ce que vous devez au Roi d'Angleterre. Tous les Anglais furent remis aux fers. La fierté anglaiſe, la faibleſſe du gouvernement de *Charles II*, & le reſpect des nations pour *Louis XIV*, ſe font connaître par ce trait.

Tel était ce reſpect univerſel, qu'on accordait de nouveaux honneurs à ſon ambaſſadeur à la Porte ottomane, tel que celui du ſopha, tandis qu'il humiliait les peuples d'Afrique qui ſont ſous la protection du Grand-Seigneur.

La république de Gènes s'abaiſſa encore plus devant lui que celle d'Alger. Gênes avait vendu de la poudre & des bombes aux Algériens. Elle conſtruiſait quatre galeres. Le Roi lui défendit par ſon Envoyé *Saint-Olon*, l'un de ſes gentilshommes ordinaires, de lancer à l'eau les galeres, & la menaça d'un châtiment prompt, ſi elle ne ſe ſoumettait à ſes volontés. Les Genois, irrités de cette entrepriſe ſur leur liberté, & comptant trop ſur le ſecours de l'Eſpagne, ne firent aucune ſatisfaction. Auſſi-tôt quatorze gros vaiſſeaux, vingt galeres, dix galiotes à bombes, pluſieurs frégates ſortent du port de Toulon. *Seignelai*, nouveau ſecrétaire de la marine, & à qui le fameux *Colbert* ſon pere avait déja fait exercer cet emploi avant ſa mort,

était lui-même sur la flotte. Ce jeune homme, plein d'ambition, de courage, d'esprit, d'activité, voulait être à la fois guerrier & Ministre; avide de toute espece de gloire, ardent à tout ce qu'il entreprenait, & mêlant les plaisirs aux affaires, sans qu'elles en souffrissent. Le vieux *Duquêne* commandait les vaisseaux, le duc de *Mortemar* les galeres; mais tous deux étaient les courtisans du secrétaire d'Etat. On arrive devant Gènes; les galiotes y jettent quatorze mille bombes, & réduisent en cendres une partie de ces édifices de marbre, qui ont fait donner à la ville le nom de *Gènes la superbe*. Quatre mille soldats débarqués s'avancent jusqu'aux portes, & brûlent le fauxbourg de *Saint-Pierre d'Arene*. Alors il fallut s'humilier pour prévenir une ruine totale. Le Roi exigea que le Doge de Gènes & quatre principaux sénateurs vinssent implorer sa clémence dans son palais de Versailles; &, de peur que les Génois n'éludassent la satisfaction, & ne dérobassent quelque chose à sa gloire, il voulut que le Doge, qui viendrait lui demander pardon, fût continué dans sa principauté, malgré la loi perpétuelle de Gènes, qui ôte cette dignité à tout Doge absent un moment de la ville.

Imperiale Lercaro, Doge de Gènes,

avec les sénateurs *Lomellino*, *Garibaldi*, *Durazzo* & *Salvago*, vinrent à Versailles faire tout ce que le Roi exigeait d'eux. Le Doge, en habit de cérémonie, parla, couvert d'un bonnet de velours rouge qu'il ôtait souvent. Son discours & ses marques de soumission étaient dictés par *Seignelai*. Le Roi l'écouta, assis & couvert ; mais comme, dans toutes les actions de sa vie, il joignait la politesse à la dignité, il traita *Lercaro* & les sénateurs avec autant de bonté que de faste. Les ministres *Louvois*, *Croissi* & *Seignelai* leur firent sentir plus de fierté. Aussi le doge disait : *Le Roi ôte à nos cœurs la liberté par la maniere dont il nous reçoit ; mais ses ministres nous la rendent.* Ce doge était un homme de beaucoup d'esprit. Tout le monde sait que le marquis de *Seignelai* lui ayant demandé ce qu'il trouvait de plus singulier à Versailles, il répondit : *C'est de m'y voir.*

L'extrême goût que *Louis XIV* avait pour les choses d'éclat, fut encore bien plus flatté par l'ambassade qu'il reçut de Siam, pays où l'on avait ignoré jusqu'alors que la France existât. Il était arrivé, par une de ses singularités, qui prouvent la supériorité des Européens sur les autres nations, qu'un Grec, fils d'un cabaretier de Céphalonie, nommé *Phalk Conf-*

tance, était devenu *Barcalon*, c'eſt-à-dire, premier miniſtre, ou grand-Viſir du royaume de Siam. Cet homme, dans le deſſein de s'affermir & de s'élever encore, & dans le beſoin qu'il avait de ſecours étrangers, n'avait oſé ſe confier ni aux Anglais, ni aux Hollandais; ce ſont des voiſins trop dangereux dans les Indes. Les Français venaient d'établir des comptoirs ſur les côtes de Coromandel, & avaient porté dans ces extrêmités de l'Aſie la réputation de leur Roi. *Conſtance* crut *Louis XIV* propre à être flatté par un hommage qui viendrait de ſi loin ſans être attendu. La religion, dont les reſſorts font jouer la politique du monde depuis Siam juſqu'à Paris, ſervit encore à ſes deſſeins. Il envoya, au nom du Roi de Siam ſon maître, une ſolemnelle ambaſſade, avec de grands préſens à *Louis XIV*, pour lui faire entendre que ce Roi Indien, charmé de ſa gloire, ne voulait faire de traité de commerce qu'avec la nation Françaiſe, & qu'il n'était pas éloigné de ſe faire chrétien. La grandeur du Roi flattée, & ſa religion trompée, l'engagerent à envoyer au Roi de Siam deux ambaſſadeurs, & ſix jéſuites; & depuis il y joignit des officiers, avec huit cent ſoldats. Mais l'éclat de cette ambaſſade Siamoiſe fut le ſeul fruit qu'on en retira. *Conſtance*

périt, quatre ans après, victime de son ambition : quelque peu des Français qui restèrent auprès de lui furent massacrés, d'autres obligés de fuir ; & sa veuve, après avoir été sur le point d'être Reine, fut condamnée, par le successeur du Roi de Siam, à servir dans la cuisine, emploi pour lequel elle était née.

Cette soif de gloire, qui portait *Louis XIV* à se distinguer en tout des autres Rois, paraissait encore dans la hauteur qu'il affectait avec la cour de Rome. *Odescalchi*, *Innocent XI*, fils d'un banquier du Milanais, était alors sur le trône de l'Eglise. C'était un homme vertueux, un pontife sage, peu théologien, prince courageux, ferme & magnifique. Il secourut, contre les Turcs, l'Empire & la Pologne de son argent, & les Vénitiens de ses galeres. Il condamnait, avec hauteur, la conduite de *Louis XIV*, uni contre des chrétiens avec les Turcs. On s'étonnait qu'un pape prît si vivement le parti des empereurs, qui se disent Rois des Romains : & qui, s'ils le pouvaient, regneraient dans Rome. Mais *Odescalchi* était né sous la domination Autrichienne. Il avait fait deux campagnes dans les troupes du Milanais. L'habitude & l'humeur gouvernent les hommes. Sa fierté s'irritait contre celle du Roi, qui, de son

côté, lui donnait toutes les mortifications qu'un Roi de France peut donner à un pape, ſans rompre de communion avec lui. Il y avait depuis long-tems dans Rome un abus difficile à déraciner, parce qu'il était fondé ſur un point d'honneur dont ſe piquaient tous les Rois catholiques. Leurs ambaſſadeurs à Rome étendaient le droit de franchiſe & d'aſyle affecté à leurs maiſons, juſqu'à une très-grande diſtance, qu'on nomme *quartier*. Ces prétentions, toujours ſoutenues, rendaient la moitié de Rome un aſyle sûr à tous les crimes. Par un autre abus, ce qui entrait dans Rome ſous le nom des ambaſſadeurs, ne payait jamais d'entrée. Le commerce en ſouffrait, & l'état en était appauvri.

Le pape *Innocent XI* obtint enfin de l'empereur, du Roi d'Eſpagne, de celui de Pologne, du nouveau Roi d'Angleterre *Jacques II*, prince catholique, qu'ils renonçaſſent à ces droits odieux. Le nonce *Ranucci* propoſa à *Louis XIV* de concourir, comme les autres Rois, à la tranquilité & au bon ordre de Rome. *Louis*, très-mécontent du pape, répondit: « qu'il » ne s'était jamais réglé ſur l'exemple » d'autrui, & que c'était à lui de ſervir » d'exemple ». Il envoya à Rome le marquis de *Lavardin* en ambaſſade, pour bra-

ver le pape. *Lavardin* entra dans Rome, malgré les défenſes du pontife, eſcorté de quatre-cents gardes de la marine, de quatre-cents officiers volontaires, & de deux-cents hommes de livrée, tous armés. Il prit poſſeſſion de ſon palais, de ſes quartiers & de l'égliſe de *Saint-Louis*, autour deſquels il fit poſter des ſentinelles & faire la ronde, comme dans une place de guerre. Le pape eſt le ſeul ſouverain à qui on pût envoyer une telle ambaſſade : car la ſupériorité qu'il affecte ſur les têtes couronnées leur donne toujours envie de l'humilier ; & la faibleſſe de ſon état fait qu'on l'outrage toujours impunément. Tout ce qu'*Innocent XI* put faire, fut de ſe ſervir, contre le marquis de *Lavardin*, des armes uſées de l'excommunication ; armes, dont on ne fait pas même plus de cas à Rome qu'ailleurs, mais qu'on ne laiſſe pas d'employer comme une ancienne formule, ainſi que les ſoldats du pape ſont armés ſeulement pour la forme.

Le cardinal d'*Eſtrées*, homme d'eſprit, mais négociateur ſouvent malheureux, était alors chargé des affaires de France à Rome. *D'Eſtrées* ayant été obligé de voir ſouvent le marquis de *Lavardin*, ne put être enſuite admis à l'audience du pape ſans recevoir l'abſolution : en vain

il s'en défendit : *Innocent XI* s'obſtina à la lui donner, pour conſerver toujours cette autorité imaginaire par les uſages ſur leſquels elle eſt fondée.

Louis, avec la même hauteur, mais toujours ſoutenue par les ſouterrains de la politique, voulut donner un électeur à Cologne. Occupé du ſoin de diviſer ou de combattre l'Empire, il prétendait élever à cet électorat le cardinal de *Furſtemberg*, évêque de Strasbourg, ſa créature, & la victime de ſes intérêts, ennemi irréconciliable de l'empereur, qui l'avait fait empriſonner dans la derniere guerre comme un Allemand vendu à la France.

Le chapitre de Cologne, comme tous les autres chapitres d'Allemagne, a le droit de nommer ſon évêque, qui par-là devient électeur. Celui qui rempliſſait ce ſiege, était *Ferdinand de Baviere*, autrefois l'allié & depuis l'ennemi du Roi, comme tant d'autres princes. Il était malade à l'extrémité. L'argent du Roi répandu à propos parmi les chanoines, les intrigues & les promeſſes, firent élire le cardinal de *Furſtemberg* comme coadjuteur ; &, après la mort du prince, il fut élu une ſeconde fois par la pluralité des ſuffrages. Le pape, par le concordat Germanique, a le droit de conférer l'évê-

ché à l'élu, & l'empereur a celui de confirmer à l'électorat. L'empereur & le pape *Innocent XI*, persuadés que c'était presque la même chose de laisser *Furstemberg* sur ce trône électoral & d'y mettre *Louis XIV*, s'unirent pour donner cette principauté au jeune *Baviere*, frere du dernier mort. Le Roi se vengea du pape, en lui ôtant Avignon, & prépara la guerre à l'empereur. Il inquiétait en même tems l'électeur Palatin, au sujet des droits de la princesse Palatine, *Madame*, seconde femme de *Monsieur*; droits auxquels elle avait renoncé par son contrat de mariage. La guerre faite à l'Espagne en 1667, pour les droits de *Marie-Thérese*, malgré une pareille renonciation, prouve bien que les contrats sont faits pour les particuliers. Voilà comme le Roi, au comble de sa grandeur, indisposa, ou humilia presque tous les princes; mais aussi, presque tous se réunissaient contre lui.

CHAPITRE XV.

Le Roi JACQUES *détrôné par ſon gendre* GUILLAUME III, *& protégé par* LOUIS XIV.

LE prince d'Orange, plus ambitieux que *Louis XIV*, avait conçu des projets vaſtes, qui pouvaient paraître chimériques dans un Stadthouder de Hollande, mais qu'il juſtifia par ſon habileté & par ſon courage. Il voulait abbaiſſer le Roi de France, & détrôner le Roi d'Angleterre. Il n'eut pas de peine à liguer petit-à petit l'Europe contre la France. L'Empereur, une partie de l'Empire, la Hollande, le duc de Lorraine, s'étaient d'abord ſecrettement ligués à Augsbourg; enſuite l'Eſpagne & la Savoie s'unirent à ces puiſſances. Le pape, ſans être expreſſément un des confédérés, les animait tous par ſes intrigues. Veniſe les favoriſait ſans ſe déclarer ouvertement. Tous les princes d'Italie étaient pour eux. Dans le Nord, la Suede était alors du parti des impériaux, & le Danemarck était un allié inutile de la France. Plus de cinq cent mille proteſtans, fuyant la perſécution de *Louis*, & emportant avec eux hors de France

leur induſtrie & leur haîne contre le Roi, étaient de nouveaux ennemis, qui allaient dans toute l'Europe exciter les puiſſances déjà animées à la guerre. (On parlera de cette fuite dans le chapitre de la religion). Le Roi était de tous côtés entouré d'ennemis, & n'avait d'ami que le Roi *Jacques*.

Jacques, Roi d'Angleterre, ſucceſſeur de *Charles II* ſon frere, était catholique comme lui; mais *Charles* n'avait bien voulu ſouffrir qu'on le fît catholique ſur la fin de ſa vie, que par complaiſance pour ſes maîtreſſes & pour ſon frere : il n'avait en effet d'autre religion qu'un pur déiſme. Son extrême indifférence ſur toutes les diſputes qui partagent les hommes, n'avait pas peu contribué à le faire régner paiſiblement en Angleterre. *Jacques*, au contraire, attaché depuis ſa jeuneſſe à la communion romaine par perſuaſion, joignait à ſa créance l'eſprit de parti & de zele. S'il eût été mahométan ou de la religion de *Confucius*, les Anglais n'euſſent jamais troublé ſon regne; mais il avait formé le deſſein d'établir dans ſon royaume le catholiciſme regardé avec horreur par ces Royaliſtes républicains, comme la religion de l'eſclavage. C'eſt une entrepriſe quelquefois très-aiſée, de rendre une religion dominante dans un pays, *Conſtantin*, *Clovis*, *Guſtave-Vaſa*, la Reine

Eliſabeth, firent recevoir ſans danger, chacun par des moyens différens, une religion nouvelle : mais, pour de pareils changements, deux choſes ſont abſolument néceſſaires, une profonde politique, & des circonſtances heureuſes : l'un & l'autre manquait à *Jacques*.

Il était indigné de voir que tant de Rois dans l'Europe étaient deſpotiques ; que ceux de Suede & de Danemarck le devenaient alors ; qu'enfin il n'y avait plus dans le monde que la Pologne & l'Angleterre, où la liberté des peuples ſubſiſtât avec la royauté. *Louis XIV* l'encourageait à devenir abſolu chez lui, & les jéſuites le preſſaient de rétablir leur religion avec leur crédit. Il s'y prit ſi malheureuſement, qu'il ne fit que révolter tous les eſprits. Il agit d'abord comme s'il fût venu à bout de ce qu'il avait envie de faire ; ayant continuellement à ſa cour un nonce du Pape, des jéſuites, des capucins : mettant en priſon ſept évêques anglicans, qu'il eût pu gagner ; ôtant les privileges à la ville de Londres, à laquelle il devait plutôt en accorder de nouveaux ; renverſant avec hauteur des loix qu'il fallait ſapper en ſilence ; enfin, ſe conduiſant avec ſi peu de ménagement, que les cardinaux de Rome diſaient en plaiſantant, « qu'il fallait l'excommunier, comme » un homme qui allait perdre le peu de ca-

» tholicisme qui restait en Angleterre ».
Le Pape *Innocent XI* n'espérait rien des entreprises de *Jacques*, & refusait constamment un chapeau de cardinal, que ce Roi demandait pour son confesseur, le jésuite *Peters*. Ce jésuite était un intriguant impétueux, qui, dévoré de l'ambition d'être cardinal & primat d'Angleterre, poussait son maître au précipice. Les principales têtes de l'état se réunirent en secret contre les desseins du Roi. Ils députerent vers le prince d'Orange. Leur conspiration fut tramée avec une prudence & un secret qui endormirent la confiance de la Cour.

Le prince d'Orange équipa une flotte, qui devait porter quatorze à quinze mille hommes. Ce prince n'était rien autre chose qu'un particulier illustre, qui jouissait à peine de cinq cent mille florins de rente; mais telle était sa politique heureuse, que l'argent, la flotte, les cœurs des Etats-Généraux étaient à lui. Il était Roi véritablement en Hollande par sa conduite habile, & *Jacques* cessait de l'être en Angleterre par sa précipitation. On publia d'abord que cet armement était destiné contre la France. Le secret fut gardé par plus de deux cents personnes. *Barillon*, ambassadeur de France à Londres, homme de plaisir, plus instruit des intrigues des maitresses de *Jacques* que de celles de l'Eu-

rope, fut trompé le premier. *Louis XIV* ne le fut pas ; il offrit des ſecours à ſon allié, qui les refuſa d'abord avec ſécurité, & qui les demanda enſuite lorſqu'il n'était plus tems, & que la flotte du prince ſon gendre était à la voile. Tout lui manqua à la fois, comme il ſe manqua à lui-même. Il écrivit en vain à l'Empereur *Léopold*, qui lui répondit : *Il ne vous eſt arrivé que ce que nous vous avions prédit.* Il comptait ſur ſa flotte, mais ſes vaiſſeaux laiſſerent paſſer ceux de ſon ennemi. Il pouvait au moins ſe défendre ſur terre ; il avait une armée de vingt mille hommes ; & s'il les avait menés au combat, ſans leur donner le tems de la réflexion, il eſt à croire qu'ils euſſent combattu ; mais il leur laiſſa le loiſir de ſe déterminer. Pluſieurs officiers généraux l'abandonnerent ; entr'autres, ce fameux *Churchil*, auſſi fatal depuis à *Louis* qu'à *Jacques*, & ſi illuſtre ſous le nom de duc de *Marlborough*. Il était favori de *Jacques*, ſa créature, le frere de ſa maitreſſe, ſon lieutenant-général dans l'armée : cependant il le quitta, & paſſa dans le camp du prince d'Orange. Le prince de Danemarc, gendre de *Jacques* ; enfin, ſa propre fille, la princeſſe *Anne*, l'abandonnerent.

Alors, ſe voyant attaqué & pourſuivi par un de ſes gendres, quitté par l'autre ;

ayant contre lui ſes deux filles, ſes propres amis; haï des ſujets même qui étaient dans ſon parti, il déſeſpéra de ſa fortune. La fuite, derniere reſſource d'un prince vaincu, fut le parti qu'il prit ſans combattre. Enfin, après avoir été arrêté dans ſa fuite par la populace, maltraité par elle, reconduit à Londres, après avoir reçu paiſiblement les ordres du prince d'Orange dans ſon propre palais: après avoir vu ſa garde relevée, ſans coup férir, par celle du prince, chaſſé de ſa maiſon, priſonnier à Rocheſter, il profita de la liberté qu'on lui donnait d'abandonner ſon royaume; il alla chercher un aſyle en France.

Ce fut-là l'époque de la vraie liberté de l'Angleterre. La nation, repréſentée par ſon parlement, fixa les bornes, ſi longtems conteſtées, des droits du Roi & de ceux du peuple; & ayant preſcrit au prince d'Orange les conditions auxquelles il devait régner, elle le choiſit pour ſon Roi, conjointement avec ſa femme *Marie*, fille du Roi *Jacques*. Dès-lors ce prince ne fut plus connu dans la plus grande partie de l'Europe, que ſous le nom de *Guillaume III*, Roi légitime d'Angleterre, & libérateur de la nation. Mais en France, il ne fut regardé que comme le prince d'Orange, uſurpateur des états de ſon beau-pere.

Le Roi fugitif vint, avec ſa femme, fille

fille d'un duc de Modene, & le prince de Galles, encore enfant, implorer la protection de *Louis XIV*. La Reine d'Angleterre, arrivée avant ſon mari, fut étonnée de la ſplendeur qui environnait le Roi de France, de cette profuſion de magnificence qu'on voyait à Verſailles, & ſurtout de la maniere dont elle fut reçue. Le Roi alla au-devant d'elle juſqu'à Chatou: *Je vous rends, Madame*, lui dit-il, *un triſte ſervice; mais j'eſpere vous en rendre bientôt de plus grands & de plus heureux*. Ce furent ſes propres paroles. Il la conduit au château de Saint-Germain, où elle trouva le même ſervice qu'aurait eu la Reine de France; tout ce qui ſert à la commodité & au luxe, des préſens de toute eſpece, en argent, en or, en vaiſſelle, en bijoux, en étoffes.

Il y avait, parmi tous ces préſens, une bourſe de dix mille louis d'or ſur ſa toilette. Les mêmes attentions furent obſervées pour ſon mari, qui arriva un jour après elle. On lui régla ſix cent mille francs par an pour l'entretien de ſa maiſon, outre les préſens ſans nombre qu'on lui fit. Il eut les officiers du Roi & ſes Gardes. Toute cette réception était bien peu de choſe auprès des préparatifs qu'on faiſait pour le rétablir ſur ſon trône. Jamais le Roi ne parut ſi grand; mais *Jacques* parut petit.

Ceux qui, à la cour & à la ville, décident de la réputation des hommes, conçurent pour lui peu d'eſtime. Il ne voyait guere que des jéſuites. Il alla deſcendre chez eux à Paris, dans la rue *S. Antoine*. Il leur dit qu'il était jéſuite lui-même; &, ce qui eſt de plus ſingulier, c'eſt que la choſe était vraie. Il s'etait fait aſſocier à cet ordre, avec de certaines cérémonies, par quatre jéſuites anglais, étant encore duc d'Yorck. Cette puſillanimité, dans un prince, jointe à la maniere dont il avait perdu ſa couronne, l'avilit au point que les courtiſans s'égayaient tous les jours à faire des chanſons ſur lui. Chaſſé d'Angleterre, on s'en moquait en France. On ne lui ſavait nul gré d'être catholique. L'archevêque de Reims, frere de *Louvois*, dit tout haut, à Saint-Germain, dans ſon anti chambre: *Voilà un bon homme, qui a quitté trois royaumes pour une meſſe*. Il ne recevait de Rome que des indulgences & des paſquinades. Enfin, dans toute cette révolution, ſa religion lui rendit ſi peu de ſervices, que lorſque le prince d'Orange, le chef du calviniſme, avait mis à la voile pour aller détrôner le Roi ſon beau-pere, le miniſtre du Roi catholique à la Haye, avait fait dire des meſſes pour l'heureux ſuccès de ce voyage.

Au milieu des humiliations de ce Roi

fugitif, & des libéralités de *Louis XIV* envers lui, c'était un ſpectacle digne de quelque attention, de voir *Jacques* toucher les écrouelles au petit couvent des Anglaiſes; ſoit que les Rois anglais ſe ſoient attribué ce ſingulier privilege, comme prétendans à la couronne de la France; ſoit que cette cérémonie ſoit établie chez eux depuis le tems du premier *Edouard*.

Le Roi le fit bientôt conduire en Irlande, où les Catholiques formaient un parti qui paraiſſait conſidérable. Une eſcadre de treize vaiſſeaux du premier rang était à la rade de Breſt pour le tranſport. Tous les officiers, les courtiſans, les prêtres même qui étaient venus trouver *Jacques* à Saint-Germain, furent defrayés juſqu'à Breſt aux dépens du Roi de France. Le jéſuite *Innes*, recteur du college des Ecoſſais à Paris, était ſon ſecrétaire d'état. Un ambaſſadeur (c'était M. d'*Avaux*) était nommé auprès du Roi détrôné, & le ſuivit avec pompe. Des armes, des munitions de toute eſpece furent embarquées ſur la flotte; on y porta juſqu'aux meubles les plus vils & les plus recherchés. Le Roi alla lui dire adieu à Saint-Germain. Là, pour dernier préſent, il lui donna ſa cuiraſſe, & lui dit, en l'embraſſant: *Tout ce que je peux vous ſouhaiter de mieux, eſt de ne nous jamais revoir.* A peine le Roi *Jacques* était-il

débarqué en Irlande avec cet appareil, que vingt-trois vaiſſeaux de guerre, ſous les ordres de *Château-Renaud*, & une infinité de navires de tranſport, le ſuivirent. Cette flotte ayant mis en fuite & diſperſé la flotte anglaiſe qui s'oppoſait à ſon paſſage, débarqua heureuſement, & ayant pris dans ſon retour ſept vaiſſeaux marchands hollandais, revient à Breſt victorieuſe de l'Angleterre, & chargée des dépouilles de la Hollande.

Bientôt après, un troiſieme ſecours partit encore de Breſt, de Toulon, de Rochefort. Les ports d'Irlande & la mer de la Manche étaient couverts de vaiſſeaux français. Enfin, *Tourville*, vice-amiral de France, avec ſoixante & douze grands vaiſſeaux, rencontra une flotte anglaiſe & hollandaiſe, d'environ ſoixante voiles. On ſe battit pendant deux heures. *Tourville*, *Château-Renaud*, *d'Étrées*, *Némond*, ſignalerent leur courage & une habileté qui donnerent à la France un honneur auquel elle n'était point accoutumée. Les Anglais & les Hollandais, juſqu'alors maîtres de l'Océan, & de qui les Français avaient appris depuis ſi peu de temps à donner des batailles rangées, furent entierement vaincus. Dix-ſept de leurs vaiſſeaux briſés & démâtés, allerent échouer & ſe brûler ſur les côtes; le reſte alla ſe

cacher vers la Tamiſe, ou entre les bancs de la Hollande. Il n'en coûta pas une ſeule chaloupe aux Français. Alors, ce que *Louis XIV* ſouhaitait depuis vingt années, & ce qui avait paru ſi peu vraiſemblable, arriva ; il eut l'empire de la mer ; empire qui fut à la vérité de peu de durée. Les vaiſſeaux de guerre ennemis ſe cachaient devant ſes flottes. *Seignelai*, qui oſait tout, fit venir les galeres de Marſeille ſur l'Océan. Les côtes d'Angleterre virent des galeres pour la premiere fois. On fit, par leur moyen, une deſcente aiſée à Tingmouth. On brûla, dans cette baie, plus de trente vaiſſeaux marchands. Les armateurs de Saint Malo & du nouveau port de Dunkerque s'enrichiſſaient, eux & l'état, de priſes continuelles. Enfin, pendant près de deux années ; on ne connaiſſait plus ſur les mers que les vaiſſeaux français.

Le Roi *Jacques* ne ſeconda pas en Irlande ces ſecours de *Louis XIV*. Il avait avec lui près de ſix mille Français & quinze mille Irlandais. Les trois quarts de ce royaume ſe déclaraient en ſa faveur. Son concurrent *Guillaume* était abſent ; cependant il ne profita d'aucun de ſes avantages. Sa fortune échoua d'abord devant la petite ville de Londondéri ; il la preſſa par un ſiege opiniâtre, mais mal dirigé pendant quatre mois. Cette ville ne

fut défendue que par un prêtre presbytérien, nommé *Valker*. Ce prédicant s'était mis à la tête de la milice bourgeoise. Il la menait au prêche & au combat. Il faisait braver aux habitans la famine & la mort: enfin, le prêtre contraignit le Roi de lever le siege.

Cette premiere disgrace en Irlande fut bientôt suivie d'un plus grand malheur. *Guillaume* arriva & marcha à lui. La riviere de Boine était entr'eux. *Guillaume* entreprend de la franchir à la vue de l'ennemi. Elle était à peine guéable en trois endroits. La cavalerie passa à la nage, l'infanterie était dans l'eau jusqu'aux épaules; mais, à l'autre bord, il fallait encore traverser un marais; ensuite on trouvait un terrein escarpé, qui formait un retranchement naturel. Le Roi *Guillaume* fit passer son armée en trois endroits, engagea la bataille. Les Irlandais, que nous avons vu de si bons soldats en France & en Espagne, ont toujours mal combattu chez eux. Il y a des nations, dont l'une semble faite pour être soumise à l'autre. Les Anglais ont toujours eu sur les Irlandais la supériorité du génie: des richesses & des armes. Jamais l'Irlande n'a pu secouer le joug de l'Angleterre, depuis qu'un simple seigneur anglais la subjugua. Les Français combattirent à la journée de Boine; les Irlandais s'enfuirent.

Leur Roi *Jacques* n'ayant paru dans l'engagement, ni à la tête des Français, ni à la tête des Irlandais, se retira le premier. Il avait toujours cependant montré beaucoup de valeur; mais il y a des occasions où l'abattement d'esprit l'emporte sur le courage. Le Roi *Guillaume*, qui avait eu l'épaule effleurée d'un coup de canon avant la bataille, passa pour mort en France. Cette fausse nouvelle fut reçue à Paris avec une joie indécente & honteuse. Quelques magistrats subalternes encouragerent les bourgeois & le peuple à faire des illuminations. On sonna les cloches; on brûla, dans plusieurs quartiers, des figures d'osier qui représentaient le prince d'Orange, comme on brûle le Pape dans Londres. On tira le canon de la Bastille, non point par ordre du Roi, mais par le zele inconsidéré d'un commandant. On croirait, sur ces marques d'allégresse, & sur la foi de tant d'Ecrivains, que cette joie effrénée, à la mort prétendue d'un ennemi, était l'effet de la crainte extrême qu'il inspirait. Tous ceux qui ont écrit, & Français & étrangers, ont dit que ces réjouissances étaient le plus grand éloge du Roi *Guillaume*. Cependant, si on veut faire attention aux circonstances du tems & à l'esprit qui régnait alors, on verra bien que la crainte ne produisit pas ces transports de joie. Les bourgeois &

le peuple ne ſavent guere craindre un ennemi, que quand il menace leur ville. Loin d'avoir de la terreur au nom de *Guillaume*, le commun des Français avait alors l'injuſtice de le mépriſer. Il avait preſque toujours été battu par les généraux français. Le vulgaire ignorait combien ce prince avait acquis de véritable gloire, même dans ſes défaites. *Guillaume*, vainqueur de *Jacques* en Irlande, ne paraiſſait pas encore aux yeux des Français, un ennemi digne de *Louis XIV*. Paris, idolâtre de ſon Roi, le croyait réellement invincible. Les réjouiſſances ne furent donc point le fruit de la crainte, mais de la haine. La plupart des Pariſiens, nés ſous le regne de *Louis*, & façonnés à ſon joug deſpotique, regardaient alors un Roi comme une divinité, & un uſurpateur comme un ſacrilege. Le petit peuple, qui avait vu *Jacques* aller tous les jours à la meſſe, déteſtait *Guillaume* hérétique. L'image d'un gendre & d'une fille ayant chaſſé leur pere ; d'un proteſtant régnant à la place d'un catholique, enfin d'un ennemi de *Louis XIV*, tranſportait les Pariſiens d'une eſpece de fureur ; mais les gens ſages penſaient modérément.

Jacques revint en France, laiſſant ſon rival gagner en Irlande de nouvelles batailles, & s'affermir ſur le trône. Les flottes françaiſes

françaises furent occupées alors à ramener les Français, qui avaient inutilement combattu, & les familles irlandaises catholiques, qui, étant très-pauvres dans leur patrie, voulurent aller subsister en France des libéralités du Roi.

Il est à croire que la fortune eut peu de part à toute cette révolution, depuis son commencement jusqu'à sa fin. Les caracteres de *Guillaume* & de *Jacques* firent tout. Ceux qui aiment voir dans la conduite des hommes les causes des événemens, remarqueront, que le Roi *Guillaume*, après sa victoire, fit publier un pardon général, & que le Roi *Jacques* vaincu, en passant par une petite ville nommée Gallowai, fit pendre quelques citoyens, qui avaient été d'avis de lui fermer les portes. De deux hommes qui se conduisaient ainsi, il était bien aisé de voir qui devait l'emporter.

Il restait à *Jacques* quelques villes en Irlande, entr'autres Limerick, où il y avait plus de douze mille soldats. Le Roi de France, soutenant toujours la fortune de *Jacques*, fit passer encore trois mille hommes de troupes reglées dans Limerich. Pour surcroît de libéralité, il envoya tout ce qui peut servir aux besoins d'un grand peuple, & à ceux des soldats. Quarante vaisseaux de transport, escor-

tés de douze vaisseaux de guerre, apportèrent tous les secours possibles en hommes, en ustensiles, en équipages ; des ingénieurs, des canoniers, des bombardiers, deux-cents maçons ; des selles, des brides, des housses, pour plus de vingt mille chevaux ; des canons avec leurs affûts ; des fusils, des pistolets, des épées pour armer vingt-six mille hommes ; des vivres ; des habits, & jusqu'à vingt-six mille paires de souliers. Limerick assiégée, mais munie de tant de secours, espérait de voir son Roi combattre pour sa défense. *Jacques* ne vint point. Limerick se rendit : les vaisseaux français retournerent encore vers les côtes d'Irlande, & emmenerent en France environ vingt mille Irlandais, tant soldats que citoyens fugitifs.

Ce qu'il y a peut-être de plus étonnant, c'est que *Louis XIV* ne se rebuta pas. Il soutenait alors une guerre difficile contre presque toute l'Europe. Cependant il tenta encore de changer la fortune de *Jacques* par une entreprise décisive, & de faire une descente en Angleterre avec vingt mille hommes. Ils étaient assemblés entre Cherbourg & la Hogue. Plus de trois-cents navires de transport étaient prêts à Brest. *Tourville*, avec quarante-quatre grands vaisseaux de guerre, les attendait aux côtes

de Normandie. *D'Etrées* arrivait du port de Toulon avec trente autres vaiſſeaux. S'il y a des malheurs cauſés par la mauvaiſe conduite, il en eſt qu'on ne peut imputer qu'à la fortune. Le vent, d'abord favorable à l'eſcadre de *d'Etrées*, changea ; il ne put joindre *Tourville*. Ses quarante-quatre vaiſſeaux furent attaqués par les flottes d'Angleterre & de Hollande, fortes de près de cent voiles. La ſupériorité du nombre l'emporta. Les Français céderent après un combat de dix heures. *Ruſſel*, amiral Anglais, les pourſuivit deux jours. Quatorze grands vaiſſeaux, dont deux portaient cent-quatre pieces de canon, échouerent ſur la côte, & les capitaines y firent mettre le feu, pour ne les pas laiſſer brûler par les ennemis. Le Roi *Jacques* qui, du rivage, avait vu ce déſaſtre, perdit toutes ſes eſpérances.

Ce fut le premier échec que reçut ſur la mer la puiſſance de *Louis XIV. Seignelai*, qui, après *Colbert* ſon pere, avait perfectionné la marine, était mort à la fin de 1690. *Pontchartrain*, élevé de la premiere préſidence de Bretagne à l'emploi de ſecrétaire d'état de la marine, ne la laiſſa point périr. Le même eſprit régnait toujours dans le gouvernement. La France eut, dès l'année qui ſuivit la

disgrace de la Hogue, des flottes aussi nombreuses qu'elle en avait eu déja ; car *Tourville* se trouva à la tête de soixante vaisseaux de ligne, & *d'Etrées* en avait trente, sans compter ceux qui étaient dans les ports ; & même, quatre ans après, le Roi fit encore un armement plus considérable que tous les précédens, pour conduire *Jacques* en Angleterre à la tête de vingt-mille Français : mais cette flotte ne fit que se montrer ; les mesures du parti de *Jacques* ayant été aussi mal concertées à Londres, que celles de son protecteur avaient été bien prises en France.

Il ne resta de ressource au parti du Roi détrôné que dans quelques conspirations contre la vie de son rival. Ceux qui les tramerent périrent presque tous du dernier supplice ; & il est à croire que, quand même elles eussent réussi, il n'eût jamais récouvré son royaume. Il passa le reste de ses jours à Saint-Germain, où il vécut des bienfaits de *Louis*, & d'une pension de soixante & dix mille francs qu'il eut la faiblesse de recevoir en secret de sa fille *Marie*, par laquelle il avait été détrôné. Il mourut, en 1700, à Saint-Germain. Quelques Jésuites Irlandais prétendirent qu'il se faisait des miracles à son tombeau. On parla même de faire canoniser à Ro-

me, après sa mort, ce Roi que Rome avait abandonné pendant sa vie.

Peu de princes furent plus malheureux que lui; & il n'y a aucun exemple dans l'histoire d'une maison si long-tems infortunée. Le premier des Rois d'Ecosse ses aïeux, qui eut le nom de *Jacques*, après avoir été dix-huit ans prisonnier en Angleterre, mourut, assassiné avec sa femme, par la main de ses sujets. *Jacques II*, son fils, fut tué à ving-neuf ans en combattant contre les Anglais. *Jacques III*, mis en prison par son peuple, fut tué ensuite par les révoltés dans une bataille. *Jacques IV* périt dans un combat qu'il perdit. *Marie Stuart*, sa petite-fille, chassée de son trône, fugitive en Angleterre, ayant langui dix-huit ans en prison, se vit condamnée à mort par des juges Anglais, & eut la tête tranchée. *Charles I*, petit-fils de *Marie*, Roi d'Ecosse & d'Angleterre, vendu par les Ecossais, & jugé à mort par les Anglais, mourut sur un échaffaud dans la place publique. *Jacques* son fils, septieme du nom & deuxieme en Angleterre, dont il est ici question, fut chassé de ses trois royaumes; &, pour comble de malheur, on contesta à son fils jusqu'à sa naissance. Ce fils ne tenta de remonter sur le trône de ses peres que pour faire périr ses amis

par des bourreaux ; & nous avons vu le prince *Charles Edouard*, réuniſſant en vain les vertus de ſes peres & le courage du Roi *Jean Sobieski*, ſon aïeul maternel, exécuter les exploits & eſſuyer les malheurs les plus incroyables. Si quelque choſe juſtifie ceux qui croient une fatalité à laquelle rien ne peut ſe ſouſtraire, c'eſt cette ſuite continuelle de malheurs qui a perſécuté la maiſon de *Stuart* pendant plus de trois-cents années.

CHAPITRE XVI.

De ce qui ſe paſſait dans le continent, tandis que GUILLAUME *III envahiſſait l'Angleterre, l'Ecoſſe & l'Irlande, juſqu'en 1697. Nouvel embraſement du Palatinat. Victoires des maréchaux de* Catinat *&* Luxembourg, *&c.*

N'AYANT pas voulu rompre le fil des affaires d'Angleterre, je me ramene à ce qui ſe paſſait dans le continent.

Le Roi, en formant ainſi une puiſſance maritime, telle qu'aucun état n'en a jamais eu de ſupérieure, avait à combattre l'Empereur & l'Empire, l'Eſpagne, les deux puiſſances maritimes, l'Angleterre & la Hollande, devenues toutes deux plus ter-

tibles ſous un ſeul chef; la Savoie, & preſque toute l'Italie. Un ſeul de ces ennemis, tels que l'Anglais & l'Eſpagnol, avait ſuffi autrefois pour déſoler la France; & tous enſemble ne purent alors l'entamer. *Louis XIV* eut preſque toujours cinq corps d'armée dans le cours de cette guerre, quelquefois ſix, jamais moins de quatre. Les armées en Allemagne & en Flandre ſe monterent plus d'une fois à cent mille combattans. Les places frontieres ne furent pas cependant dégarnies. Le Roi avait quatre cent cinquante mille hommes en armes, en comptant les troupes de la Marine. L'empire turc, ſi puiſſant en Europe, en Aſie & en Afrique, n'en a jamais eu autant, & l'Empire romain n'en eut jamais davantage, & n'eut, en aucun temps, autant de guerres à ſoutenir à la fois. Ceux qui blâmaient *Louis XIV* de s'être fait tant d'ennemis, l'admiraient d'avoir pris tant de meſures pour s'en défendre, & même pour les prévenir.

Ils n'étaient encore ni entierement déclarés, ni tous réunis : le prince d'Orange n'était pas encore ſorti du Texel pour aller chaſſer le Roi ſon beau-pere, & déja la France avait des armées ſur les frontieres de la Hollande & ſur le Rhin. Le Roi avait envoyé en Allemagne, à la tête d'une armée de cent mille hommes,

ſon fils le Dauphin, qu'on nommait *Monſeigneur* : prince doux dans ſes mœurs, modeſte dans ſa conduite, qui paraiſſait tenir en tout de ſa mere. Il était âgé de vingt-ſept ans. C'était pour la premiere fois qu'on lui confiait un commandement, après s'être bien aſſuré, par ſon caractere, qu'il n'en abuſerait pas. Le Roi lui dit publiquement à ſon départ : *Mon fils, en vous envoyant commander mes armées, je vous donne les occaſions de me faire connaître votre mérite : allez le montrer à toute l'Europe, afin que, quand je viendrai à mourir, on ne s'apperçoive pas que le Roi ſoit mort.*

Ce prince eut une commiſſion ſpéciale pour commander, comme s'il eût été ſimplement l'un des généraux que le Roi eût choiſi. Son pere lui écrivait : *A mon fils le Dauphin, mon lieutenant-général, commandant mes armées en Allemagne.*

On avait tout prévu & tout diſpoſé pour que le fils de *Louis XIV*, contribuant à cette expédition de ſon nom & de ſa préſence, ne reçût pas un affront. Le maréchal de *Duras* commandait réellement l'armée. *Boufflers* avait un corps de troupes en-deçà du Rhin ; le maréchal *d'Humieres*, un autre vers Cologne, pour obſerver les ennemis. Heidelberg, Mayence étaient pris. Le ſiege de Philipsbourg,

préalable toujours néceſſaire quand la France fait la guerre à l'Allemagne, était commencé. *Vauban* conduiſait le ſiege. Tous les détails qui n'étaient point de ſon reſſort, roulaient ſur *Catinat*, alors lieutenant-général, homme capable de tout, & fait pour tous les emplois. *Monſeigneur* arriva après ſix jours de tranchée ouverte. Il imitait la conduite de ſon pere; s'expoſant autant qu'il le fallait, jamais en téméraire; affable à tout le monde, libéral envers les ſoldats. Le Roi goûtait une joie pure d'avoir un fils qui l'imitait ſans l'effacer, & qui ſe faiſait aimer de tout le monde, ſans ſe faire craindre de ſon pere.

Philipsbourg fut pris en dix-neuf jours: on prit Manheim en trois jours; Franckendal en deux: Spire, Treves, Vorms & Oppenheim ſe rendirent, dès que les Français furent à leurs portes.

Le Roi avait réſolu de faire un déſert du Palatinat, dès que ces villes ſeraient priſes. Il avait la vue d'empêcher les ennemis d'y ſubſiſter, plus que celle de ſe venger de l'électeur Palatin, qui n'avait d'autre crime que d'avoir fait ſon devoir, en s'uniſſant au reſte de l'Allemagne contre la France. Il vint à l'armée un ordre de *Louis*, ſigné *Louvois*, de tout réduire en cendres. Les généraux Français, qui

ne pouvaient qu'obéir, firent donc signifier, dans le cœur de l'hiver, aux citoyens de toutes ces villes si florissantes & si bien réparées, aux habitans des villages, aux maîtres de plus de cinquante châteaux, qu'il fallait quitter leurs demeures, & qu'on allait les détruire par le fer & par les flammes. Hommes, femmes, vieillards, enfans sortirent en hâte. Une partie fut errante dans les campagnes : une autre se refugia dans les pays voisins ; pendant que le soldat, qui passe toujours les ordres de rigueur, & qui n'exécute jamais ceux de clémence, brûlait & saccageait leur patrie. On commença par Manheim & par Heidelberg, séjour des électeurs : leurs palais furent détruits, comme les maisons des citoyens ; leurs tombeaux furent ouverts par la rapacité du soldat, qui croyait y trouver des trésors ; leurs cendres furent dispersées. C'était pour la seconde fois, que ce beau pays était désolé sous *Louis XIV* : mais les flammes dont *Turenne* avait brûlé deux villes & vingt villages du Palatinat, n'étaient que des étincelles, en comparaison de ce dernier incendie. L'Europe en eut horreur. Les officiers qui l'exécutèrent, étaient honteux d'être les instrumens de ces duretés. On les rejetait sur le marquis de *Louvois*, devenu plus inhumain par cet endurcissement de cœur

qué produit un long miniſtère. Il avait en effet donné ces conſeils ; mais *Louis* avait été le maître de ne les pas ſuivre. Si le Roi avait été témoin de ce ſpectacle, il aurait lui-même éteint les flammes. Il ſigna, du fond de ſon palais de Verſailles, & au milieu des plaiſirs, la deſtruction de tout un pays, parce qu'il ne voyait dans cet ordre que ſon pouvoir & le malheureux droit de la guerre ; mais de plus près, il n'en eût vu que l'horreur. Les nations qui, juſques-là, n'avaient blâmé que ſon ambition en l'admirant, crierent alors contre ſa dureté, & blâmerent même ſa politique. Car ſi les ennemis avaient pénétré dans ſes états, comme lui chez les ennemis, ils euſſent mis ſes villes en cendres.

Ce danger était à craindre : *Louis*, en couvrant ſes frontieres de cent mille ſoldats, avait appris à l'Allemagne à faire de pareils efforts. Cette contrée, plus peuplée que la France, peut auſſi fournir de plus grandes armées. On les leve, on les aſſemble, on les paie plus difficilement : elles paraiſſent plus tard en campagne ; mais la diſcipline, la patience dans les fatigues, les rendent, ſur la fin d'une campagne, auſſi redoutables que les Français le ſont au commencement. Le duc de Lorraine, *Charles V*, les comman-

dait. Ce prince, toujours dépouillé de son état par *Louis XIV*, ne pouvant y rentrer, avait conservé l'empire à l'empereur *Léopold*; il l'avait rendu vainqueur des Turcs & des Hongrois. Il vint, avec l'electeur de Brandebourg, balancer la fortune du Roi de France. Il reprit Bonn & Mayence, très-mal fortifiées, mais défendues d'une maniere qui fut regardée comme un modele de défense de places. Bonn ne se rendit qu'au bout de trois mois & demi de siege, après que le baron d'*Asfeld*, qui y commandait, eut été blessé à mort dans un assaut général.

Le marquis d'*Uxelles*, depuis maréchal de France, l'un des hommes les plus sages & les plus prévoyans, fit, pour défendre Mayence, des dispositions si bien entendues, que sa garnison n'était presque point fatiguée en servant beaucoup. Outre les soins qu'il eut au-dedans, il fit vingt & une sorties sur les ennemis, & leur tua plus de cinq mille hommes. Il fit même quelquefois deux sorties en plein jour; enfin il fallut se rendre, faute de poudre, au bout de sept semaines. Cette défense mérite place dans l'histoire, & par elle-même, & par la maniere dont elle fut reçue dans le public. Paris, cette ville immense, pleine d'un peuple oisif qui veut juger de tout, & qui a tant d'oreilles

& tant de langues avec si peu d'yeux, regarda d'*Uxelles* comme un homme timide & sans jugement. Cet homme, à qui tous les bons officiers donnaient de justes éloges, étant, au retour de la campagne, à la comédie sur le théâtre, reçut des huées du public : on lui cria, *Mayence*. Il fut obligé de se retirer, non sans mépriser, avec les gens sages, un peuple si mauvais estimateur du mérite, dont cependant on ambitionne les louanges.

Environ ce tems-là, le maréchal *d'Humieres* fut battu à Valcour sur la Sambre aux Pays-Bas, par le prince de *Valdeck*; mais cet échec, qui fit tort à sa réputation, en fit peu aux armes de la France. *Louvois*, dont il était la créature & l'ami, fut obligé de lui ôter le commandement de cette armée. Il fallait le remplacer.

Le Roi choisit le maréchal de *Luxembourg*, malgré son ministre qui le haïssait comme il avait haï *Turenne*. *Je vous promets*, lui dit le Roi, *que j'aurai soin que Louvois aille droit. Je l'obligerai de sacrifier au bien de mon service la haîne qu'il a pour vous : vous n'écrirez qu'à moi, vos lettres ne passeront point par lui.* *Luxembourg* commanda donc en Flandres, & *Catinat* en Italie. On se défendit bien en

Allemagne ſous le maréchal de *Lorges*. Le Duc de *Noailles* avait quelques ſuccès en Catalogne : mais en Flandres ſous *Luxembourg*, & en Italie ſous *Catinat*, ce ne fut qu'une ſuite continuelle de victoires. Ces deux généraux étaient alors les plus eſtimés en Europe.

Le maréchal, Duc de *Luxembourg*, avait dans le caractere des traits du grand *Condé*, dont il était l'éleve ; un génie ardent, une exécution prompte, un coup-d'œil juſte, une eſprit avide de connaiſſances, mais vaſte & peu réglé : plongé dans les intrigues des femmes ; toujours amoureux, & même ſouvent aimé, quoique contrefait & d'un viſage peu agréable, ayant plus de qualités d'un héros que d'un ſage.

Catinat avait dans l'eſprit une application & une agilité, qui le rendaient capable de tout, ſans qu'il ſe piquât jamais de rien. Il eût été bon miniſtre, bon chancelier, comme bon général. Il avait commencé par être avocat, & avait quitté cette profeſſion à vingt-trois ans, pour avoir perdu une cauſe qui était juſte. Il prit le parti des armes, & fut d'abord enſeigne aux gardes-françaiſes. En 1667, il fit, aux yeux du Roi, à l'attaque de la contreſcarpe de Lille, une action qui demandait de la tête & du courage. Le

Roi la remarqua, & ce fut le commencement de sa fortune. Il s'éleva par dégrés sans aucune brigue ; philosophe au milieu de la grandeur & de la guerre, les deux plus grands écueils de la modération ; libre de tous préjugés, & n'ayant point l'affectation de paraître trop les mépriser. La galanterie & le métier de courtisan furent ignorés de lui ; il en cultiva plus l'amitié, & en fut plus honnête-homme. Il vécut aussi ennemi de l'intérêt que du faste ; philosophe en tout, à sa mort comme dans sa vie.

Catinat commandait alors en Italie. Il avait en tête le duc de Savoie, *Victor-Amédée*, prince alors sage, politique, & encore plus malheureux ; guerrier plein de courage, conduisant lui-même ses armées, s'exposant en soldat ; entendant, aussi-bien que personne, cette guerre de chicane qui se fait sur des terreins coupés & montagneux, tel que son pays ; actif, vigilant, aimant l'ordre, mais faisant des fautes & comme prince & comme général. Il en fit une, à ce qu'on prétend, en disposant mal son armée devant celle de *Catinat*. Le général Français en profita, & gagna une pleine victoire à la vue de Saluces, auprès de l'abbaye de Staffarde, dont cette bataille a eu le nom. Lorsqu'il y a beaucoup de morts

d'un côté & presque point de l'autre, c'est une preuve inconteſtable que l'armée battue était dans un terrein où elle devait être néceſſairement accablée. L'armée françaiſe n'eut que trois-cents hommes de tués; celle des alliés, commandée par le duc de Savoie, en eut quatre mille. Après cette bataille, toute la Savoie, excepté Montmélian, fut ſoumiſe au Roi. *Catinat* paſſe dans le Piémont, force les lignes des ennemis retranchés près de Suze, prend Suze, Ville-Franche, Montalban, Nice, réputée imprenable, Veillane, Carmagnole, & revient enfin à Montmélian, dont il ſe rend maître par un ſiege opiniâtre.

Après tant de ſuccès, le miniſtere diminua l'armée qu'il commandait; & le duc de Savoie augmenta la ſienne. *Catinat*, moins fort que l'ennemi vaincu, fut longtems ſur la défenſive; mais enfin, ayant reçu des renforts, il deſcendit des Alpes vers la Marſaille, & là il gagna une ſeconde bataille rangée, d'autant plus glorieuſe, que le prince *Eugêne de Savoie* était un des généraux ennemis.

A l'autre bout de la France, vers les Pays-Bas, le maréchal de *Luxembourg* gagnait la bataille de Fleurus; & de l'aveu de tous les officiers, cette victoire était dûe à la ſupériorité de génie que le

le général Français avait sur le prince de *Waldeck*, alors général de l'armée des alliés. Huit mille prisonniers, six mille morts, deux cents drapeaux ou étendarts, le canon, les bagages, la fuite des ennemis, furent les marques de la victoire.

Le Roi *Guillaume*, victorieux de son beau-pere, venait de repasser la mer. Ce génie, fécond en ressources, tirait plus d'avantage d'une défaite de son parti, que souvent les Français n'en tiraient de leurs victoires. Il lui fallait employer les intrigues, les négociations, pour avoir des troupes & de l'argent, contre un Roi qui n'avait qu'à dire: *Je veux*. Cependant, après la défaite de Fleurus, il vint opposer au maréchal de *Luxembourg* une armée aussi forte que la Française.

Elles étaient composées chacune d'environ quatre-vingt mille hommes: mais Mons était déja investi par le maréchal de *Luxembourg*; & le Roi *Guillaume* ne croyait pas les troupes Françaises sorties de leurs quartiers. *Louis XIV* vint au siege. Il entra dans la ville au bout de neuf jours de tranchée ouverte, en présence de l'armée ennemie. Aussi-tôt il reprit le chemin de Versailles, & il laissa *Luxembourg* disputer le terrein, pendant toute la campagne, qui finit par le combat de Leuze; action très-singuliere, où vingt-

huit eſcadrons de la maiſon du Roi & de la gendarmerie, défirent ſoixante & quinze eſcadrons de l'armée ennemie.

Le Roi reparut encore au ſiege de Namur, la plus forte place des Pays-Bas, par ſa ſituation au confluent de la Sambre & de la Meuſe, & par une citadelle bâtie ſur des rochers. Il prit la ville en huit jours, & les châteaux en ving-deux, pendant que le Duc de *Luxembourg* empêchait le Roi *Guillaume* de paſſer la Méhaigne à la tête de quatre-vingt mille hommes, & de venir faire lever le ſiege. *Louis* retourna encore à Verſailles après cette conquête; & *Luxembourg* tint encore tête à toutes les forces des ennemis. Ce fut alors que ſe donna la bataille de Steinkerque, célebre par l'artifice & la valeur. Un eſpion, que le général Français avait auprès du Roi *Guillaume*, eſt découvert. On le force, avant de le faire mourir, de donner un faux avis au maréchal de *Luxembourg*. Sur ce faux avis *Luxembourg* prend, avec raiſon, des meſures qui le devaient faire battre. Son armée endormie eſt attaquée à la pointe du jour: une brigade eſt déja miſe en fuite, & le général le ſait à peine. Sans un excès de diligence & de bravoure, tout était perdu.

Ce n'était pas aſſez d'être grand général, pour n'être pas mis en déroute; il fal-

lait avoir des troupes aguerries, capables de se rallier; des officiers généraux assez habiles pour rétablir le désordre, & qui eussent la bonne volonté de le faire : car un seul officier supérieur, qui eût voulu profiter de la confusion pour faire battre son général, le pouvait aisément sans se commettre.

Luxembourg était malade, circonstance funeste dans un moment qui demande une activité nouvelle : le danger lui rendit ses forces : il fallait des prodiges pour n'être pas vaincu, & il en fit. Changer de terrein, donner un champ de bataille à son armée qui n'en avait point, rétablir la droite toute en désordre, rallier trois fois ses troupes, charger trois fois à la tête de la Maison du Roi, fut l'ouvrage de moins de deux heures. Il avait dans son armée *Philippe*, duc d'Orléans, alors duc de Chartres, depuis régent du royaume, petit-fils de France, qui n'avait pas alors quinze ans. Il ne pouvait être utile pour un coup décisif; mais c'était beaucoup pour animer les soldats, qu'un petit-fils de France encore enfant, chargeant avec la Maison du Roi, blessé dans le combat, & revenant encore à la charge malgré sa blessure.

Un petit-fils & un petit-neveu du grand *Condé*, servaient tous deux de lieutenans-

généraux ; l'un était *Louis de Bourbon*, nommé *Monsieur le Duc* ; l'autre *François-Louis*, prince de *Conti*, rivaux de courage, d'esprit, d'ambition, de réputation ; Monsieur le Duc, d'un naturel plus austere, ayant peut-être des qualités plus solides ; & le prince de *Conti* de plus brillantes. Appellés tous deux, par la voix publique, au commandement des armées, ils desiroient passionnément cette gloire ; mais ils n'y parvinrent jamais, parce que *Louis*, qui connaissait leur ambition comme leur mérite, se souvenait toujours que le prince de *Condé* lui avait fait la guerre.

Le prince de *Conti* fut le premier qui rétablit le désordre, ralliant des brigades, en faisant avancer d'autres. Monsieur le Duc faisait la même manœuvre, sans avoir besoin d'émulation. Le duc de *Vendôme*, petit-fils de *Henri IV*, était aussi lieutenant-général dans cette armée. Il servait depuis l'âge de douze ans ; &, quoiqu'il en eût alors quarante, il n'avait pas encore commandé en chef. Son frere le grand-prieur était auprès de lui.

Il fallut que tous ces princes se missent à la tête de la Maison du Roi, avec le duc de *Choiseul*, pour chasser un corps d'Anglais qui gardait un poste avantageux, dont le succès de la bataille dépendait. La Maison du Roi & les Anglais

étaient les meilleures troupes qui fussent dans le monde. Le carnage fut grand. Les Français, encouragés par cette foule de princes & de jeunes seigneurs qui combattoient autour du général, l'emporterent enfin. Le régiment de Champagne défit les Gardes anglaises du Roi *Guillaume*; & quand les anglais furent vaincus, il fallut que le reste cédât.

Boufflers, depuis maréchal de France, accourait dans ce moment même de quelques lieues du champ de bataille avec des dragons, & acheva la victoire. Le Roi *Guillaume* ayant perdu environ sept mille hommes, se retira avec autant d'ordre qu'il avait attaqué; &, toujours vaincu, mais toujours à craindre, il tint encore la campagne. La victoire, due à la valeur de tous ces jeunes princes, & de la plus florissante noblesse du royaume, fit à la Cour, à Paris & dans les provinces, un effet qu'aucune bataille gagnée n'avait fait encore.

Monsieur le Duc, le prince de *Conti*, Messieurs de *Vendôme* & leurs amis, trouvaient, en s'en retournant, les chemins bordés de peuple. Les acclamations & la joie alloient jusqu'à la démence. Toutes les femmes s'empressaient d'attirer leurs regards. Les hommes portaient alors des cravates de dentelle, qu'on arrangeait

avec assez de peine & de tems. Les princes, s'étant habillés avec précipitation pour le combat, avaient passé négligemment ces cravates autour du cou : les femmes porterent des ornemens faits sur ce modele ; on les appella des *Steinkerques*. Toutes les bijouteries nouvelles étaient à la Steinkerque. Un jeune homme qui s'était trouvé à cette bataille, était regardé avec empressement. Le peuple s'attroupait par-tout autour des princes, on les aimait d'autant plus, que leur faveur à la cour n'était pas égale à leur gloire.

Ce fut à cette bataille qu'on perdit le jeune prince de *Turenne*, neveu du héros tué en Allemagne ; il donnait déjà des espérances d'égaler son oncle. Ses graces & son esprit l'avaient rendu cher à la ville, à la cour & à l'armée.

Le général, en rendant compte au Roi de cette bataille mémorable, ne daigna pas seulement l'instruire qu'il était malade quand il fut attaqué.

Le même général, avec les mêmes princes & ces mêmes troupes surprises & victorieuses à Steinkerque, alla surprendre, la campagne suivante, le Roi *Guillaume* par une marche de sept lieues, & l'atteignit à Nervinde. Nervinde est un village près de la Guette, à quelques

lieues de Bruxelles. *Guillaume* eut le tems de se retrancher pendant la nuit & de se mettre en bataille. On l'attaque à la pointe du jour ; on le trouve à la tête du régiment de *Ruvigni*, tout composé de gentilshommes français, que la fatale révocation de l'édit de Nantes & les dragonades avaient forcés de quitter & de haïr leur patrie. Ils se vengeaient sur elle des intrigues du jésuite *la Chaise*, & des cruautés de *Louvois*. *Guillaume*, suivi d'une troupe si animée, renversa d'abord les escadrons qui se présenterent contre lui. Mais enfin il fut renversé lui-même sous son cheval tué. Il se releva, & continua le combat avec les efforts les plus obstinés.

Luxembourg entra deux fois, l'épée à la main, dans le village de Nervinde. Le duc de *Villeroi* fut le premier qui sauta dans les retranchemens des ennemis. Deux fois le village fut emporté & repris.

Ce fut encore à Nervinde que ce même *Philippe*, duc de Chartres, se montra digne petit-fils de *Henri IV*. Il chargeait pour la troisieme fois à la tête d'un escadron. Cette troupe étant repoussée, il se trouva dans un terrein creux, environné de tous côtés d'hommes & de chevaux tués ou blessés. Un escadron ennemi s'avance à lui, lui crie de se rendre ; on le saisit ; il se défend seul ; il blesse l'offi-

cier qui le tenait prisonnier ; il s'en débarrasse. On revole à lui dans le moment ; & on le dégage. Le prince de *Condé*, qu'on nommait *Monsieur le Duc*, le prince de *Conti* son émule, qui s'étaient tant signalés à Steinkerque, combattaient de même à Nervinde pour leur vie comme pour leur gloire, & furent obligés de tuer des ennemis de leur main ; ce qui n'arrive aujourd'hui presque jamais aux officiers généraux, depuis que le feu décide de tout dans les batailles.

Le maréchal de *Luxembourg* se signala & s'exposa plus que jamais : son fils, le duc de *Montmorenci*, se mit au-devant de lui lorsqu'on le tirait ; & reçut le coup porté à son pere. Enfin, le général & les princes reprirent le village une troisieme fois, & la bataille fut gagnée.

Peu de journées furent plus meurtrieres. Il y eut environ vingt mille morts, douze du côté des alliés, & huit mille de celui des Français. C'est à cette occasion qu'on disait qu'il fallait chanter plus de *De profundis* que de *Te Deum*.

Si quelque chose pouvait consoler des horreurs attachées à la guerre, ce serait ce que dit le comte de *Salm* blessé & prisonnier dans Tirlemont. Le maréchal de *Luxembourg* lui rendait des soins assidus. Quelle nation êtes-vous ! lui dit ce prince :

il

il n'y a point d'ennemis plus à craindre dans une bataille, ni de plus généreux amis après la victoire.

Toutes ces batailles produisaient beaucoup de gloire, mais peu de grands avantages. Les alliés battus à Fleurus, à Steinkerque, à Nervinde, ne l'avaient jamais été d'une maniere complette. Le Roi *Guillaume* fit toujours de belles retraites; &, quinze jours après une bataille, il eût fallu lui en livrer une autre pour être le maître de la campagne. La cathédrale de Paris était remplie des drapeaux ennemis. Le prince de *Conti* appellait le maréchal de *Luxembourg, le tapissier de Notre-Dame.* On ne parlait que de victoires. Cependant *Louis XIV* avait autrefois conquis la moitié de la Hollande & de la Flandre, toute la Franche-Comté, sans donner un seul combat; & maintenant, après les plus grands efforts & les victoires les plus sanglantes, on ne pouvait entamer les Provinces-Unies; on ne pouvait même faire le siege de Bruxelles.

Le maréchal de *Lorges* avait aussi, de son côté, gagné un grand combat près de Spirebach; il avait même pris le vieux duc de Virtenberg: il avait pénétré dans son pays; mais, après l'avoir envahi par une victoire, il avait été contraint d'en sortir. *Monseigneur* vint prendre une se-

conde fois & ſaccager Heidelberg, que les ennemis avaient repris, & enſuite il fallut ſe tenir ſur la défenſive contre les Impériaux.

Le maréchal de *Catinat* ne put, après ſa victoire de Stafarde & la conquête de la Savoie, garantir le Dauphiné d'une irruption de ce même duc de Savoie, ni, après ſa victoire de la Marſaille, ſauver l'importante ville de Caſal.

En Eſpagne, le maréchal de *Noailles* gagna auſſi une bataille ſur le bord du Ter. Il prit Gironne & quelques petites places; mais il n'avait qu'une armée faible, & il fut obligé, après ſa victoire, de ſe retirer devant Barcelonne. Les Français, vainqueurs de tous côtés, & affaiblis par leurs ſuccès, combattaient dans les alliés une hydre toujours renaiſſante. Il commençait à devenir difficile en France de faire des recrues, encore plus de trouver de l'argent. La rigueur de la ſaiſon, qui détruiſit les biens de la terre en ce tems, apporta la famine. On périſſait de miſere au bruit des *Te Deum* & parmi les réjouiſſances. Cet eſprit de confiance & de ſupériorité, l'ame des troupes françaiſes, diminuait déja un peu. *Louis XIV* ceſſa de paraître à leur tête. *Louvois* était mort; on était très-mécontent de *Barbeſieux* ſon fils. Enfin la mort du ma-

réchal de *Luxembourg*, ſous qui les ſoldats ſe croyaient invincibles, ſembla mettre un terme à la ſuite rapide des victoires de la France.

L'art de bombarder les villes maritimes avec des vaiſſeaux retomba alors ſur ſes inventeurs. Ce n'eſt pas que la machine infernale, avec laquelle les Anglais voulurent brûler Saint-Malo, & qui échoua ſans faire d'effet, dût ſon origine à l'induſtrie des Français. Il y avait déja longtems qu'on avait haſardé de pareilles machines en Europe. C'était l'art de faire partir les bombes auſſi juſte d'une aſſiette mouvante que d'un terrein ſolide, que les Français avaient inventé; & ce fut par cet art que Dieppe, le Havre-de-Grace, Saint-Malo, Dunkerque & Calais furent bombardés par les flottes anglaiſes. Dieppe, dont on peut approcher plus facilement, fut la ſeule qui ſouffrit un véritable dommage. Cette ville, agréable aujourd'hui par ſes maiſons régulieres, & qui doit ſes embelliſſements à ſon malheur, fut preſque toute réduite en cendres. Vingt maiſons ſeulement au Havre-de-Grace furent écraſées & brûlées par les bombes; mais les fortifications du port furent renverſées. C'eſt en ce ſens que la médaille frappée en Hollande eſt vraie, quoique tant d'auteurs français ſe ſoient

récriés sur la fausseté. On lit dans l'exergue en latin : *le port du Havre brûlé & renversé, &c.* Cette inscription ne dit pas que la ville fut consommée, ce qui eût été faux ; mais qu'on avait brûlé le port, ce qui était vrai.

Quelque tems après, la conquête de Namur fut perdue. On avait en France prodigué des éloges à *Louis XIV* pour l'avoir prise, & des railleries & des satyres indécentes contre le Roi *Guillaume*, pour ne l'avoir pu secourir avec une armée de quatre-vingt mille hommes. *Guillaume* s'en rendit maître de la même maniere qu'il l'avait vu prendre. Il l'attaqua, aux yeux d'une armée encore plus forte que n'avait été la sienne quand *Louis XIV* l'assiégea. Il y trouva de nouvelles fortifications que *Vauban* avait faites. La garnison française qui la défendit était une armée ; car, dans le tems qu'il en forma l'investissement, le maréchal de *Boufflers* se jetta dans la place avec sept régiments de dragons. Ainsi Namur était défendue par seize mille hommes, & prête à tout moment d'être secourue par près de cent mille.

Le maréchal de *Boufflers* était un homme de beaucoup de mérite, un général actif & appliqué, un bon citoyen, ne songeant qu'au bien du service, ne ménageant pas plus ses soins que sa vie. Les mémoires

du marquis de *Feuquieres* lui reprochent pluſieurs fautes dans la défenſe de la place & de la citadelle ; ils lui en reprochent encore dans la défenſe de Lille, qui lui a tant fait d'honneur. Ceux qui ont écrit l'hiſtoire de *Louis XIV*, ont copié ſervilement le marquis de *Feuquieres* pour la guerre, ainſi que l'abbé de *Choiſi* pour les anecdotes. Ils ne pouvaient pas ſavoir que *Feuquieres*, d'ailleurs excellent officier, & connaiſſant la guerre par principes & par expérience, était un eſprit non moins chagrin qu'éclairé, l'*Ariſtarque* des généraux, & quelquefois le *Zoïle*. Il altere des faits, pour avoir le plaiſir de cenſurer des fautes. Il ſe plaignait de tout le monde, & tout le monde ſe plaignait de lui. On diſait qu'il était le plus brave homme de l'Europe, parce qu'il dormait au milieu de cent mille de ſes ennemis. Sa capacité n'ayant pas été récompenſée par le bâton de maréchal de France, il employa trop, contre ceux qui ſervaient l'état, des lumieres qui euſſent été très-utiles, s'il eût eu l'eſprit auſſi conciliant que pénétrant, appliqué & hardi.

Il reprocha au maréchal de *Villeroi* plus de fautes, & de plus eſſentielles qu'à *Boufflers*. *Villeroi*, à la tête d'environ quatre-vingt mille hommes, devait ſecourir

Namur : mais quand même les maréchaux de *Villeroi* & de *Boufflers* euſſent fait généralement tout ce qui ſe pouvait faire (ce qui eſt bien rare), il fallait, par la ſituation du terrein, que Namur ne fût point ſecourue, & ſe rendît tôt ou tard. Les bords de la Méhaigne, couverts d'une armée d'obſervation qui avait arrêté les ſecours du Roi *Guillaume*, arrêterent alors néceſſairement ceux du maréchal de *Villeroi*.

Le maréchal de *Boufflers*, le comte de *Guiſcard*, gouverneur de la ville, le comte de *Laumont du Châtelet*, commandant de l'infanterie, tous les officiers & les ſoldats défendirent la ville avec une opiniâtreté & une bravoure admirable, mais qui ne recula pas la priſe de deux jours. Quand une ville eſt aſſigée par une armée ſupérieure, que les travaux ſont bien conduits, & que la ſaiſon eſt favorable, on ſait à-peu-près en combien de tems elle ſera priſe, quelque vigoureuſe que la défenſe puiſſe être. Le Roi *Guillaume* ſe rendit maître de la ville & de la citadelle, qui lui coûterent plus de tems qu'à *Louis XIV*.

Le Roi, pendant qu'il perdait Namur, fit bombarder Bruxelles : vengeance inutile qu'il prenait ſur le Roi d'Eſpagne

de ſes villes bombardées par les Anglais. Tout cela faiſait une guerre ruineuſe & funeſte aux deux partis.

C'eſt, depuis deux ſiecles, un des effets de l'induſtrie & de la fureur des hommes, que les déſolations de nos guerres ne ſe bornent pas à notre Europe. Nous nous épuiſons d'hommes & d'argent pour aller nous détruire aux extrémités de l'Aſie & de l'Amérique. Les Indiens, que nous avons obligés par force & par adreſſe à recevoir nos établiſſemens, & les Américains dont nous avons enſanglanté & ravi le continent, nous regardent comme des ennemis de la nature humaine, qui accourent du bout du monde pour les égorger & pour ſe détruire enſuite eux-mêmes.

Les Français n'avaient de colonie dans les grandes Indes que celle de Pondichéri, formée par les ſoins de *Colbert* avec des dépenſes immenſes, dont le fruit ne pouvait être recueilli qu'au bout de pluſieurs années. Les Hollandais s'en ſaiſirent aiſément, & ruinerent aux Indes le commerce de la France à peine établi.

Les Anglais détruiſirent les plantations de la France à Saint-Domingue. Un armateur de Breſt ravagea celles qu'ils avaient à Gambie dans l'Afrique. Les armateurs de Saint-Malo porterent le fer & le feu à Terre-Neuve ſur la côte orien-

tale qu'ils poſſedent. Leur iſle de la Jamaïque fut inſultée par les eſcadres françaiſes, leurs vaiſſeaux pris & brûlés, leurs côtes ſaccagées.

Pointis, chef d'eſcadre, à la tête de pluſieurs vaiſſeaux du Roi & de quelques corſaires de l'Amérique, alla ſurprendre, auprès de la ligne, la ville de Carthagene, magaſin & entrepôt des tréſors que l'Eſpagne tire du Mexique. Le dommage qu'il y cauſa fut eſtimé vingt millions de nos livres, & le gain dix millions. Il y a toujours quelque choſe à rabattre de ces calculs, mais rien des calamités extrêmes que cauſent ces expéditions glorieuſes.

Les vaiſſeaux marchands de Hollande & d'Angleterre étaient tous les jours la proie des armateurs de France, & ſurtout de *Du-Gué Trouin*, homme unique en ſon genre, auquel il ne manquait que de grandes flottes, pour avoir la réputation de *Dragut* ou de *Barberouſſe*.

Jean Barth ſe fit auſſi une grande réputation parmi les corſaires. De ſimple matelot, il devint enfin chef d'eſcadre, ainſi que *Du-Gué Trouin*. Leurs noms ſont encore illuſtres.

Les ennemis prenaient moins de vaiſſeaux marchands Français, parce qu'il y en avait moins. La mort de *Colbert* &

la guerre avaient beaucoup diminué le commerce.

Le réſultat des expéditions de terre & de mer, était donc le malheur univerſel. Ceux qui ont plus d'humanité que de politique, remarqueront que, dans cette guerre, *Louis XIV* était armé contre ſon beau frere le Roi d'Eſpagne, contre l'électeur de Bavjere dont il avait donné la ſœur à ſon fils le dauphin, contre l'électeur Palatin dont il brûla les états après avoir marié Monſieur à la princeſſe Palatine. Le Roi *Jacques* fut chaſſé du trône par ſon gendre & par ſa fille. Depuis même on a vu le duc de Savoie ligué encore contre la France, où l'une de ſes filles était dauphine; & contre l'Eſpagne, où l'autre était Reine. La plupart des guerres entre les princes chrétiens, ſont des eſpeces de guerres civiles.

L'entrepriſe la plus criminelle de toute cette guerre, fut la ſeule véritablement heureuſe. *Guillaume* réuſſit toujours pleinement en Angleterre & en Irlande. Ailleurs les ſuccès furent balancés. Quand j'appelle cette entrepriſe criminelle, je n'examine pas ſi la nation, après avoir répandu le ſang du pere, avait tort ou raiſon de proſcrire le fils, & de défendre ſa religion & ſes droits: je dis ſeulement que, s'il y a quelque juſtice ſur

la terre, il n'appartenait pas à la fille & au gendre du Roi *Jacques*, de le chaſſer de ſa maiſon. Cette action ſerait horrible entre des particuliers : l'intérêt des peuples ſemble établir une autre morale pour les princes.

CHAPITRE XVII.

Traité avec la Savoie. Mariage du Duc de Bourgogne. Paix de Riſvick. Etat de la France & de l'Europe. Mort & teſtament de CHARLES *II, Roi d'Eſpagne.*

LA France conſervait encore ſa ſupériorité ſur tous ſes ennemis. Elle en avait accablé quelques-uns, comme la Savoie & le Palatinat. Elle faiſait la guerre ſur les frontieres des autres. C'était un corps puiſſant & robuſte, fatigué d'une longue réſiſtance, & épuiſé par ſes victoires. Un coup porté à propos l'eût fait chanceler. Quiconque a pluſieurs ennemis à la fois, ne peut avoir, à la longue, de ſalut que dans leur diviſion ou dans la paix : *Louis XIV* obtint bientôt l'une & l'autre.

Victor-Amédée, duc de Savoie, était celui de tous les princes qui prenait le plutôt ſon parti, quand il s'agiſſait de rompre ſes engagemens pour ſes intérêts. Ce fut à

lui que la Cour de France s'adreſſa. Le comte de *Teſſé*, depuis maréchal de France, homme habile & aimable, d'un génie fait pour plaire, qui eſt le premier talent des négociateurs, agit d'abord ſourdement à Turin. Le maréchal de *Catinat*, auſſi propre à faire la paix que la guerre, acheva la négociation. Il n'était pas beſoin de deux hommes habiles pour déterminer le duc de Savoie à recevoir ſes avantages. On lui rendait ſon pays ; on lui donnait de l'argent ; on propoſait le mariage de ſa fille avec le jeune duc de Bourgogne, fils de Monſeigneur, héritier de la couronne de France. On fut bientôt d'accord : le duc & *Catinat* conclurent le traité à Notre-Dame de Lorette, où ils allerent ſous prétexte d'un pélerinage de dévotion, qui ne fit prendre le change à perſonne. Le pape (c'était alors *Innocent XII*) entrait ardemment dans cette négociation. Son but était de délivrer à la fois l'Italie, & des invaſions des Français, & des taxes continuelles que l'Empereur exigeait pour payer ſes armées. On voulait que les Impériaux laiſſaſſent l'Italie neutre. Le duc de Savoie s'engageait par le traité à obtenir cette neutralité. L'Empereur répondit d'abord par des refus ; car la cour de Vienne ne ſe déterminait guere qu'à l'extrémité. Alors le duc de Savoie joignit

ſes troupes à l'armée françaiſe. Ce prince devint, en moins d'un mois, de généraliſſime de l'Empereur, généraliſſime de *Louis XIV*. On amena ſa fille en France, pour épouſer, à onze ans, le duc de Bourgogne qui en avait treize. Après la défection du duc de Savoie, il arriva, comme à la paix de Nimegue, que chacun des alliés prit le parti de traiter. L'Empereur accepta d'abord la neutralité d'Italie. Les Hollandais propoſerent le château de Riſvick, près de la Haie, pour les conférences d'une paix générale. Quatre armées, que le Roi avait ſur pied, ſervirent à hâter les concluſions. Quatre-vingt mille hommes étaient en Flandre ſous *Villeroi*. Le maréchal de *Choiſeul* en avait quarante mille ſur les bords du Rhin. *Catinat* en avait encore autant en Piémont. Le duc de *Vendôme*, parvenu enfin au généralat, après avoir paſſé par tous les degrés, depuis celui de garde du Roi comme un ſoldat de fortune, commandait en Catalogne, où il gagna un combat, & où il prit Barcelonne. Ces nouveaux efforts & ces nouveaux ſuccès furent la médiation la plus efficace. La Cour de Rome offrit encore ſon arbitrage, & fut réfuſée comme à Nimegue. Le Roi de Suede, *Charles XI*, fut le médiateur. Enfin, la paix ſe fit, non plus avec cette

hauteur & ces conditions avantageuſes qui avaient ſignalé la grandeur de *Louis XIV*, mais avec une facilité & un relâchement de ſes droits, qui étonnerent également les Français & les Alliés. On a cru longtems que cette paix avait été préparée par la plus profonde politique.

On prétendait que le grand projet du Roi de France était & devait être de ne pas laiſſer tomber toute la ſucceſſion de la vaſte monarchie eſpagnole, dans l'autre branche de la Maiſon d'*Autriche*. Il eſpérait, diſait-on, que la Maiſon de *Bourbon* en arracherait au moins quelque démembrement, & que peut-être un jour elle l'aurait toute entiere. Les renonciations authentiques de la femme & de la mere de *Louis XIV*, ne paraiſſaient que de vaines ſignatures, que des conjonctures nouvelles devaient anéantir. Dans ce deſſein, qui aggrandiſſait ou la France ou la Maiſon de *Bourbon*, il était néceſſaire de montrer quelque modération à l'Europe, pour ne pas effaroucher tant de puiſſances toujours ſoupçonneuſes. La paix donnait le tems de ſe faire de nouveaux alliés, de rétablir les finances, de gagner ceux dont on aurait beſoin, & de laiſſer former dans l'état de nouvelles milices. Il fallait céder quelque choſe, dans l'eſpérance d'obtenir beaucoup plus.

On penſa que c'étaient là les motifs ſecrets de cette paix de Riſvik, qui, en effet, procura par l'événement le trône d'Eſpagne au petit-fils de *Louis XIV*. Cette idée ſi vraiſemblable n'eſt pas vraie ; *ni Louis XIV*, ni ſon Conſeil, n'eurent ces vues qui ſemblaient devoir ſe préſenter à eux. C'eſt un grand exemple de cet enchaînement des révolutions de ce monde qui entraînent les hommes par leſquels elles ſemblent conduites. L'intérêt viſible de poſſéder bientôt l'Eſpagne, ou une partie de cette monarchie, n'influa en rien dans la paix de Riſvick. Le marquis de *Torci* en fait l'aveu dans ſes mémoires manuſcrits. On fit la paix par laſſitude de la guerre, & cette guerre avait été preſque ſans objet ; du moins elle n'avait été, du côté des alliés, que le deſſein vague d'abaiſſer la grandeur de *Louis XIV* ; & dans ce monarque, que la ſuite de cette même grandeur qui n'avait pas voulu plier. Le Roi *Guillaume* avait entraîné dans ſa cauſe l'Empereur, l'Empire, l'Eſpagne, les Provinces-Unies, la Savoie. *Louis XIV* s'était vu trop engagé pour reculer. La plus belle partie de l'Europe avait été ravagée, parce que le Roi de France avait uſé avec trop de hauteur de ſes avantages après la paix de Nimegue. C'était contre ſa perſonne qu'on s'était

ligué plutôt que contre la France. Le Roi croyait avoir mis en sûreté la gloire que donnent les armes ; il voulut avoir celle de la modération ; & l'épuiſement qui ſe faiſait ſentir dans les finances ne lui rendit pas cette modération difficile.

Les affaires politiques ſe traitaient dans le conſeil : les réſolutions s'y prenaient : le marquis de *Torci*, encore jeune, n'était chargé que de l'exécution. Tout le conſeil voulait la paix. Le duc de *Beauvilliers*, ſur-tout, y repréſentait avec force la miſere des peuples. Madame de *Maintenon* en était touchée ; le Roi n'y était pas inſenſible. Cette miſere faiſait d'autant plus d'impreſſion, qu'on tombait de cet état floriſſant où le miniſtre *Colbert* avait mis le royaume. Les grands établiſſemens en tout genre avaient prodigieuſement coûté, & l'économie ne réparait pas le dérangement de ces dépenſes forcées. Ce mal intérieur étonnait, parce qu'on ne l'avait jamais ſenti depuis que *Louis XIV* gouvernait par lui-même. Voilà les cauſes de la paix de Riſvick. Des ſentimens vertueux y influerent certainement. Ceux qui penſent que les Rois & leurs miniſtres ſacrifient ſans ceſſe & ſans meſure à l'ambition, ne ſe trompent pas moins que celui qui penſerait qu'ils ſacrifient toujours au bonheur du monde.

Le Roi rendit donc à la branche Autrichienne d'Eſpagne tout ce qu'il lui avait pris vers les Pyrenées, & ce qu'il venait de lui prendre en Flandre dans cette derniere guerre, Luxembourg, Mons, Ath, Courtrai. Il reconnut pour Roi légitime d'Angleterre, le Roi *Guillaume*, traité juſqu'alors de prince d'Orange, d'uſurpateur & de tyran. Il promit de ne donner aucun ſecours à ſes ennemis. Le Roi *Jacques*, dont le nom fut omis dans le traité, reſta dans Saint-Germain, avec le nom inutile de Roi, & des penſions de *Louis XIV*. Il ne fit plus que des manifeſtes, ſacrifié par ſon protecteur à la néceſſité, & déja oublié de l'Europe.

Les jugemens rendus par les Chambres de Briſac & de Metz contre tant de ſouverains, & les réunions faites à l'Alſace, monumens d'une puiſſance & d'une fierté dangereuſe, furent abolis; & les bailliages juridiquement ſaiſis, furent rendus à leurs maîtres légitimes.

Outre ces déſiſtemens, on reſtitua à l'Empire Fribourg, Briſac, Kehl, Philipsbourg. On ſe ſoumit à raſer les forteresſes de Strasbourg ſur le Rhin, le Fort-Louis, Trarbac, le Mont-Royal; ouvrages où *Vauban* avait épuiſé ſon art, & le Roi ſes finances. On fut ſurpris dans l'Europe, & mécontent en France, que

Louis

Louis XIV eût fait la paix comme s'il eût été vaincu. *Hallai*, *Creci* & *Callieres*, qui avaient signé cette paix, n'osaient se montrer ni à la cour, ni à la ville : on les accablait de reproches & de ridicules, comme s'ils avaient fait un seul pas qui n'eût été ordonné par le ministere. La cour de *Louis XIV* leur reprochait d'avoir trahi l'honneur de la France, & depuis on les loua d'avoir préparé par ce traité la succession à la monarchie Espagnole. Mais ils ne méritèrent ni les critiques, ni les louanges.

Ce fut enfin par cette paix, que la France rendit la Lorraine à la maison qui la possédait depuis sept-cents années. Le duc *Charles V*, appui de l'Empire, & vainqueur des Turcs, était mort. Son fils *Léopold* prit, à la paix de Risvick, possession de sa souveraineté ; dépouillé à la vérité de ses droits réels, car il n'était pas permis au duc d'avoir des remparts à sa capitale : mais on ne put lui ôter un droit plus beau, celui de faire du bien à ses sujets ; droit, dont jamais aucun prince n'a si bien usé que lui.

Il est à souhaiter que la derniere postérité apprenne, qu'un des moins grands souverains de l'Europe, a été celui qui a fait le plus de bien à son peuple. Il trouva la Lorraine désolée & déserte : il

la repeupla, il l'enrichit. Il l'a conservée toujours en paix, pendant que le reste de l'Europe a été ravagé par la guerre. Il a eu la prudence d'être toujours bien avec la France, & d'être aimé dans l'Empire; tenant heureusement ce juste milieu qu'un prince sans pouvoir n'a presque jamais pu garder entre deux grandes puissances. Il a procuré à ses peuples l'abondance qu'ils ne connaissaient plus. Sa noblesse, réduite à la derniere misere, a été mise dans l'opulence par ses seuls bienfaits. Voyait-il la maison d'un gentilhomme en ruine: il la faisait rebâtir à ses dépens; il payait leurs dettes, il mariait leurs filles, il prodiguait des présens avec cet art de donner, qui est encore au-dessus des bienfaits: il mettait dans ses dons la magnificence d'un prince & la politesse d'un ami. Les arts, en honneur dans sa petite province, produisaient une circulation nouvelle, qui fait la richesse des états. Sa cour était formée sur le modele de celle de France. On ne croyait presque pas avoir changé de lieu, quand on passait de Versailles à Lunéville. A l'exemple de *Louis XIV*, il faisait fleurir les belles-lettres. Il a établi dans Lunéville une espece d'université sans pédantisme, où la jeune noblesse d'Allemagne venait se former. On y apprenait de véritables scien-

ces, dans des écoles où la physique était démontrée aux yeux par des machines admirables. Il a cherché les talens jusques dans les boutiques & dans les forêts, pour les mettre au jour & les encourager. Enfin, pendant tout son regne, il ne s'est occupé que du soin de procurer à sa nation de la tranquilité, des richesses, des connaissances & des plaisirs. *Je quitterais demain ma souveraineté*, disait il, *si je ne pouvais faire du bien.* Aussi a-t-il goûté le bonheur d'être aimé; & j'ai vu, longtems après sa mort, ses sujets verser des larmes en prononçant son nom. Il a laissé, en mourant, son exemple à suivre aux plus grands Rois, & il n'a pas peu servi à preparer à son fils le chemin du trône de l'Empire.

Dans le tems que *Louis XIV* ménageait la paix de Risvick, qui devait lui valoir la succession d'Espagne, la couronne de Pologne vint à vaquer. C'était la seule couronne royale au monde qui fût alors élective. Citoyens & étrangers y peuvent prétendre. Il faut, pour y parvenir, ou un mérite assez éclatant & assez soutenu par les intrigues, pour entraîner les suffrages, (comme il était arrivé à *Jean Sobieski* dernier Roi), ou bien des trésors assez grands pour acheter ce royaume, qui est presque toujours à l'enchere.

L'abbé de *Polignac*, depuis cardinal, eut d'abord l'habileté de disposer les suffrages en faveur de ce prince de *Conti*, connu par les actions de valeur qu'il avait faites à Steinkerque & à Nervinde. Il n'avait jamais commandé en chef, il n'entrait point dans les conseils du Roi. Monsieur le Duc avait autant de réputation que lui à la guerre; M. de *Vendôme* en avait davantage; cependant sa renommée effaçait alors les autres noms par le grand art de plaire & de se faire valoir, que jamais on ne posséda mieux que lui. *Polignac*, qui avait celui de persuader, détermina d'abord les esprits en sa faveur. Il balança, avec de l'éloquence & des promesses, l'argent qu'*Auguste*, électeur de Saxe, prodiguait. *Louis-François*, prince de *Conti*, fut élu Roi par le plus grand parti, & proclamé par le primat du royaume, *Auguste* fut élu deux heures après par un parti beaucoup moins nombreux; mais il était prince souverain & puissant; il avait des troupes prêtes sur les frontieres de Pologne. Le prince de *Conti* était absent, sans argent, sans troupes, sans pouvoir : il n'avait pour lui que son nom & le cardinal de *Polignac*. Il fallait, ou que *Louis XIV* l'empêchât de recevoir l'offre de la couronne, ou qu'il lui donnât de quoi l'emporter sur son rival. Le ministere

français passa pour en avoir fait trop, en envoyant le prince de *Conti*, & trop peu en ne lui donnant qu'une faible escadre & quelques lettres de change, avec lesquelles il arriva à la rade de Dantzig. On parut se conduire avec cette politique mitigée, qui commence les affaires pour les abandonner. Le prince de *Conti* ne fut pas seulement reçu à Dantzig : ses lettres de change y furent protestées. Les intrigues du pape, celles de l'Empereur, l'argent & les troupes de Saxe, assuraient déja la couronne à son rival : il revint avec la gloire d'avoir été élu. La France eut la mortification de faire voir qu'elle n'avait pas assez de force pour faire un Roi de Pologne.

Cette disgrace du prince de *Conti* ne troubla point la paix du Nord entre les chrétiens. Le midi de l'Europe fut tranquille bientôt après par la paix de Risvick. Il ne restait plus de guerre que celle que les Turcs faisaient à l'Allemagne, à la Pologne, à Venise & à la Russie. Les chrétiens, quoique mal gouvernés & divisés entre eux, avaient dans cette guerre la supériorité. La bataille de Zanta, où le prince *Eugene* battit le Grand-Seigneur en personne, fameuse par la mort d'un grand-Visir, de dix-sept bachas, & de plus de vingt mille Turcs, abaissa l'orgueil ottoman, & procura la paix de Carlovitz,

où les Turcs reçurent la loi. Les Vénitiens eurent la Morée, les Moscovites Asoph, les Polonais Caminiek, l'Empereur la Transilvanie. La chrétienté fut alors tranquille & heureuse; on n'entendait parler de guerre, ni en Asie, ni en Afrique. Toute la terre était en paix vers les deux dernieres années du dix-septieme siecle, époque d'une trop courte durée.

Les malheurs publics recommencerent bientôt. Le Nord fut troublé dès l'an 1700, par les deux hommes les plus singuliers qui fussent sur la terre. L'un était le Czar *Pierre Alexiowitz*, Empereur de Russie; & l'autre, le jeune *Charles XII*, Roi de Suede. Le Czar *Pierre*, supérieur à son siecle & à sa nation, a été, par son génie & par ses travaux, le réformateur ou plutôt le fondateur de son empire. *Charles XII*, plus magnanime, mais moins utile à ses sujets, fait pour commander à des soldats & non à des peuples, a été le premier des héros de son tems; mais il est mort avec la réputation d'un Roi imprudent. La désolation du Nord, dans une guerre de dix-huit années, a dû son origine à la politique ambitieuse du Czar, du Roi de Dânemarck & du Roi de Pologne, qui voulurent profiter de la jeunesse de *Charles XII*, pour lui ravir une partie de ses états. Le Roi *Charles*, à l'âge de seize ans, les vainquit tous trois. Il fut

la terreur du Nord, & passa déja pour un grand homme, dans un âge où les autres hommes n'ont pas reçu encore toute leur éducation. Il fut neuf ans le Roi le plus redoutable qui fût au monde, & neuf autres années le plus malheureux.

Les troubles du midi de l'Europe ont une autre origine. Il s'agissait de recueillir les dépouilles du Roi d'Espagne, dont la mort s'approchait. Les Puissances qui dévoraient déja en idée cette succession immense, faisaient ce que nous voyons souvent dans la maladie d'un riche vieillard sans enfans. Sa femme, ses parens, des prêtres, des officiers prépotés pour recevoir les dernieres volontés des mourans, l'assiegent de tous côtés, pour arracher de lui un mot favorable : quelques héritiers consentent à partager ses dépouilles ; d'autres s'apprêtent à les disputer.

Louis XIV & l'Empereur *Léopold* étaient au même degré ; tous deux descendaient de *Philippe III* par les femmes ; mais *Louis* était fils de l'aînée. Le dauphin avait un plus grand avantage encore sur les enfans de l'Empereur ; c'est qu'il était petit-fils de *Philippe IV*, & les enfans de *Léopold* n'en descendaient pas. Tous les droits de la nature étaient donc dans la maison de *France*. On n'a qu'à jetter un coup-d'œil sur la table suivante.

PHILIPPE III, ROI D'ESPAGNE.

BRANCHE FRANÇAISE. | BRANCHE ALLEMANDE.

PHILIPPE IV.

ANNE MARIE l'aînée, femme de *LOUIS XIII*, en 1615.

MARIE-ANNE la cadette, épouse de *FERDINAND III*, Empereur en 1631

CHARLES II.

LOUIS-XIV épouse en 1660 *MARIE-THÉRESE*, fille aînée de *PHILIPPE IV*.

MONSEIGNEUR.

Le duc de Bourgogne.

Le duc d'Anjou, Roi d'Espagne.

Le duc de Berri.

LÉOPOLD, fils de *FERDINAND III*, & de *MARIE-ANNE*, épouse en 1666 *MARGUERITE THÉRESE*, fille cadette de *PHILIPPE IV*, dont il eut

MARIE-ANTOINETTE-JOSEPHE, mariée à l'électeur de Baviere *MAXIMILIEN-EMMANUEL*, qui eut d'elle

JOSEPH-FERDINAND-LÉOPOLD DE BAVIERE, nommé héritier de toute la monarchie Espagnole à l'âge de quatre ans.

Mais

Mais la maiſon de l'Empereur comptait pour ſes droits, premierement les renonciations authentiques, & ratifiées de *Louis XIII* & de *Louis XIV* à la couronne d'Eſpagne; enſuite le nom d'*Autriche*; le ſang de *Maximilien*, dont *Léopold* & *Charles II* deſcendaient; l'union preſque toujours conſtante des deux branches autrichiennes; la haine encore plus conſtante de ces deux branches contre les *Bourbons*; l'averſion que la nation eſpagnole avait alors pour la nation françaiſe; enfin, les reſſorts d'une politique en poſſeſſion de gouverner le conſeil d'Eſpagne.

Rien ne paraiſſait plus naturel alors que de perpétuer le trône d'Eſpagne dans la maiſon d'*Autriche*. L'Europe entiere s'y attendait avant la paix de Riſvick : mais la faibleſſe de *Charles II* avait déja dérangé, dès l'année 1696, cet ordre de ſucceſſion; & le nom autrichien avait déja été ſacrifié en ſecret. Le Roi d'Eſpagne avait un petit-neveu, fils de l'Electeur de Baviere, *Maximilien-Marie*, La mere du Roi, qui vivait encore, était biſayeule de ce jeune prince de Baviere, âgé alors de quatre ans; & quoique cette Reine mere fût de la maiſon d'*Autriche*, étant fille de l'Empereur *Ferdinand III*, elle obtint de ſon fils que la race impériale fût déshéritée. Elle était piquée contre la cour de

Vienne. Elle jetta les yeux ſur le prince Bavarois, ſortant du berceau, pour le deſtiner à la monarchie d'Eſpagne & du Nouveau-Monde. *Charles II*, alors gouverné par elle, fit un teſtament ſecret en faveur du prince électoral de Baviere, en 1696. *Charles* ayant depuis perdu ſa mere, fut gouverné par ſa femme *Marie-Anne de Baviere-Neubourg*. Cette princeſſe Bavaroiſe, belle-ſœur de l'Empereur *Léopold*, était auſſi attachée à la maiſon d'*Autriche*, que la Reine-mere Autrichienne avait été affectionnée au ſang de Baviere. Ainſi le cours naturel des choſes fut toujours interverti dans cette affaire, où il s'agiſſait de la plus vaſte monarchie du monde. *Marie-Anne de Baviere* fit déchirer le teſtament qui appellait le jeune Bavarois à la ſucceſſion, & le Roi promit à ſa femme qu'il n'aurait jamais d'autre héritier qu'un fils de l'Empereur *Léopold*, & qu'il ne ruinerait pas la maiſon d'*Autriche*. Les choſes étaient en ces termes à la paix de Riſvick. Les maiſons de *France* & d'*Autriche* ſe craignaient & s'obſervaient, & elles avaient l'Europe à craindre. L'Angleterre & la Hollande, alors puiſſante, dont l'intérêt était de tenir la balance entre les ſouverains, ne voulait point ſouffrir que la même tête pût porter, avec la couronne

d'Eſpagne, celle de l'Empire ou celle de France.

Ce qu'il y eut de plus étrange, c'eſt que le Roi de Portugal, *Pierre ſecond*, ſe mit au rang des prétendans. Cela était abſurde; il ne pouvait tirer ſon droit que d'un *Jean I*, fils naturel de *Pierre le Juſticier*, au quinzieme ſiecle; mais cette prétention chimérique était ſoutenue par le comte d'*Oppeza*, de la maiſon de *Bragance*; il était membre du conſeil. Il oſa en parler; il fut diſgracié & renvoyé.

Louis XIV ne pouvait ſouffrir qu'un fils de l'Empereur recueillît la ſucceſſion, & il ne pouvait la demander. On ne ſait pas poſitivement quel homme imagina le premier de faire un partage prématuré & inouï de la monarchie eſpagnole, pendant la vie de *Charles II*. Il eſt très-vraiſemblable que ce fut le miniſtre *Torci*; car ce fut lui qui en fit l'ouverture au comte de *Portland Bentinck*, ambaſſadeur de *Guillaume III* auprès de *Louis XIV*.

Le Roi *Guillaume* entra vivement dans ce projet nouveau. Il diſpoſa dans la Haie, avec le comte de *Tallard*, de la ſucceſſion d'Eſpagne. On donnait au jeune prince de Baviere l'Eſpagne & les Indes occidentales, ſans ſavoir que *Charles II* lui avait déja legué auparavant tous ſes états. Le Dauphin, fils de *Louis XIV*, devait poſ-

ſéder Naples, Sicile, & la province de Guipuſcoa, avec quelques villes. On ne laiſſait à l'Archiduc *Charles*, ſecond fils de l'Empereur *Léopold*, que le Milanais; & rien à l'archiduc *Joſeph*, fils aîné de *Léopold*, héritier de l'empire.

Le ſort d'une partie de l'Europe & de la moitié de l'Amérique ainſi réglé, *Louis* promit, par ce traité de partage, de renoncer à la ſucceſſion entiere de l'Eſpagne. Le Dauphin promit & ſigna la même choſe. La France croyait gagner des états; l'Angleterre & la Hollande croyaient affermir le repos d'une partie de l'Europe: toute cette politique fut vaine. Le Roi moribond, apprenant qu'on déchirait ſa monarchie, de ſon vivant, fut indigné. On s'attendait qu'à cette nouvelle il déclarerait pour ſon ſucceſſeur, ou l'Empereur *Léopold*, ou un de ſes fils; qu'il lui donnerait cette récompenſe, de n'avoir point trempé dans ce partage; que la grandeur & l'intérêt de la maiſon d'*Autriche* lui dicteraient un teſtament. Il en fit un en effet; mais il déclara pour la ſeconde fois ce même prince de Baviere, unique héritier de tous ſes états. La nation eſpagnole, qui ne craignait rien tant que le démembrement de ſa monarchie, applaudiſſait à cette diſpoſition. La paix ſemblait en être le fruit. Cette eſpérance

fut auſſi vaine que le traité de partage. Le prince de Baviere, déſigné Roi, mourut à Bruxelles.

On accuſa injuſtement de cette mort précipitée la maiſon d'*Autriche*, ſur cette ſeule vraiſemblance, que ceux-là commettent le crime, à qui le crime eſt utile. Alors recommencerent les intrigues à la cour de Madrid, à Vienne, à Verſailles, à Londres, à la Haie & à Rome.

Louis XIV, le Roi *Guillaume* & les Etats-Généraux diſpoſerent encore une fois en idée de la monarchie eſpagnole. Ils aſſignaient à l'archiduc *Charles*, fils puîné de l'Empereur, la part qu'ils avaient auparavant donnée à l'enfant qui venait de mourir. Le fils de *Louis XIV* devait poſſéder Naples & Sicile, & tout ce qu'on lui avait aſſigné par la premiere convention.

On donnait Milan au duc de Lorraine; & la Lorraine, ſi ſouvent envahie & ſi ſouvent rendue par la France, devait y être annexée pour jamais. Ce traité, qui mit en mouvement la politique de tous les princes, pour le traverſer ou pour le ſoutenir, fut tout auſſi inutile que le premier. L'Europe fut encore trompée dans ſon attente, comme il arrive preſque toujours.

L'Empereur, à qui on propoſait ce

traité de partage à signer, n'en voulait point, parce qu'il espérait avoir toute la succession. Le Roi de France, qui avait pressé la signature, attendait les événemens avec incertitude. Quand ce nouvel affront fut connu à la cour de Madrid, le Roi fut sur le point de succomber à sa douleur ; & la Reine sa femme fut transportée d'une si vive colere, qu'elle brisa les meubles de son appartement, & sur-tout les glaces & les autres ornemens qui venaient de France : tant les passions sont les mêmes dans tous les rangs. Ces partages imaginaires, ces intrigues, ces querelles, tout cela n'était qu'un intérêt personnel. La nation espagnole était comptée pour rien. On ne la consultait pas, on ne lui demandait pas quel Roi elle voulait. On proposa d'assembler *las cortas*, les Etats-Généraux ; mais *Charles* frémissait à ce seul nom.

Alors, ce malheureux prince, qui se voyait mourir à la fleur de son âge, voulut donner tous ses états à l'archiduc *Charles*, neveu de sa femme, second fils de l'Empereur *Léopold*. Il n'osait les laisser au fils aîné ; tant le système de l'équilibre prévalait dans les esprits, & tant il était sûr que la crainte de voir l'Espagne, le Mexique, le Pérou, de grands établissemens dans l'Inde, l'Empire, la Hongrie,

la Bohême, la Lombardie, dans les mêmes mains, armerait le reſte de l'Europe. Il demandat que l'Empereur *Léopold* envoyât ſon ſecond fils *Charles* à Madrid, à la tête de dix mille hommes; mais ni la France, ni l'Angleterre, ni la Hollande, ni l'Italie, ne l'auraient alors ſouffert : toutes voulaient le partage. L'Empereur ne voulait point envoyer ſon fils ſeul à la merci du conſeil d'Eſpagne, & ne pouvait y faire paſſer dix mille hommes. Il voulait ſeulement faire marcher des troupes en Italie, pour s'aſſurer cette partie des états de la monarchie autrichienne-eſpagnole. Il arriva, pour le plus important intérêt, ce qui arrive tous les jours entre des particuliers. On diſputa, on s'aigrit : la fierté allemande révoltait la hauteur caſtillane. La comteſſe de *Perlipz*, qui gouvernait la femme du Roi mourant, aliénait les eſprits qu'elle eût dû gagner à Madrid, & le conſeil de Vienne les éloignait encore davantage par ſes hauteurs.

Le jeune archiduc, qui fut depuis l'Empereur *Charles VI*, appellait toujours les Eſpagnols d'un nom injurieux. Il apprit alors combien les princes doivent peſer leurs paroles. Un évêque de Lérida, ambaſſadeur de Madrid à Vienne, mécontent des Allemands, releva ces dif-

cours, les envenima dans ſes dépêches, & écrivit lui-même des choſes plus injurieuſes pour le conſeil d'Autriche, que l'archiduc n'en avait prononcé contre les Eſpagnols. « Les miniſtres de *Léopold*, » écrivait-il, ont l'eſprit fait comme les » cornes des chevres de mon pays, petit, » dur & tortu ». Cette lettre devint publique. L'évêque de Lérida fut rappellé, &, à ſon retour à Madrid, il ne fit qu'accroître l'averſion des Eſpagnols contre les Allemands.

Autant le parti Autrichien révoltait la cour de Madrid, autant le marquis, depuis Duc d'*Harcourt*, Ambaſſadeur de France, ſe conciliait tous les cœurs, par la profuſion de ſa magnificence, par ſa dextérité, & par le grand art de plaire. Reçu d'abord fort mal à la cour de Madrid, il ſouffrit tous les dégouts ſans ſe plaindre; trois mois entiers s'écoulerent ſans qu'il pût avoir audience du Roi. Il employa ce tems à gagner les eſprits. Ce fut lui qui le premier fit changer en bienveillance cette antipathie que la nation eſpagnole nouriſſait contre la françaiſe depuis *Ferdinand le Catholique*: & ſa prudence prépara les tems où la France & l'Eſpagne ont renoué les anciens nœuds qui les avaient unis avant ce Ferdinand, *de couronne à couronne, de peuple à peu-*

ple, & d'homme à homme. Il accoutuma la cour eſpagnole à aimer la maiſon de de *France ;* ſes miniſtres à ne plus s'effrayer des renonciations de *Marie-Thereſe* & d'*Anne d'Autriche*, & *Charles II* lui-même à balancer entre ſa propre maiſon & celle de *Bourbon.* Il fut ainſi le premier mobile de la plus grande révolution dans le gouvernement & dans les eſprits. Cependant, ce changement était encore éloigné.

L'empereur priait, menaçait. Le Roi de France repréſentait ſes droits ; mais ſans oſer jamais demander pour un de ſes petits-fils la ſucceſſion entiere. Il ne s'occupait qu'à flatter le malade. Les Maures aſſiégeaient Ceuta. Auſſi tôt le marquis d'*Harcourt* offre des vaiſſeaux & des troupes à *Charles*, qui en fut ſenſiblement touché ; mais la Reine ſa femme en fut effrayée ; elle craignit que ſon mari n'eût trop de reconnaiſſance, & refuſa ſéchement ce ſecours.

On ne ſçavait encore quel parti prendre dans le conſeil de Madrid, & *Charles II* approchait du tombeau, plus incertain que jamais. L'empereur *Léopold* piqué rappella ſon ambaſſadeur le comte de *Harrach ;* mais bientôt après il le renvoya à Madrid, & les eſpérances en faveur de la maiſon d'*Autriche* ſe rétabli-

rent. Le Roi d'Eſpagne écrivit à l'empereur qu'il choiſirait l'archiduc pour ſon ſucceſſeur. Alors le Roi de France, menaçant à ſon tour, aſſembla une armée vers les frontieres d'Eſpagne ; & ce même marquis d'*Harcourt* fut rappellé de ſon ambaſſade pour commander cette armée. Il ne reſta à Madrid qu'un officier d'infanterie qui avait ſervi de ſecrétaire d'ambaſſade, & qui fut chargé des affaires, comme le dit le marquis de *Torci*. Ainſi le Roi moribond, menacé tour-à-tour par ceux qui prétendaient à ſa ſucceſſion, voyant que le jour de ſa mort ſerait celui de la guerre, que ſes états allaient être déchirés, tendait à ſa fin ſans conſolation, ſans réſolution & au milieu des inquiétudes.

Dans cette criſe violente, le Cardinal *Portocarrero*, archevêque de Tolede, le comte de *Monterey* & d'autres grands d'Eſpagne, voulurent ſauver la patrie. Ils ſe réunirent pour prévenir le démembrement de la monarchie. Leur haîne contre le gouvernement Allemand, fortifia, dans leurs eſprits, la raiſon d'état, & ſervit la cour de France ſans qu'elle le sût. Ils perſuaderent à *Charles II* de préférer un petit-fils de *Louis XIV*, à un prince éloigné d'eux, & hors d'état de les défendre. Ce n'était point anéantir les re-

nonciations ſolemnelles de la mere & de la femme de *Louis XIV*, à la couronne d'Eſpagne, puiſqu'elles n'avaient été faites que pour empêcher les aînés de leurs deſcendans, de réunir ſous leur domination les deux royaumes, & qu'on ne choiſiſſait point un aîné. C'était en même tems rendre juſtice aux droits du ſang; c'était conſerver la monarchie Eſpagnole ſans partage. Le Roi, ſcrupuleux, fit conſulter des Théologiens, qui furent de l'avis de ſon conſeil; enſuite tout malade qu'il était, il écrivit de ſa main au pape *Innocent XII*, & lui fit la même conſultation. Le pape, qui croyait voir dans l'affaibliſſement de la maiſon d'*Autriche* la liberté de l'Italie, écrivit au Roi, « que » les loix d'Eſpagne & le bien de la chré» tienté, exigeaient de lui, qu'il don» nât la préférence à la maiſon de *France* ». La lettre du pape était du 16 Juillet 1700. Il traita ce cas de conſcience d'un ſouverain, comme une affaire d'état, tandis que le Roi d'Eſpagne faiſait de cette grande affaire d'état un cas de conſcience.

Louis XIV en fut informé par le cardinal de *Janſon* qui réſidait alors à Rome: c'eſt toute la part que le cabinet de Verſailles eut à cet événement. Six mois s'étaient écoulés depuis qu'on n'avait plus d'ambaſſadeur à Madrid. C'était peut-être

duc d'*Abrantes* vint à lui les bras ouverts : l'ambaſſadeur ne douta plus dans ce moment que l'archiduc ne fût Roi, quand le duc d'*Abrantes* lui dit en l'embraſſant : *Vengo a deſpedirme de la caſa de Auſtria. Je viens prendre congé de la maiſon d'Auriche.*

Ainſi, après deux cents ans de guerres & de négociations pour quelques frontieres des états eſpagnols, la maiſon de *France* eut, d'un trait de plume, la monarchie entiere, ſans traités, ſans intrigues, & ſans même avoir eu l'eſpérance de cette ſucceſſion. On s'eſt cru obligé de faire connaître la ſimple vérité d'un fait juſqu'à préſent obſcurci par tant de miniſtres & d'hiſtoriens, ſéduits par leurs préjugés & par les apparences qui ſéduiſent preſque toujours. Tout ce qu'on a débité dans tant de volumes, d'argent répandu par le maréchal d'*Harcourt*, & des miniſtres eſpagnols gagnés pour faire ſigner ce teſtament, eſt au rang des menſonges politiques & des erreurs populaires. Mais le Roi d'Eſpagne, en choiſiſſant pour ſon héritier le petit-fils d'un Roi ſi long-tems ſon ennemi, penſait toujours aux ſuites que l'idée d'un équilibre général devait entraîner. Le duc d'Anjou, petit-fils de *Louis XIV*, n'était appellé à la ſucceſſion d'Eſpagne, que

parce qu'il ne devait pas eſpérer celle de France ; & le même teſtament, qui, au défaut des puînés du ſang de *Louis XIV*, rappellait l'archiduc *Charles* (depuis l'Empereur *Charles VI*), portait expreſſément que l'Empire & l'Eſpagne ne ſeraient jamais réunis ſous un même ſouverain.

Louis XIV pouvait s'en tenir encore au traité de partage, qui était un gain pour la France. Il pouvait accepter le teſtament, qui était un avantage pour ſa maiſon. Il eſt certain que la matiere fut miſe en délibération dans un conſeil extraordinaire. Le chancelier de *Pontchartrain* & le duc de *Beauvilliers* furent d'avis de s'en tenir au traité ; ils voyaient les dangers d'une nouvelle guerre à ſoutenir. *Louis* les voyait auſſi ; mais il était accoutumé à ne les pas craindre. Il accepta le teſtament, & rencontrant, au ſortir du conſeil, les princeſſes de *Conti* avec madame la ducheſſe : *Hé bien*, leur dit-il en ſouriant, *quel parti prendriez vous ?* puis, ſans attendre leur réponſe : *quelque parti que je prenne*, ajouta-t-il, *je ſais bien que je ſerai blâmé.*

Les actions des Rois, tout flattés qu'ils ſont, éprouvent toujours tant de critiques, que le Roi d'Angleterre lui-même eſſuya des reproches dans ſon parlement, & ſes miniſtres furent pourſuivis, pour avoir fait

le traité de partage. Les Anglais, qui raisonnent mieux qu'aucun peuple, mais en qui la fureur de l'esprit de parti éteint quelquefois la raison, criaient à la fois, & contre *Guillaume* qui avait fait le traité, & contre *Louis XIV* qui le rompait.

L'Europe parut d'abord dans l'engourdissement de la surprise & de l'impuissance, quand elle vit la monarchie d'Espagne soumise à la France, dont elle avait été trois cents ans la rivale. *Louis XIV* semblait le monarque le plus heureux & le plus puissant de la terre. Il se voyait, à soixante & deux ans, entouré d'une nombreuse postérité; un de ses petits fils allait gouverner, sous ses ordres, l'Espagne, l'Amérique, la moitié de l'Italie & les Pays-Bas. L'Empereur n'osait encore que se plaindre.

Le Roi *Guillaume*, à l'âge de cinquante-deux ans, devenu infirme & faible, ne paraissait plus un ennemi dangereux. Il lui fallait le consentement de son parlement pour faire la guerre; & *Louis* avait fait passer de l'argent en Angleterre, avec lequel il espérait disposer de plusieurs voix de ce parlement. *Guillaume* & la Hollande n'étant pas assez forts pour se déclarer, écrivirent *à Philippe V*, comme au Roi légitime d'Espagne. *Louis XIV*

était

était assuré de l'Electeur de Baviere, pere du jeune prince qui était mort désigné Roi. Cet électeur, gouverneur des Pays-Bas au nom du dernier Roi *Charles II*, assurait tout d'un coup à *Philippe V*, la possession de la Flandre, & ouvrait dans son électorat le chemin de Vienne aux armées françaises, en cas que l'Empereur osât faire la guerre. L'électeur de Cologne, frere de l'électeur de Baviere, était aussi intimément lié à la France que son frere ; & ces deux princes semblaient avoir raison, le parti de la maison de *Bourbon* étant alors incomparablement le plus fort. Le duc de *Savoie*, déja beau-pere du duc de Bourgogne, allait l'être encore du Roi d'Espagne ; il devait commander les armées françaises en Italie. On ne s'attendait pas que le pere de la duchesse de Bourgogne & de la Reine d'Espagne dût jamais faire la guerre à ses deux gendres.

Le duc de Mantoue, vendu à la France par son ministre, se vendit aussi lui-même, & reçut garnison française dans Mantoue. Le Milanais reconnut le petit-fils de *Louis XIV* sans balancer. Le Portugal même, ennemi naturel de l'Espagne, s'unit d'abord avec elle. Enfin, de Gibraltar à Anvers, & du Danube à Naples, tout paraissait être aux *Bourbons*.

Le Roi était si fier de sa prospérité, qu'en parlant au duc de *la Rochefoucauld*, au sujet des propositions que l'Empereur lui faisait alors, il se servit de ces termes : *Vous les trouverez encore plus insolentes qu'on ne vous l'a dit.*

Le Roi *Guillaume*, ennemi jusqu'au tombeau de la grandeur de *Louis XIV*, promit à l'Empereur d'armer pour lui l'Angleterre & la Hollande : il mit encore le Danemarck dans ses intérêts ; enfin il signa à la Haie la ligue déja tramée contre la maison de *France*. Mais le Roi s'en étonna peu, &, comptant sur les divisions que son argent devait jetter dans le Parlement anglais, & plus encore sur les forces réunies de la France & de l'Espagne, il sembla mépriser ses ennemis.

Jacques mourut alors à Saint-Germain. *Louis* pouvait accorder ce qui paraissait être de la bienséance & de la politique, en ne se hâtant pas de reconnaître le prince de Galles pour Roi d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, après avoir reconnu *Guillaume* par le traité de Risvick. Un pur sentiment de générosité le porta d'abord à donner au fils du Roi *Jacques* la consolation d'un honneur & d'un titre que son malheureux pere avait eu jusqu'à sa mort, & que ce traité de Risvick ne lui ôtait pas. Toutes les têtes du conseil furent d'une opinion contraire. Le duc de

Beauvilliers ſur-tout fit voir, avec une éloquence forte, tous les fléaux de la guerre qui devaient être le fruit de cette magnanimité dangereuſe. Il était gouverneur du duc de Bourgogne, & penſait en tout comme le précepteur de ce prince, ce célebre archevêque de Cambrai, ſi connu par ſes maximes humaines du gouvernement, & par la préférence qu'il donnait aux intérêts des peuples ſur la grandeur des Rois. Le marquis de *Torci* appuya, par des principes de politique, ce que le duc de *Beauvilliers* avait dit comme citoyen. Il repréſenta qu'il ne convenait pas d'irriter la nation anglaiſe par une démarche précipitée. *Louis* ſe rendit à l'avis unanime de ſon conſeil, & il fut réſolu de ne point reconnaître le fils de *Jacques II* pour Roi. Le jour même, *Marie de Modene*, veuve de *Jacques*, vient parler à *Louis XIV*, dans l'appartement de madame de *Maintenon*. Elle le conjure, en larmes, de ne point faire à ſon fils, à elle, à la mémoire d'un Roi qu'il a protégé, l'outrage de refuſer un ſimple titre, ſeul reſte de tant de grandeurs : on a toujours rendu à ſon fils les honneurs d'un prince de Galles : on le doit donc traiter en Roi après la mort de ſon pere : le Roi *Guillaume* ne peut s'en plaindre, pourvu qu'on le laiſſe jouir

de ſon uſurpation. Elle fortifie ces raiſons par l'intérêt de la gloire de *Louis XIV*. Qu'il reconnaiſſe ou non le fils de *Jacques II*, les Anglais ne prendront pas moins parti contre la France, & il aura ſeulement la douleur d'avoir ſacrifié la grandeur de ſes ſentimens à des ménagemens inutiles. Ces repréſentations & ces larmes furent appuyées par madame de *Maintenon*. Le Roi revint à ſon premier ſentiment, & à la gloire de ſoutenir, autant qu'il pouvoit, les Rois opprimés. Enfin, *Jacques III* fut reconnu, le même jour qu'il avait été arrêté dans le conſeil qu'on ne le reconnaîtrait pas.

Le marquis de *Torci* a fait ſouvent l'aveu de cette anecdote ſinguliere. Il ne l'a pas inſérée dans ſes mémoires manuſcrits, parce qu'il penſait, diſait-il, qu'il n'était pas honorable à ſon maître, que deux femmes lui euſſent fait changer une réſolution priſe dans ſon conſeil. Quelques Anglais m'ont dit que, peut-être ſans cette démarche, leur parlement n'eût point pris parti entre les maiſons de *Bourbon* & d'*Autriche*; mais, que reconnaître ainſi pour leur Roi un prince proſcrit par eux, leur parut une injure à la nation, & un deſpotiſme qu'on voulait exercer dans l'Europe. Les inſtructions données par la ville de Londres à ſes repréſentans, furent violentes.

Le Roi de France ſe donne un vice-roi, en conférant le titre de notre ſouverain à un prétendu prince de Galles : notre condition ſerait bien malheureuſe, ſi nous devions être gouvernés au gré d'un prince qui a employé le fer, le feu & les galeres pour détruire les proteſtans de ſes états ; aurait-il plus d'humanité pour nous que pour ſes propres ſujets ?

Guillaume s'expliqua dans le parlement avec la même force. On déclara le nouveau Roi *Jacques* coupable de haute trahiſon : un bill d'*atteinder* fut porté contre lui, c'eſt-à-dire, qu'il fut condamné à mort comme ſon grand-pere ; & c'eſt en vertu de ce bill qu'on mit depuis ſa tête à prix. Tel était le ſort de cette famille infortunée, dont le malheur n'était pas encore épuiſé. Il faut avouer que c'était oppoſer de la barbarie à la généroſité du Roi de France.

Il paraît très-vraiſemblable que l'Angleterre ſe ferait toujours déclarée contre *Louis XIV*, quand même il eût refuſé le vain titre de Roi au fils de *Jacques II*. La monarchie d'Eſpagne, entre les mains de ſon petit-fils, ſemblait devoir armer néceſſairement contre lui les puiſſances maritimes. Quelques membres du parlement gagnés n'auraient pas arrêté le torrent de la nation. C'eſt un problême à

réſoudre, ſi madame de *Maintenon* ne penſa pas mieux que tout le conſeil, & ſi *Louis XIV* n'eut pas raiſon de laiſſer agir la hauteur & la ſenſibilité de ſon ame.

L'Empereur *Léopold* commença d'abord cette guerre en Italie dès le printems de l'année 1701. L'Italie a toujours été le pays le plus cher aux intérêts des Empereurs. C'était celui où ſes armes pouvaient le plus aiſément pénétrer par le Tirol & par l'état de Veniſe; car Veniſe, quoique neutre en apparence, penchait plus cependant pour la maiſon d'*Autriche* que pour celle de *France*. Obligée d'ailleurs par des traités de donner paſſage aux troupes allemandes, elle accompliſſait ces traités ſans peine.

L'Empereur, pour attaquer *Louis XIV* du côté de l'Allemagne, attendait que le corps germanique ſe fût ébranlé en ſa faveur. Il avait des intelligences & un parti en Eſpagne; mais les fruits de ces intelligences ne pouvaient éclorre, ſi l'un des fils de *Léopold* ne ſe préſentait pour les recueillir; & ce fils de l'Empereur ne pouvait s'y rendre qu'à l'aide des flottes d'Angleterre & de Hollande. Le Roi *Guillaume* hâtait les préparatifs. Son eſprit, plus agiſſant que jamais dans un corps ſans force & preſque ſans vie, remuait

tout, moins pour ſervir la maiſon d'*Autriche*, que pour abaiſſer *Louis XIV*.

Il devait, au commencement de 1702, ſe mettre à la tête des armées. La mort le prévint dans ce deſſein. Une chûte de cheval acheva de déranger ſes organes affaiblis ; une petite fievre l'emporta. Il mourut, ne répondant rien à ce que des prêtres anglais, qui étaient auprès de ſon lit, lui dirent ſur leur religion, & ne marquant d'autre inquiétude que celle que lui donnaient les affaires de l'Europe.

Il laiſſa la réputation d'un grand politique, quoiqu'il n'eût point été populaire, & d'un général à craindre, quoiqu'il eût perdu beaucoup de batailles. Toujours meſuré dans ſa conduite, & jamais vif que dans un jour de combat, il ne régna paiſiblement en Angleterre que parce qu'il ne voulut pas y être abſolu. On l'appellait, comme on ſait, le Statdhouder des Anglais, & le Roi des Hollandais. Il ſavait toutes les langues de l'Europe, & n'en parlait aucune avec agrément, ayant beaucoup plus de réflexion dans l'eſprit que d'imagination. Son caractere était en tout l'oppoſé de *Louis XIV* ; ſombre, retiré, ſévere, ſec, ſilencieux autant que *Louis* était affable. Il haïſſait les femmes autant que *Louis* les aimait. *Louis* faiſait la guerre en Roi, & *Guil-*

laume en ſoldat. Il avait combattu contre le grand *Condé* & contre *Luxembourg*, laiſſant la victoire indéciſe entre *Condé* & lui à Senef, & réparant en peu de tems ſes défaites à Fleurus, à Steinkerque, à Nervinde ; auſſi fier que *Louis XIV*, mais de cette fierté triſte & mélancolique qui rebute plus qu'elle n'impoſe. Si les beaux arts fleurirent en France par le ſoin de ſon Roi, ils furent négligés en Angleterre, où l'on ne connut plus qu'une politique dure & inquiette, conforme au génie du prince.

Ceux qui eſtiment plus le mérite d'avoir défendu ſa patrie, & l'avantage d'avoir acquis un royaume, ſans aucun droit de la nature, de s'y être maintenu ſans être aimé, d'avoir gouverné ſouverainement la Hollande ſans la ſubjuguer, d'avoir été l'ame & le chef de la moitié de l'Europe, d'avoir eu les reſſources d'un général & la valeur d'un ſoldat, de n'avoir jamais perſécuté perſonne pour la religion, d'avoir mépriſé toutes les ſuperſtitions des hommes, d'avoir été ſimple & modeſte dans ſes mœurs ; ceux-là ſans doute donneront le nom de *grand* à *Guillaume* plutôt qu'à *Louis*. Ceux qui ſont plus touchés des plaiſirs & de l'éclat d'une cour brillante, de la magnificence, de la protection donnée aux arts, du zele

pour

pour le bien public, de la paſſion pour la gloire, du talent pour régner ; qui ſont plus frappés de cette hauteur avec laquelle des miniſtres & des généraux ont ajouté des provinces à la France ſur un ordre de leur Roi ; qui s'étonnent davantage d'avoir vu un ſeul état réſiſter à tant de puiſſances ; ceux qui eſtiment plus un Roi de France qui fait donner l'Eſpagne à ſon petit-fils, qu'un gendre qui détrône ſon beau-pere ; enfin ceux qui admirent davantage le protecteur que le perſécuteur du Roi *Jacques*, donneront à *Louis XIV* la préférence.

CHAPITRE XVIII.

Guerre mémorable pour la ſucceſſion à la Monarchie d'Eſpagne. Conduite des Miniſtres & des Généraux juſqu'en 1703.

A *Guillaume III*, ſuccéda la princeſſe *Anne*, fille du Roi *Jacques*, & de la fille d'*Hide*, avocat devenu chancelier, & l'un des grands-hommes de l'Angleterre. Elle était mariée au prince de Danemark, qui ne fut que ſon premier ſujet. Dès qu'elle fut ſur le trône, elle entra dans toutes les meſures du Roi *Guillaume*, quoiqu'elle eût été ouvertement brouillée avec lui.

Ces meſures étaient les vœux de la nation. Un Roi fait ailleurs entrer aveuglément ſes peuples dans toutes ſes vues ; mais à Londres, un Roi doit entrer dans celles de ſon peuple.

Ces diſpoſitions de l'Angleterre & de la Hollande, pour mettre, s'il ſe pouvait, ſur le trône d'Eſpagne l'archiduc *Charles*, fils de l'empereur, ou du moins pour réſiſter aux *Bourbons*, méritent peut-être l'attention de tous les ſiecles. La Hollande devait, pour ſa part, entretenir cent deux mille hommes de troupes, ſoit dans les garniſons, ſoit en campagne. Il s'en fallait beaucoup que la vaſte monarchie eſpagnole pût en fournir autant dans cette conjoncture. Une province de marchands, preſque toute ſubjuguée en deux mois, trente ans auparavant, pouvait plus alors que les maîtres de l'Eſpagne, de Naples, de la Flandre, du Pérou & du Mexique. L'Angleterre promettait quarante mille hommes, ſans compter ſes flottes. Il arrive dans toutes les alliances, que l'on fournit à la longue beaucoup moins qu'on n'avait promis. L'Angleterre, au contraire, donna cinquante mille hommes, dans la ſeconde année, au lieu de quarante ; & vers la fin de la guerre, elle entretint, tant de ſes troupes que de celles des alliés, ſur les frontieres de France,

en Eſpagne, en Italie, en Irlande, en Amérique, & ſur les flottes, près de deux cent mille ſoldats & matelots; dépenſe preſqu'incroyable, pour qui conſidérera que l'Angleterre, proprement dite, n'eſt que le tiers de la France, & qu'elle n'avait pas la moitié tant d'argent monnoyé; mais dépenſe vraiſemblable aux yeux de ceux qui ſavent ce que peuvent le commerce & le crédit. Les Anglais ont porté toujours le plus grand fardeau de cette alliance. Les Hollandais ont inſenſiblement diminué le leur: car, après tout, la république des Etats Généraux n'eſt qu'une illuſtre compagnie de commerce: & l'Angleterre eſt un pays fertile, rempli de négocians & de guerriers.

L'empereur devait fournir quatre-vingt-dix mille hommes, ſans compter les ſecours de l'Empire, & des alliés qu'il eſpérait détacher de la maiſon de *Bourbon*; & cependant le petit-fils de *Louis XIV* régnait déja paiſiblement dans Madrid; & *Louis*, au commencement du ſiecle, était au comble de ſa puiſſance & de ſa gloire. Mais ceux qui pénétraient dans les reſſorts des cours de l'Europe, & ſur-tout dans celle de France, commençaient à craindre quelques revers. L'Eſpagne, affaiblie ſous les derniers Rois du ſang de *Charles-Quint*, l'était encore davan-

tage dans les premiers jours du regne d'un *Bourbon*. La maiſon d'*Autriche* avait des partiſans dans plus d'une province de cette monarchie. La Catalogne ſemblait prête à ſecouer le nouveau joug, & à ſe donner à l'archiduc *Charles*. Il était impoſſible que le Portugal ne ſe rangât, tôt ou tard, du côté de la maiſon d'*Autriche*. Son intérêt viſible était de nourrir chez les Eſpagnols, ſes ennemis naturels, une guerre civile, dont Lisbonne ne pouvait que profiter. Le duc de Savoie, à peine beau-pere du nouveau Roi d'Eſpagne, & lié aux *Bourbons* par le ſang & par les traités, paraiſſait déja mécontent de ſes gendres. Cinquante mille écus par mois, pouſſés depuis juſqu'à deux cent mille francs, ne paraiſſaient pas un avantage aſſez grand, pour le retenir dans leur parti. Il lui ſallait au moins le Monferrat-Mantouan & une partie du Milanais. Les hauteurs qu'il eſſuyait des généraux français, & du miniſtere de Verſailles, lui faiſaient craindre, avec raiſon, d'être bientôt compté pour rien par ſes deux gendres, qui tenaient reſſerrés ſes états de tous côtés. Il avait déja quitté bruſquement le parti de l'Empire pour la France. Il était vraiſemblable, qu'étant ſi peu ménagé par la France, il s'en détacherait à la premiere occaſion.

Quant à la cour de *Louis XIV*, & à ſon royaume, les eſprits fins y appercevaient déja un changement, que les groſſiers ne voient que quand la décadence eſt arrivée. Le Roi, âgé de plus de ſoixante ans, devenu plus retiré, ne pouvait plus ſi bien connaître les hommes : il voyait les choſes dans un trop grand éloignement, avec des yeux moins appliqués, & faſcinés par une longue proſpérité. Madame de *Maintenon*, avec toute les qualités eſtimables qu'elle poſſédait, n'avait ni la force, ni le courage, ni la grandeur d'eſprit, néceſſaires pour ſoutenir la gloire d'un état. Elle contribua à faire donner le miniſtere des finances, en 1698, & celui de la guerre, en 1701, à ſa créature *Chamillard*, plus honnête-homme que miniſtre, & qui avait plû au Roi par la modeſtie de ſa conduite, lorſqu'il était chargé de Saint-Cyr. Malgré cette modeſtie extérieure, il eut le malheur de ſe croire la force de ſupporter ces deux fardeaux, que *Colbert* & *Louvois* avaient à peine ſoutenus. Le Roi, comptant ſur ſa propre expérience, croyait pouvoir diriger heureuſement ſes miniſtres. Il avait dit, après la mort de *Louvois*, au Roi *Jacques : J'ai perdu un bon miniſtre ; mais vos affaires & les miennes n'en iront pas plus mal.* Lorſqu'il choiſit *Barbeſieux*, pour

ſuccéder à *Louvois* dans le miniſtere de la guerre : *J'ai formé votre pere*, lui dit-il, *je vous formerai de même.* Il en dit à-peu près autant à *Chamillard.* Un Roi, qui avait travaillé ſi long-tems & ſi heureuſement, ſemblait avoir droit de parler ainſi ; mais ſa confiance en ſes lumieres le trompait.

A l'égard des généraux qu'il employait, ils étaient ſouvent gênés par des ordres précis, comme des ambaſſadeurs qui ne devaient pas s'écarter de leurs inſtructions. Il dirigeait avec *Chamillard*, dans le cabinet de Madame de *Maintenon*, les opérations de la campagne. Si le général voulait faire quelque grande entrepriſe, il fallait ſouvent qu'il en demandât la permiſſion par un courier, qui trouvait, à ſon retour, ou l'occaſion manquée, ou le général battu.

Les dignités & les récompenſes militaires furent prodiguées ſous le miniſtere de *Chamillard.* On donna la permiſſion à trop de jeunes gens d'acheter des régimens, preſque au ſortir de l'enfance : tandis que, chez les ennemis, un régiment était le prix de vingt ans de ſervice. Cette différence ne fut enſuite que trop ſenſible, dans plus d'une occaſion, où un colonel expérimenté eût pû empêcher une déroute. Les croix de chevalier de *Saint-*

Louis, récompense inventée par le Roi en 1693, & qui étaient l'objet de l'émulation des officiers, se vendirent dès le commencement du ministere de *Chamillard*. On les achetait cinquante écus dans les bureaux de la guerre. La discipline militaire, l'ame du service, si rigidement soutenue par *Louvois*, tomba dans un relâchement funeste : ni le nombre des soldats ne fut complet dans les compagnies : ni même celui des officiers dans les régimens. La facilité de s'entendre avec les commissaires, & l'inattention du ministre, produisaient ce désordre. De là naissait un inconvénient qui devait, toutes choses égales d'ailleurs, faire perdre nécessairement des batailles. Car, pour avoir un front aussi étendu que celui de l'ennemi, on était obligé d'opposer des bataillons faibles à des bataillons nombreux. Les magasins ne furent plus ni assez grands, ni assez tôt prêts. Les armes ne furent plus d'une assez bonne trempe. Ceux donc qui voyaient ces défauts du gouvernement, & qui savaient à quels généraux la France aurait affaire, craignirent pour elle, même au milieu des premiers avantages, qui promettaient à la France de plus grandes prospérités que jamais.

Le premier général qui balança la supériorité de la France, fut un Fran-

çais ; car on doit appeler de ce nom le prince *Eugene*, quoiqu'il fût petit-fils de *Charles-Emmanuel*, duc de Savoie. Son pere, le comte de Soiſſons, établi en France, lieutenant-général des armées, & gouverneur de Champagne, avait épouſé *Olimpe Mancini*, l'une des nieces du cardinal *Mazarin*. De ce mariage, d'ailleurs malheureux, naquit à Paris ce prince ſi dangereux depuis à *Louis XIV*, & peu connu de lui dans ſa jeuneſſe. On le nomma d'abord en France *le chevalier de Carignan*. Il prit enſuite le petit collet. On l'appellait l'*abbé de Savoie*. On prétend qu'il demanda un régiment au Roi, & qu'il eſſuya la mortification d'un refus accompagné de reproches. Ne pouvant réuſſir auprès de *Louis XIV*, il était allé ſervir l'Empereur contre les Turcs dès l'année 1683. Les deux princes de *Conti* allerent le joindre en 1685. Le Roi fit ordonner aux princes de *Conti* & à tous ceux qui faiſaient avec eux le voyage, de revenir. L'abbé de Savoie fut le ſeul qui n'obéit point. Il avait déja déclaré qu'il renonçait à la France. Le Roi, quand il l'apprit, dit à ſes courtiſans : *Ne trouvez-vous pas que j'ai fait là une grande perte ?* & les courtiſans aſſurerent que l'abbé de Savoie ſerait toujours un eſprit dérangé, un homme incapable de tout. On en jugeait par quel-

ques emportemens de jeuneſſe, ſur leſquels il ne faut jamais juger les hommes. Ce prince, trop mépriſé à la cour de France, était né avec les qualités qui font un héros dans la guerre, & un grand homme dans la paix; un eſprit plein de juſteſſe & de hauteur, ayant le courage néceſſaire & dans les armées & dans le cabinet. Il a fait des fautes comme tous les autres généraux; mais elles ont été cachées ſous le nombre de ſes grandes actions. Il a ébranlé la grandeur de *Louis XIV* & la puiſſance ottomane; il a gouverné l'Empire; &, dans le cours de ſes victoires & de ſon miniſtere, il a mépriſé également le faſte & les richeſſes. Il a même cultivé les lettres, & les a protégées autant qu'on le pouvait à la cour de Vienne. Agé alors de trente-ſept ans, il avait l'expérience de ſes victoires remportées ſur les Turcs, & des fautes commiſes par les Impériaux dans les dernieres guerres, où il avait ſervi contre la France.

Il deſcendit en Italie, par le Trentin ſur les terres de Veniſe, avec trente mille hommes, & la liberté entiere de s'en ſervir comme il le voudrait. Le Roi de France défendit d'abord au maréchal de *Catinat* de s'oppoſer au paſſage du prince *Eugene*, ſoit pour ne point commettre le premier acte d'hoſtilité, ce qui eſt une mauvaiſe poli-

tique quand on a les armes à la main, soit pour ménager les Vénitiens qui étaient pourtant moins dangereux que l'armée allemande.

Cette faute de la cour en fit commettre d'autres à *Catinat*. Rarement réussit-on, quand on suit un plan qui n'est pas le sien. On sait d'ailleurs combien il est difficile dans ce pays, tout coupé de rivieres & de ruisseaux, d'empêcher un ennemi habile de les passer. Le prince *Eugene* joignait à une grande profondeur de desseins, une prompte exécution. La nature du terrein, au bord de l'Adige, faisait encore que l'armée ennemie était plus ramassée, & la française plus étendue. *Catinat* voulait aller à l'ennemi; mais quelques lieutenans-généraux firent des difficultés, & formerent des cabales contre lui. Il eut la faiblesse de ne se pas faire obéir. La modération de son esprit lui fit commettre cette grande faute. *Eugene* força d'abord le poste de Carpi, auprès du canal blanc, défendu par *Saint-Fremont*, qui ne suivit pas en tout les ordres du Général, & qui se fit battre. Après ce succès, l'armée allemande fut maitresse du pays entre l'Adige & l'Adda: elle pénétra dans le Bressan, & *Catinat* recula jusques derriere l'Oglio. Beaucoup de bons officiers approuvaient cette retraite,

qui leur paraiſſait ſage ; & il faut encore ajouter que le défaut de munitions, promiſes par le miniſtre, la rendait néceſſaire. Les courtiſans, & ſur-tout ceux qui eſpéraient de commander à la place de *Catinat*, firent regarder ſa conduite comme l'opprobre du nom français. Le maréchal de *Villeroi* perſuada qu'il réparerait l'honneur de la nation. La confiance avec laquelle il parla, & le goût que le Roi avait pour lui, obtinrent à ce général le commandement en Italie. Le maréchal de *Catinat*, malgré les victoires de Stafarde & de la Marſaille, fut obligé de ſervir ſous lui.

Le maréchal duc de *Villeroi*, fils du gouverneur du Roi, élevé avec lui, avait eu toujours ſes faveurs : il avait été de toutes ſes campagnes & de tous ſes plaiſirs : c'était un homme d'une figure agréable & impoſante, très-brave, très-honnête homme, bon ami, vrai dans la ſociété, magnifique en tout. Mais ſes ennemis diſaient qu'il était plus occupé, étant général d'armée, de l'honneur & du plaiſir de commander, que des deſſeins d'un grand capitaine. Ils lui reprochaient un attachement à ſes opinions qui ne déférait aux avis de perſonne.

Il vint en Italie donner des ordres au maréchal de *Catinat*, & des dégoûts au

duc de Savoie. Il faisait sentir qu'il pensait qu'un favori de *Louis XIV*, à la tête d'une puissante armée, était fort au-dessus d'un prince. Il ne l'appellait que *Mons de Savoie*: il le traitait comme un général à la solde de France, & non comme un souverain, maître des barrieres que la nature a mises entre la France & l'Italie. L'amitié de ce souverain ne fut pas aussi ménagée qu'elle était nécessaire. La cour pensa que la crainte ferait le seul nœud qui le retiendrait; & qu'une armée française, dont environ six à sept mille soldats piémontais étaient sans cesse environnés, répondrait de sa fidélité. Le maréchal de *Villeroi* agit avec lui comme son égal dans le commerce ordinaire, & comme son supérieur dans le commandement. Le duc de Savoie avait le vain titre de généralissime, mais le maréchal de *Villeroi* l'était. Il ordonna d'abord qu'on attaquât le prince *Eugene* au poste de Chiari, près de l'Oglio. Les officiers généraux jugeaient qu'il était contre toutes les regles de la guerre d'attaquer ce poste, pour des raisons décisives; c'est qu'il n'était d'aucune conséquence, & que les retranchemens en étaient inabordables; qu'on ne gagnait rien en le prenant, & que, si on le manquait, on perdait la réputation de la campagne. *Villeroi* dit au duc de Savoie

qu'il fallait marcher, & envoya un aide-de-camp ordonner de ſa part au maréchal de *Catinat* d'attaquer. *Catinat* ſe fit répéter l'ordre trois fois ; & , ſe tournant vers les officiers qu'il commandait : *Allons donc*, dit il, *Meſſieurs, il faut obéir.* On marcha aux retranchemens. Le duc de Savoie, à la tête de ſes troupes, combattit comme un homme qui aurait été content de la France. *Catinat* chercha à ſe faire tuer. Il fut bleſſé ; mais, tout bleſſé qu'il était, voyant les troupes du Roi rebutées, & le maréchal de *Villeroi* ne donnant point d'ordre, il fit la retraite, après quoi il quitta l'armée, & vint à Verſailles rendre compte de ſa conduite au Roi, ſans ſe plaindre de perſonne.

Le prince *Eugene* conſerva toujours ſa ſupériorité ſur le maréchal de *Villeroi.* Enfin, au cœur de l'hiver 1702, un jour que ce maréchal dormait avec ſécurité dans Cremone, ville aſſez forte & munie d'une très-grande garniſon, il eſt réveillé au bruit des décharges de mouſqueterie. Il ſe leve en hâte : la premiere choſe qu'il rencontre, c'eſt un eſcadron ennemi. Le maréchal eſt auſſi-tôt fait priſonnier, & conduit hors de la ville, ſans ſavoir ce qui s'y paſſait, & ſans pouvoir imaginer la cauſe d'un événement ſi étrange. Le prince *Eugene* était déja dans Cremone.

Un prêtre, nommé *Bazzoli*, prévôt de Sainte Marie-la-Neuve, avait introduit les troupes allemandes par un égoût. Quatre cents ſoldats entrés par cet égoût dans la maiſon du prêtre, avaient ſur le champ égorgé la garde des deux portes; les deux portes ouvertes, le prince *Eugene* entre avec quatre mille hommes. Tout cela s'était fait avant que le gouverneur, qui était eſpagnol, s'en fût douté, & avant que le maréchal de *Villeroi* fût éveillé. Le ſecret, l'ordre, la diligence, toutes les précautions poſſibles avaient préparé l'entrepriſe. Le gouverneur eſpagnol ſe montre d'abord dans les rues avec quelques ſoldats; il eſt tué d'un coup de fuſil: tous les Officiers-généraux ſont ou tués ou pris, à la réſerve du comte de *Revel*, lieutenant-général, & du marquis de *Prâlin*. Le haſard confondit la prudence du prince *Eugene*.

Le chevalier d'*Entragues* devait faire ce jour-là dans la ville une revue du régiment des Vaiſſeaux, dont il était colonel; & déja les ſoldats s'aſſemblaient, à quatre heures du matin, à une extrémité de la ville, préciſément dans le tems que le prince *Eugene* entrait par l'autre. *D'Entragues* commence à courir par les rues avec ſes ſoldats. Il réſiſte aux Allemands qu'il rencontre. Il donne le tems

au reſte de la garniſon d'accourir. Les officiers, les ſoldats pêle-mêle, les uns mal armés, les autres preſque nuds, ſans commandant, ſans ordre, rempliſſent les rues, les places publiques. On combat en confuſion; on ſe retranche de rue en rue, de place en place. Deux régimens irlandais, qui faiſaient partie de la garniſon, arrêtent les efforts des Impériaux. Jamais ville n'avait été ſurpriſe avec plus de ſageſſe, ni défendue avec tant de valeur. La garniſon était d'environ cinq mille hommes. Le prince *Eugene* n'en avait pas encore introduit plus de quatre mille. Un gros détachement de ſon armée devait arriver par le pont du Pô : les meſures étaient bien priſes. Un autre haſard les dérangea toutes. Ce pont du Pô, mal gardé par environ cent ſoldats français, devait d'abord être ſaiſi par les cuiraſſiers allemands, qui, dans l'inſtant que le prince *Eugene* entra dans la ville, furent commandés pour aller s'en emparer : il fallait, pour cet effet, qu'étant entrés par la porte du midi, voiſine de l'égoût, ils fortifiſent ſur le champ de Cremone du côté du nord, par la porte du Pô, & qu'ils couruſſent au pont. Ils y allaient : le guide qui les conduiſait, eſt tué d'un coup de fuſil tiré d'une fenêtre; les cui-

raſſiers prennent une rue pour une autre ; ils allongent leur chemin. Dans ce petit intervalle de tems, les Irlandais ſe jettent à la porte du Pô ; ils combattent, & repouſſent les cuiraſſiers : le marquis de *Prâlin* profite du moment, il fait couper le pont ; alors le ſecours que l'ennemi attendait ne peut arriver, & la ville eſt ſauvée.

Le prince *Eugene*, après avoir combattu tout le jour, toujours maître de la porte par laquelle il était entré, ſe retire enfin, emmenant le maréchal de *Villeroi* & pluſieurs officiers généraux priſonniers, mais, ayant manqué Cremone, que ſon activité & ſa prudence, jointes à la négligence du gouverneur, lui avaient donnée, & que le haſard & la valeur des Français & des Irlandais lui ôterent.

Le maréchal de *Villeroi*, extrêmement malheureux en cette occaſion, fut condamné à Verſailles par les courtiſans, avec toute la rigueur & l'amertume qu'inſpiraient ſa faveur & ſon caractere, dont l'élévation leur paraiſſait approcher de la vanité. Le Roi, qui le plaignait ſans le condamner, irrité qu'on blâmât ſi hautement ſon choix, s'échappa à dire : *On ſe déchaîne contre lui, parce qu'il eſt mon favori* : terme dont il ne ſe ſervit pour perſonne

perſonne que cette ſeule fois en ſa vie. Le duc de *Vendôme* fut auſſi-tôt nommé pour aller commander en Italie.

Le duc de *Vendôme*, petit-fils de *Henri IV*, était intrépide comme lui, doux, bienfaiſant, ſans faſte, ne connaiſſant ni la haine, ni l'envie, ni la vengeance. Il n'était fier qu'avec des princes; il ſe rendait l'égal de tout le reſte. C'était le ſeul général, ſous lequel le devoir du ſervice & cet inſtinct de fureur purement animal & mécanique, qui obéit à la voix des officiers, ne menaſſent point les ſoldats au combat: ils combattaient pour le duc de *Vendôme*; ils auraient donné leur vie pour le tirer d'un mauvais pas où la précipitation de ſon génie l'engageait quelquefois. Il ne paſſait pas pour méditer ſes deſſeins avec la même profondeur que le prince *Eugene*, & pour entendre, comme lui, l'art de faire ſubſiſter les armées. Il négligeait trop les détails; il laiſſait périr la diſcipline militaire; la table & le ſommeil lui dérobaient trop de tems, auſſi-bien qu'à ſon frere. Cette molleſſe le mit plus d'une fois en danger d'être enlevé; mais, un jour d'action, il réparait tout par une préſence d'eſprit & par des lumieres que le péril rendait plus vives; & ces jours d'action, il les cherchait toujours: moins fait, à ce qu'on diſait, pour une guerre défenſive,

& auſſi prope à l'offenſive que le prince *Eugene.*

Ce déſordre & cette négligence qu'il portait dans les armées, il l'avait à un excès ſurprenant dans ſa maiſon, & même ſur ſa perſonne : à force de haïr le faſte, il en vint à une malpropreté cynique, dont il n'y a point d'exemple ; & ſon déſintéreſſement, la plus noble des vertus, devint en lui un défaut, qui lui fit perdre, par ſon dérangement, beaucoup plus qu'il n'eût dépenſé en bienfaits. On l'a vu manquer ſouvent du néceſſaire. Son frere, le grand prieur, qui commanda ſous lui en Italie, avait tous ces mêmes défauts, qu'il pouſſait encore plus loin, & qu'il ne rachetait que par la même valeur. Il était étonnant de voir deux généraux ne ſortir ſouvent de leur lit qu'à quatre heures après midi, & deux princes petits-fils de *Henri IV*, plongés dans une négligence de leurs perſonnes, dont les plus vils des hommes auraient eu honte.

Ce qui eſt ſurprenant encore, c'eſt ce mélange d'activité & d'indolence, avec lequel *Vendôme* fit, contre *Eugene*, une guerre vive d'artifices, de ſurpriſes, de marches, de paſſages de rivieres, de petits combats, ſouvent auſſi inutiles que meurtriers, de batailles ſanglantes où les deux partis s'attribuaient la victoire : telle

fut celle de Luzara, pour laquelle les *Te Deum* furent chantés à Vienne & à Paris. *Vendôme* était vainqueur toutes les fois qu'il n'avait pas affaire au prince *Eugene* en perſonne ; mais, dès qu'il le trouvait en tête, la France n'avait plus aucun avantage.

Au milieu de ces combats, & des ſieges de tant de châteaux & de petites villes, des nouvelles ſecrettes arrivent à Verſailles, que le duc de Savoie, petit-fils d'une ſœur de *Louis XIII*, beau-pere du duc de Bourgogne, beau-pere de *Philippe V*, va quitter les *Bourbons*, & marchande l'appui de l'empereur. Tout le monde eſt ſurpris qu'il abandonne à la fois ſes deux gendres, & même, à ce qu'on croit, ſes véritables intérêts. Mais l'empereur lui promettait tout ce que ſes gendres lui avaient refuſé, le Montferrat-Mantouan, Alexandrie, Valence, les pays entre le Pô & le Tanaro, & plus d'argent que la France ne lui en donnait. Cet argent devait être fourni par l'Angleterre ; car l'empereur en avait à peine pour ſoudoyer ſes armées. L'Angleterre, la plus riche des alliés, contribuait plus qu'eux tous pour la cauſe commune. Si le duc de Savoie conſulta peu les loix des nations & celles de la nature, c'eſt une queſtion de morale, laquelle ſe mêle peu de la

conduite des ſouverains. L'événement ſeul a fait voir à la fin, qu'il ne manqua pas, au moins dans ſon traité, aux loix de la politique. Mais il y manqua dans un autre point eſſentiel : ce fut en laiſſant ſes troupes à la merci des Français, tandis qu'il traitait avec l'empereur. Le duc de *Vendôme* les fit déſarmer. Elles n'étaient, à la vérité, que de cinq mille hommes ; mais ce n'était pas un petit objet pour le duc de Savoie.

A peine la maiſon de *Bourbon* a-t-elle perdu cet allié, qu'elle apprend que le Portugal eſt déclaré contre elle. *Pierre*, Roi de Portugal, reconnaît l'archiduc *Charles* pour Roi d'Eſpagne. Le conſeil impérial, au nom de cet archiduc, démembrait en faveur de *Pierre II* une monarchie, dans laquelle il n'avait pas encore une ville : il lui cédait [illegible] de ces traités qui n'ont point eu d'exécution, Vigo, Bayonne, Alcantara, Badajoz, une partie de l'Eſtramadoure, tous les pays ſitués à l'occident de la riviere de la Plata en Amérique : en un mot, il partageait ce qu'il n'avait pas, pour acquérir ce qu'il pourrait en Eſpagne.

Le Roi de Portugal, le prince de Darmſtadt miniſtre de l'archiduc, l'amirante de Caſtille ſon partiſan, implorerent même le ſecours du Roi de Maroc. Non-

ſeulement ils firent des traités avec ces barbares, pour avoir des chevaux & du bled ; mais ils demanderent des troupes. L'empereur de Maroc, *Muley Iſmaël*, le tyran le plus guerrier & le plus politique qui fût alors chez les nations mahométanes, ne voulut envoyer ſes troupes qu'à des conditions dangereuſes pour la chrétienté, & honteuſes pour le Roi de Portugal : il demandait en ôtage un fils de ce Roi, & des villes. Le traité n'eut point lieu. Les chrétiens ſe déchirerent de leurs propres mains, ſans y joindre les mains des barbares. Ce ſecours d'Afrique ne valait pas, pour la maiſon d'*Autriche*, celui d'Angleterre & de Hollande.

Churchil, comte & enſuite duc de *Malboroug*, déclaré général des troupes Anglaiſes & Hollandaiſes, dès l'an 1702, fut l'homme le plus fatal à la grandeur de la France qu'on eût vu depuis pluſieurs ſiecles. Il n'était pas comme ces généraux auxquels un miniſtre donne par écrit le projet d'une campagne, & qui, après avoir ſuivi à la tête d'une armée les ordres du cabinet, reviennent briguer l'honneur de ſervir encore. Il gouvernait alors la Reine d'Angleterre, & par le beſoin qu'on avait de lui, & par l'autorité que ſa femme avait ſur l'eſprit de cette Reine. Il menait le parlement par ſon crédit, & par celui de

qu'elle avait choisi, était un ministre incapable. Ce fut-là une des principales causes du malheur de la France.

Dès que *Marlborough* eut le commandement des armées confédérées en Flandre, il fit voir qu'il avait appris l'art de la guerre sous *Turenne*. Il avait fait autrefois ses premieres campagnes, volontaire, sous ce général. On ne l'appellait, dans l'armée, que le bel Anglais. Mais le vicomte de *Turenne* avait jugé que ce bel Anglais serait un jour un grand homme. Il commença par élever des officiers subalternes, & jusqu'alors inconnus, dont il démêlait le mérite, sans s'assujettir à l'ordre du grade militaire, que nous appellons en France l'*ordre du tableau*. Il savait que quand les grades ne sont que la suite de l'ancienneté, l'émulation périt; & qu'un officier, pour être plus ancien, n'est pas toujours meilleur. Il forma d'abord des hommes. Il gagna du terrein sur les Français sans combattre. Le premier mois, le comte d'*Athlone*, général hollandais, lui disputa le commandement, &, dès le second, il fut obligé de lui déférer en tout. Le Roi de France avait envoyé contre lui son petit-fils le duc de Bourgogne, prince sage & juste, né pour rendre les hommes heureux. Le maréchal de *Boufflers*, homme d'un courage infatigable, commandait

commandait l'armée ſous ce jeune prince. Mais le duc de Bourgogne, après avoir vu prendre pluſieurs places, après avoir été forcé de reculer, par les marches ſavantes de l'Anglais, revint à Verſailles au milieu de la campagne. *Boufflers* reſta ſeul témoin des ſuccès de *Marlboroug*, qui prit Venlo, Ruremonde, Liége, avançant toujours, & ne perdant pas un moment la ſupériorité.

Marlboroug, de retour à Londres après cette campagne, reçut les honneurs dont on peut jouir dans une monarchie & dans une république; créé duc par la Reine; &, ce qui eſt plus flatteur, remercié par les deux chambres du parlement, dont les députés vinrent le complimenter dans ſa maiſon.

Il s'élevait cependant un homme qui ſemblait devoir raſſurer la fortune de la France: c'était le maréchal duc de *Villars*, alors lieutenant-général, & que nous avons vu depuis généraliſſime des armées de France, d'Eſpagne & de Sardaigne, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, officier plein de courage & de confiance. Il déplut quelquefois à *Louis XIV*; &, ce qui était plus dangereux, à *Louvois*, parce qu'il leur parlait avec la même hardieſſe qu'il ſervait. On lui reprochait de n'avoir pas

une modeſtie digne de ſa valeur. Mais enfin on s'était apperçu qu'il avait un génie fait pour la guerre, & fait pour conduire des Français. On l'avait avancé en peu d'années, après l'avoir laiſſé languir long-tems.

Il n'y a guere eu d'hommes dont la fortune ait fait plus de jaloux, & qui ait dû moins en faire. Il a été maréchal de France, duc & pair, gouverneur de province; mais auſſi il a ſauvé l'état; & d'autres, qui l'ont perdu, ou qui n'ont été que courtiſans, ont eu à-peu-près les mêmes récompenſes. On lui a reproché juſqu'à ſes richeſſes, quoique médiocres, acquiſes par des contributions dans le pays ennemi, prix légitime de ſa valeur & de ſa conduite; pendant que ceux qui ont élevé des fortunes dix fois plus conſidérables, par des voies honteuſes, les ont poſſédées avec l'approbation univerſelle. Il n'a gueres commencé à jouir de ſa renommée que vers l'âge de quatre-vingt ans. Il fallait qu'il ſurvécût à toute la cour, pour goûter pleinement ſa gloire.

Il n'eſt pas inutile qu'on ſache quelle a été la raiſon de cette injuſtice dans les hommes: c'eſt que le maréchal de *Villars* n'avait point d'art. Il n'avait, ni celui de ſe faire des amis avec de la probité & de

l'esprit ; ni celui de se faire valoir, quoiqu'il parlât de lui même comme il méritait que les autres en parlassent.

Il dit un jour au Roi, devant toute la Cour, lorsqu'il prenait congé pour aller commander l'armée : *Sire, je vais combattre les ennemis de Votre Majesté, & je vous laisse au milieu des miens.* Il dit aux courtisans du duc d'Orléans, régent du royaume, devenus riches par ce bouleversement de l'état, appellé système : *Pour moi, je n'ai jamais rien gagné que sur les ennemis.* Ces discours, où il mettait le même courage que dans ses actions, rabaissaient trop les autres hommes, déja assez irrités par son bonheur.

Il était, en ces commencemens de la guerre, l'un des lieutenans-généraux qui commandaient dans l'Alsace. Le prince de Bade, à la tête de l'armée impériale, venait de prendre Landau, défendue par *Mélac* pendant quatre mois. Ce prince faisait des progrès : il avait les avantages du nombre, du terrein & d'un commencement de campagne heureux. Son armée était dans ces montagnes de Brisgau, qui touchent à la forêt noire ; & cette forêt immense séparait les troupes bavaroises & françaises. *Catinat* commandait dans Strasbourg. Sa circonspection l'empêcha d'entreprendre d'aller attaquer le prince de

B de avec tant de désavantage. L'armée de France eût été perdue sans ressource, & l'Allemagne eût été ouverte par un mauvais succès. *Villars*, qui avait résolu d'être maréchal de France ou de périr, hasarda ce que *Catinat* n'osait faire. Il en obtint permission de la cour. Il marcha aux Impériaux avec une armée inférieure, vers Fridlingue, & donna la bataille qui porte ce nom.

La cavalerie se battait dans la plaine; l'infanterie française gravit au haut de la montagne, & attaqua l'infanterie allemande retranchée dans des bois. J'ai entendu dire plus d'une fois au maréchal de *Villars*, que, la bataille étant gagnée, comme il marchait à la tête de son infanterie, une voix cria: *Nous sommes coupés*. A ce mot, tous ses régimens s'enfuirent. Il court à eux, & leur crie: *Allons, mes amis, la victoire est à nous, vive le Roi*. Les soldats répondent, *vive le Roi*, en tremblant, & recommencent à fuir encore. La plus grande peine qu'eut le général, ce fut de rallier ses troupes. Si deux régimens ennemis avaient paru dans le moment de cette terreur panique, les Français étaient battus: tant la fortune décide souvent du sort des batailles.

Le prince de Bade, après avoir perdu trois mille hommes, son canon, son champ

de bataille; après avoir été poursuivi deux lieues à travers les bois & les défilés, tandis que, pour preuve de sa défaite, le fort de Fridling capitulait, manda cependant à Vienne, qu'il avait remporté la victoire, & fit chanter un *Te Deum*, plus honteux pour lui que la bataille perdue.

Les Français, remis de leur terreur panique, proclamerent *Villars* maréchal de France sur le champ de bataille: & le Roi, quinze jours après, confirma ce que la voix des soldats lui avait donné.

Le maréchal de *Villars* joint enfin l'électeur de Baviere avec ses troupes victorieuses: il le trouve vainqueur de son côté, gagnant du terrein, & maître de la ville impériale de Ratisbonne, où l'empire assemblé venait de conjurer sa perte.

Villars était plus fait pour bien servir l'état, en ne suivant que son génie, que pour agir de concert avec un prince. Il mena ou plutôt il entraîna l'électeur au-delà du Danube; & quand le fleuve fut passé, l'électeur se repentit, voyant que le moindre échec laisserait ses états à la merci de l'empereur. Le comte de *Styrum*, à la tête d'un corps d'environ vingt mille hommes, allait se joindre à la grande armée du prince de Bade, auprès de Donawert. *Il faut les prévenir*, dit le ma-

réchal au prince : *il faut tomber sur Styrum, & marcher tout-à-l'heure.* L'électeur temporisait : il répondait qu'il en devait conférer avec ses généraux & ses ministres. *C'est moi qui suis votre ministre & votre général*, lui repliquait Villars. *Vous faut-il d'autre conseil que moi, quand il s'agit de donner bataille ?* Le prince, occupé du danger de ses états, reculait encore ; il se fâchait contre le général. *Eh bien !* lui dit Villars, *si votre altesse électorale ne veut saisir l'occasion avec ses Bavarois, je vais combattre avec les Français ;* & aussitôt il donne ordre pour l'attaque. Le prince indigné, & ne voyant dans ce Français qu'un téméraire, fut obligé de combattre malgré lui. C'était dans les plaines d'Hochstet auprès de Donavert.

Après la premiere charge, on vit encore un effet de ce que peut la fortune dans les combats. L'armée ennemie & la Française, saisies d'une terreur panique, prirent la fuite toutes deux en même tems, & le maréchal de *Villars* se vit presque seul quelques minutes sur le champ de bataille : il rallia les troupes, les ramena au combat ; & remporta la victoire. On tua trois mille impériaux : on en prit quatre mille : ils perdirent leur canon & leur bagage. L'électeur se rendit maître d'Augsbourg. Le chemin de Vienne était

ouvert. Il fut agité dans le conseil de l'empereur, s'il sortirait de sa capitale.

La terreur de l'empereur était excusable : il était alors par-tout. Le duc de Bourgogne, ayant sous lui les maréchaux de *Tallard* & de *Vauban*, venait de prendre le vieux Brisac. *Tallard* venait non seulement de reprendre Landau, mais il avait encore défait auprès de Spire le prince de Hesse, depuis Roi de Suede, qui voulait secourir la ville. Si l'on en croit le marquis de *Feuquieres*, (cet officier & ce juge si instruit dans l'art militaire, mais si sévere dans ses jugemens) le maréchal de *Tallard* ne gagna cette bataille que par une faute & par une mépriſe. Mais enfin il écrivit du champ de bataille au Roi, *Sire, votre armée a pris plus d'étendards & de drapeaux, qu'elle n'a perdu de simples soldats.*

Cette action fut celle de toute la guerre où la bayonnette fit le plus de carnage. Les Français par leur impétuosité avaient un grand avantage en se servant de cette arme. Elle est devenue depuis plus menaçante que meurtriere. Le feu soutenu & roulant a prévalu. Les Allemands & les Anglais s'accoutumerent à tirer par division avec plus d'ordre & de promptitude que les Français. Les Prussiens furent les premiers qui chargerent leurs fu-

fils avec des baguettes de fer. Le second Roi de Pruſſe les diſciplina de ſorte qu'ils pouvaient tirer ſix coups par minute très-aiſément. Trois rangs tirant à la fois, & avançant enſuite rapidement, décident aujourd'hui du ſort des bâtailles. Les canons de campagne ſont un effet non moins redoutable. Les bataillons que ce feu ébranle n'attendent pas l'attaque des bayonnettes, & la cavalerie acheve de les rompre. Ainſi la bayonnette effraie plus qu'elle ne tue, & l'épée eſt devenue abſolument inutile à l'infanterie. La force du corps, l'adreſſe, le courage d'un combattant ne lui ſervent plus de rien. Les bataillons ſont devenus de grandes machines, dont la mieux montée dérange néceſſairement celle qui lui eſt oppoſée. C'eſt préciſément par cette raiſon que le prince *Eugene* a gagné contre les Turcs les célebres batailles de Témiſvar & de Belgrade, où les Turcs auraient eu probablement l'avantage par leur nombre ſupérieur, s'il y avait eu ce qu'on appelle une mêlée. Ainſi l'art de ſe détruire eſt non-ſeulement tout autre de ce qu'il était avant l'invention de la poudre, même de ce qu'il était il y a cent ans.

Cependant, la fortune de la France ſe ſoutenant d'abord ſi heureuſement du côté de l'Allemagne, on préſumait que

le maréchal de *Villars* la pouſſerait encore plus loin, avec cette impétuoſité qui déconcertait la lenteur allemande. Mais ce même caracteré, qui en faiſait un chef redoutable, le rendait incompatible avec l'électeur de Baviere. Le Roi voulait qu'un général ne fût fier qu'avec l'ennemi; & l'électeur de Baviere fut aſſez malheureux pour demander un autre maréchal de France.

Villars lui-même, fatigué des petites intrigues d'une cour orageuſe & intéreſſée, des irréſolutions de l'électeur, & plus encore des lettres du miniſtre d'état *Chamillard*, plein de prévention contre lui comme d'ignorance, demanda au Roi ſa retraite. Ce fut la ſeule récompenſe qu'il eut des opérations de guerre les plus ſavantes & d'une bataille gagnée. *Chamillard*, pour le malheur de la France, l'envoya dans le fond des Cévennes, réprimer des payſans fanatiques, & il ôta aux armées françaiſes le ſeul général qui pût alors, ainſi que le duc de *Vendôme*, leur inſpirer un courage invincible. On parlera de ces fanatiques dans le chapitre de la religion. *Louis XIV* avait alors des ennemis plus terribles, plus heureux, & plus irréconciliables que ces habitans des Cévenes.

CHAPITRE XIX.

Perte de la bataille de Blenheim ou d'Hochſtet, & ſes ſuites.

LE duc de *Marlborouh* était revenu vers les Pays-Bas au commencement de 1703 avec la même conduite & la même fortune. Il avait pris Bonn, réſidence de l'électeur de Cologne. De-là il avait repris Hui, Limbourg, & s'était rendu maître de tout le Bas-Rhin. Le maréchal de *Villeroi*, au ſortir de ſa priſon, commandait en Flandres, & n'était pas plus heureux contre *Marlboroug* qu'il l'avait été contre le prince *Eugene*. En vain le maréchal de *Boufflers* venait de remporter, avec un détachement de l'armée, un petit avantage au combat d'Eckeren, contre *Obdam*, général Hollandais. Un ſuccès qui n'a point de ſuite n'eſt rien.

Cependant, ſi le général Anglais ne marchait pas au ſecours de l'empereur, la maiſon d'*Autriche* ſemblait perdue. L'électeur de Baviere était maître de Paſſau. Trente mille Français, ſous les ordres du maréchal de *Marſin*, qui avait ſuccédé à *Villars*, inondaient le pays au-delà du Danube. Des partis couraient dans

l'Autriche. Vienne était menacée d'un côté par les Français & les Bavarois, de l'autre par le prince *Ragotski*, à la tête des Hongrois combattans pour leur liberté, & secourus de l'argent de la France & de celui des Turcs. Alors le prince *Eugene* accourt d'Italie; il vient prendre le commandement des armées d'Allemagne: il voit à Heilbron le duc de *Marlboroug*. Ce général Anglais, que rien ne gênait dans sa conduite, & que sa Reine & les Hollandais laissaient maître de ses desseins, marche au secours du centre de l'Empire. Il prend d'abord avec lui dix mille Anglais d'infanterie & vingt-trois escadrons. Il hâte sa marche: il arrive vers le Danube auprès de Donavert, vis-à-vis les lignes de l'électeur de Baviere, dans lesquelles environ huit mille Français & autant de Bavarois retranchés, gardaient les pays conquis par eux. Après deux heures de combat, *Marlboroug* perce à la tête de trois bataillons Anglais, renverse les Bavarois & les Français. On dit qu'il tua six mille hommes, qu'il en perdit presque autant. Peu importe à un général le nombre des morts, quand il vient à bout de son entreprise. Il prend Donavert: il passe le Danube; il met la Baviere à contribution.

Le maréchal de *Villeroi*, qui l'avait

voulu ſuivre dans ſes premieres marches, l'avait tout d'un coup perdu de vue, & n'apprit où il était, qu'en apprenant cette victoire de Donavert.

Le maréchal de *Tallard*, avec un corps d'environ trente mille hommes, vient pour s'oppoſer à *Marlborough* par un autre chemin, & ſe joint à l'électeur; dans le même tems le prince *Eugene* arrive, & ſe joint à *Marlborough*.

Enfin les deux armées ſe rencontrent aſſez près de ce même Donavert, & dans les mêmes campagnes où le maréchal de *Villars* avait remporté une victoire un an auparavant. Il était alors dans les Cévennes. Je ſais qu'ayant reçu une lettre de l'armée de *Tallard*, écrite la veille de la bataille, par laquelle on lui mandait la diſpoſition des deux armées, & la maniere dont le maréchal de *Tallard* voulait combattre, il écrivit au préſident de *Maiſons* ſon beau frere, que ſi le maréchal de *Tallard* donnait bataille en gardant cette poſition, il ſerait infailliblement défait. On montra la lettre à *Louis XIV*; elle a été publique.

L'armée de France, en comptant les Bavarois était de quatre-vingt-deux bataillons & de cent ſoixante eſcadrons; ce qui faiſait à-peu-près ſoixante mille combattans, parce que les corps n'étaient

pas complets. Soixante-quatre bataillons & cent cinquante deux escadrons, composaient l'armée ennemie, qui n'était forte que d'environ cinquante-deux mille hommes; car on fait toujours les armées plus nombreuses qu'elles ne le sont. Cette journée si sanglante & si décisive, mérite une attention particuliere. On a reproché bien des fautes aux généraux Français; la premiere était de s'être mis dans la nécessité de recevoir la bataille, au-lieu de laisser l'armée ennemie se consumer faute de fourrage & de donner au maréchal de *Villeroi*, le tems de tomber sur les Pays-Bas dégarnis, ou de s'avancer en Allemagne. Mais il faut considérer, pour réponse à ce reproche, que l'armée Française, étant un peu plus forte que celle des alliés pouvait espérer de la défaire, & que la victoire eût détrôné l'empereur. Le Marquis de *Feuquieres* compte douze fautes capitales que firent l'électeur, *Marsin* & *Tallard*, avant & après la bataille. Une des plus considérables était de n'avoir point un gros corps d'infanterie à leur centre, & d'avoir séparé leurs deux corps d'armée. J'ai entendu souvent de la bouche du maréchal de *Villars*, que cette disposition était inexcusable.

Le maréchal de *Tallard* était à l'aîle droite; l'électeur, avec *Marsin*, à la

gauche. Le maréchal de *Tallard* avait dans le courage toute l'ardeur & la vivacité françaiſe, un eſprit actif, perçant, fécond en expédiens & en reſſources. C'était lui qui avait conclu les traités de partage. Il était allé à la gloire & à la fortune par toutes les voies d'un homme d'eſprit & de cœur. La bataille de Spire lui avait fait un très grand honneur, malgré les critiques de *Feuquieres*; car un général victorieux n'a point fait de fautes aux yeux du public, de même que le général battu a toujours tort, quelque ſage conduite qu'il ait eue.

Mais le maréchal de *Tallard* avait un malheur bien dangereux pour un général; ſa vue était ſi faible, qu'il ne diſtinguait pas les objets à vingt pas de lui. Ceux qui l'ont bien connu m'ont dit encore que ſon courage ardent, tout contraire à celui de *Marlborough*, s'enflammant dans la chaleur de l'action, ne laiſſait pas à ſon eſprit une liberté aſſez entiere. Ce défaut lui venait d'un ſang ſec & allumé. On ſait aſſez que notre tempérament fait toutes les qualités de notre ame.

Le maréchal de *Marſin* n'avait juſques là jamais commandé en chef; & avec beaucoup d'eſprit & un ſens droit, il avait, diſait-on, l'expérience d'un bon officier, plus que d'un général.

Pour l'électeur de Baviere, on le regardait moins comme un grand capitaine, que comme un prince vaillant, aimable, chéri de ſes ſujets, ayant dans l'eſprit plus de magnanimité que d'application.

Enfin la bataille commença entre midi & une heure. *Marlborough* & les Anglais, ayant paſſé un ruiſſeau, chargeaient déja la cavalerie de *Tallard*. Ce général, un peu avant ce tems-là, venait de paſſer à la gauche, pour voir comment elle était diſpoſée. C'était déja un aſſez grand déſavantage, que l'armée de *Tallard* combattît, ſans que ſon général fût à ſa tête. L'armée de l'électeur & de *Marſin* n'était point encore attaquée par le prince *Eugene*. *Marlborough* entama l'aîle droite françaiſe, près d'une heure avant qu'*Eugene* eût pu arriver vers l'électeur à la gauche.

Si-tôt que le maréchal de *Tallard* apprend que *Marlborough* attaque ſon aîle, il y court: il trouve une action furieuſe engagée; la cavalerie Françaiſe trois fois ralliée & trois fois pouſſée. Il va vers le village de Blenheim, où il avait poſté vingt-ſept bataillons & douze eſcadrons. C'était une petite armée ſéparée: elle faiſait un feu continuel ſur celle de *Marlborough*. De ce village, où il donne ſes ordres, il revole à l'endroit où *Marlbo-*

roug, avec de la cavalerie & des bataillons entre les eſcadrons, pouſſait la cavalerie Françaiſe.

M. de *Feuquieres* ſe trompe aſſurément, quand il dit que le maréchal de *Tallard* n'y était pas, & qu'il fut fait priſonnier en revenant de l'aîle de *Marſin* à la ſienne. Toutes les relations conviennent (& il ne fut que trop vrai pour lui) qu'il y était préſent. Il y fut bleſſé : ſon fils y reçut un coup mortel auprès de lui. Toute ſa cavalerie eſt miſe en déroute en ſa préſence. *Marlboroug*, vainqueur, perce d'un côté entre les deux armées Françaiſes ; de l'autre, ſes officiers généraux percent auſſi entre ce village de Blenheim & l'armée de *Tallard*, ſéparée encore de la petite armée qui eſt dans Blenheim.

Le maréchal de *Tallard*, dans cette cruelle ſituation, court pour rallier quelques eſcadrons. La faibleſſe de ſa vue lui fait prendre un eſcadron ennemi pour un Français. Il eſt fait priſonnier par les troupes de Heſſe, qui étaient à la ſolde de l'Angleterre. Au moment que le général était pris, le prince *Eugene*, trois fois repouſſé gagnait enfin l'avantage. La déroute était déja totale, & la fuite précipitée dans le corps d'armée du maréchal de *Tallard*. La conſternation & l'aveuglement de toute cette droite, étaient

au

au point, qu'officiers & soldats se jetaient dans le Danube, sans savoir où ils allaient. Aucun officier général ne donnait d'ordre pour la retraite ; aucun ne pensait ou à sauver ces vingt-sept bataillons & ces douze escadrons des meilleures troupes de France, enfermés si malheureusement dans Blenheim, ou à les faire combattre. Le maréchal de *Marsin* fit alors la retraite. Le comte *du Bourg*, depuis maréchal de France, sauva une petite partie de l'infanterie, en se retirant par les marais d'Hochstet ; mais ni lui, ni *Marsin*, ni personne, ne songea à cette armée qui restait encore dans Blenheim, attendant des ordres & n'en recevant point. Elle était d'onze mille hommes effectifs ; c'étaient les plus anciens corps. Il y a plusieurs exemples de moindres armées, qui ont battu des armées de cinquante mille hommes, ou qui ont fait des retraites glorieuses ; mais l'endroit, où on se trouve posté, décide de tout. Ils ne pouvaient sortir des rues étroites d'un village, pour se mettre d'eux-mêmes en ordre de bataille devant une armée victorieuse, qui les eût à chaque instant accablés par un plus grand front, par son artillerie & par les canons même de l'armée vaincue, qui étaient déja au pouvoir du vainqueur. L'officier-général qui devait les comman-

der, le marquis de *Clairambault*, fils du maréchal de *Clairambault*, courut pour demander les ordres au maréchal de *Tallard* : il apprend qu'il eſt pris : il ne voit que des fuyards : il fuit avec eux, & va ſe noyer dans le Danube.

Sivieres, brigadier, qui était poſté dans ce village, tente alors un coup hardi : il crie aux officiers d'Artois & de Provence, de marcher avec lui : pluſieurs officiers, même des autres régimens, y accourent ; ils fondent ſur l'ennemi, comme on fait une ſortie d'une place aſſiégée ; mais après la ſortie, il faut rentrer dans la place. Un de ces officiers, nommé *des-Nonvilles*, revint à cheval un moment après dans le village avec Mylord Orknay d'Hamilton. *Eſt-ce un Anglais priſonnier que vous nous amenez*, lui dirent les officiers en l'entourant ? *non, Meſſieurs, je ſuis priſonnier moi-même, & je viens vous dire qu'il n'y a d'autre parti pour vous que de vous rendre priſonniers de guerre. Voilà le comte d'Orknay qui vous offre la capitulation.* Toutes ces vieilles bandes frémirent : Navarre déchira & enterra ſes drapeaux, mais enfin il fallut plier ſous la néceſſité, & cette armée ſe rendit ſans combattre. Mylord *Orknay* m'a dit que ce corps de troupes ne pouvait faire autrement dans ſa ſituation gênée. L'Europe fut étonnée

que les meilleures troupes Françaiſes euſſent ſubi en corps cette ignominie. On imputait leur malheur à lâcheté : mais quelques années après quatorze mille Suédois ſe rendant à diſcrétion aux Ruſſes en raſe campagne, ont juſtifié les Français.

Telle fut la célebre bataille qui, en France, a le nom d'*Hochſtet*, en Allemagne de *Pleintheim*, & en Angleterre de *Blenheim*. Les vainqueurs y eurent près de cinq mille morts & près de huit mille bleſſés, & le plus grand nombre du côté du prince *Eugene*. L'armée françaiſe y fut preſque entierement détruite. De ſoixante mille hommes, ſi long-tems victorieux, on n'en raſſembla pas plus de vingt mille effectifs.

Environ douze mille morts, quatorze mille priſonniers, tout le canon, un nombre prodigieux d'étendarts & de drapeaux, les tentes, les équipages, le général de l'armée & douze cents officiers de marque au pouvoir du vainqueur, ſignalerent cette journée. Les fuyards ſe diſperſerent ; près de cent lieues de pays furent perdues en moins d'un mois. La Baviere entiere, paſſée ſous le joug de l'empereur, éprouva tout ce que le gouvernement Autrichien irrité, avait de rigueur, & ce que le ſoldat vainqueur a de rapacité & de barba-

rie. L'électeur, se réfugiant à Bruxelles, rencontra sur le chemin son frere l'électeur de Cologne, chassé comme lui de ses états; ils s'embrasserent en versant des larmes. L'étonnement & la consternation saisirent la cour de Versailles, accoutumée à la prospérité. La nouvelle de la défaite vint au milieu des réjouissances pour la naissance d'un arriere petit-fils de *Louis XIV*. Personne n'osait apprendre au Roi une vérité si cruelle. Il fallut que Madame de *Maintenon* se chargeât de lui dire qu'il n'était plus invincible.

On a dit, & on a écrit, & toutes les histoires ont répété que l'Empereur fit ériger dans les plaines de Blenheim, un monument de cette défaite avec une inscription flétrissante pour le Roi de France: mais ce monument n'exista jamais. Il n'y a eu que l'Angleterre qui en ait érigé un à la gloire du Duc de *Marlboroug*. La Reine & le parlement lui ont fait bâtir dans sa principale terre, un palais immense qui porte le nom de *Blenheim*. Cette bataille y est représentée dans les tableaux & sur les tapisseries. Les remercîmens des chambres du parlement, ceux des villes & des bourgades, les acclamations de l'Angleterre, furent le premier prix qu'il reçut de sa victoire. Le poëme du célé-

Addisson, monument plus durable

que le palais de Blenheim, eſt compté, par cette nation guerriere & ſavante, parmi les récompenſes les plus honorables du duc de *Marlboroug*. L'Empereur le fit prince de l'Empire en lui donnant la principauté de Mindelheim, qui fut depuis échangée contre une autre; mais il n'a jamais été connu ſous ce titre, le nom de *Marlboroug* étant devenu le plus beau qu'il pût porter.

L'armée de France, diſperſée, laiſſe aux alliés une carriere ouverte du Danube au Rhin. Ils paſſent le Rhin: ils entrent en Alſace. Le prince *Louis de Bade*, général célebre pour les campemens & pour les marches, inveſtit Landau. Le Roi des Romains *Joſeph*, fils ainé de de l'Empereur *Léopold*, vient à ce ſiege. On prend Landau, on prend Trarbach.

Cent lieues de pays perdues n'empêchaient pas que les frontieres de la France ne fuſſent encore reculées. *Louis XIV* ſoutenait ſon petit fils en Eſpagne, & était victorieux en Italie. Il fallait de grands efforts en Allemagne, pour réſiſter à *Marlboroug*; & on les fit. On raſſembla les débris de l'armée: on épuiſa les garniſons: on fit marcher des milices. Le miniſtere emprunta de l'argent de tous côtés. Enfin on eut une armée, & on

rappella, du fond des Cévennes, le maréchal de *Villars* pour la commander. Il vint, & se trouva près de Treves avec des forces inférieures, vis-à-vis le général Anglais. Tous deux voulaient donner une nouvelle bataille ; mais le prince de Bade n'étant pas venu assez tôt joindre ses troupes aux Anglais, *Villars* eut au moins l'honneur de faire décamper *Marlboroug* : c'était beaucoup alors. Le duc de *Marlboroug*, qui estimait assez le maréchal de *Villars* pour vouloir en être estimé, lui écrivit en décampant : « rendez-moi la justice de » croire que ma retraite est la faute du » prince de Bade, & que je vous estime » encore plus que je ne suis fâché contre » lui ».

Les Français avaient donc encore des barrieres en Allemagne. La Flandre, où commandait le maréchal de *Villeroi* délivré de sa prison, n'était pas entamée. En Espagne, le Roi *Philippe V* & l'archiduc *Charles* attendaient tous deux la couronne ; le premier, de la puissance de son grand-pere & de la bonne volonté de la plupart des Espagnols ; le second, du secours des Anglais & des partisans qu'il avait en Catalogne & en Aragon. Cet archiduc, depuis empereur & alors second fils de l'Empereur *Léopold*, n'ayant

rien que ce titre, était allé ſur la fin de 1703, preſque ſans ſuite, à Londres, implorer l'appui de la Reine *Anne*.

Alors parut toute la puiſſance Anglaiſe. Cette nation, ſi étrangere dans cette querelle, fournit au prince Autrichien deux cents vaiſſeaux de tranſport, trente vaiſſeaux de guerre, joints à dix vaiſſeaux hollandais, neuf mille hommes de troupes, & de l'argent pour aller conquérir un royaume. Mais cette ſupériorité, que donnent le pouvoir & les bienfaits, n'empêchait pas que l'Empereur, dans ſa lettre à la Reine *Anne*, préſentée par l'archiduc, ne refuſât à cette ſouveraine, ſa bienfaitrice, le titre de majeſté : on ne la traitait que de ſérénité, ſelon le ſtyle de la cour de Vienne, que l'uſage ſeul pouvait juſtifier, & que la raiſon a fait changer depuis, quand la fierté a plié ſous la néceſſité.

CHAPITRE XX.

Pertes en Eſpagne. Pertes des batailles de Ramillies & de Turin, & leurs ſuites.

UN des premiers exploits de ces troupes Anglaiſes, fut de prendre Gibraltar, qui paſſait, avec raiſon, pour imprenable. Une longue chaîne de rochers eſcarpés en défendent toute approche du côté de terre : il n'y a point de port. Une baie longue, mal sûre & orageuſe, y laiſſe les vaiſſeaux expoſés aux tempêtes & à l'artillerie de la fortereſſe & du mole : les bourgeois ſeuls de cette ville la défendraient contre mille vaiſſeaux & cent mille hommes. Mais cette force même fut la cauſe de la priſe. Il n'y avait que cent hommes de garniſon ; c'en était aſſez ; mais ils négligeaient un ſervice qu'ils croyaient inutile. Le prince de *Heſſe* avait débarqué avec dix-huit cents ſoldats dans l'iſthme qui eſt au nord derriere la ville : mais de ce côté-là, un rocher eſcarpé rend la ville inattaquable. La flotte tira en vain quinze mille coups de canon. Enfin des matelots, dans une de leurs réjouiſſances, s'approcherent dans des barques

ques ſous le mole, dont l'artillerie devait les foudroyer ; elle ne joua point. Ils montent ſur le mole ; ils s'en rendent maîtres : les troupes y accourent ; il fallût que cette ville imptenable ſe rendît. Elle eſt encore aux Anglais dans le tems que j'écris. L'Eſpagne, redevenue une puiſſance ſous le gouvernement de la princeſſe de Parme, ſeconde femme de *Philippe V*, & victorieuſe depuis en Afrique & en Italie, voit encore, avec une douleur impuiſſante, Gibraltar aux mains d'une nation ſeptentrionale, dont les vaiſſeaux fréquentaient à peine, il y a deux ſiecles, la mer méditerranée.

Immédiatemeut après la priſe de Gibraltar, la flotte Anglaiſe, maitreſſe de de la mer, attaqua, à la vue de Malaga, le comte de Toulouſe, amiral de France : bataille indéciſe à la vérité, mais derniere époque de la puiſſance de *Louis XIV*. Son fils naturel, le comte de Toulouſe, amiral du Royaume, y commandait cinquante vaiſſeaux de ligne, & vingt-quatre galeres. Il ſe retira avec gloire, & ſans perte. Mais depuis, le Roi ayant envoyé treize vaiſſeaux pour attaquer Gibraltar, tandis que le maréchal de *Teſſé* l'aſſiégéait par terre, cette double témérité perdit à la fois & l'armée & la flotte. Une partie des vaiſſeaux fut briſée par

la tempête ; une autre prise par les Anglais à l'abordage, après une résistance admirable ; une autre brûlée sur les côtes d'Espagne. Depuis ce jour on ne vit plus de grandes flottes françaises, ni sur l'océan, ni sur la méditerranée. La marine rentra presque dans l'état dont *Louis XIV* l'avait tirée, ainsi que tant d'autres choses éclatantes qui ont eu sous lui leur orient & leur couchant.

Ces mêmes Anglais qui avaient pris pour eux Gibraltar, conquirent en six semaines le Royaume de Valence & de Catalogne pour l'archiduc *Charles*. Ils prirent Barcelone, par un hasard qui fut l'effet de la témérité des assiégeans.

Les Anglais étaient sous les ordres d'un des plus singuliers hommes qu'ait jamais porté ce pays si fertile en esprits fiers, courageux & bizarres. C'était le comte de *Peterboroug*, homme qui ressemblait en tout à ces héros dont l'imagination des Espagnols a rempli tant de livres. A quinze ans, il était parti de Londres pour aller faire la guerre aux Maures en Afrique. Il avait, à vingt ans, commencé la révolution d'Angleterre, & s'était rendu le premier en Hollande auprès du prince d'Orange : mais de peur qu'on ne soupçonnât la raison de son voyage, il s'était embarqué pour l'Amérique ; & de-là il

était allé à la Haie sur un vaisseau Hollandais. Il perdit, il donna tout son bien, & rétablit sa fortune plus d'une fois. Il faisait alors la guerre en Espagne presque à ses dépens, & nourrissait l'archiduc & toute sa maison. C'était lui qui assiégeait Barcelone avec le prince de Darmstadt. Il lui propose une attaque soudaine aux retranchemens qui couvrent le fort *Montjoui* & la ville. Ces retranchemens, où le prince de Darmstadt périt, sont emportés l'épée à la main. Une bombe creve dans le fort sur le magasin des poudres, & le fait sauter : le fort est pris : la ville capitule. Le vice-Roi parle à *Péterborough* à la porte de la ville. Les articles n'étaient pas encore signés, quand on entend tout-à-coup des cris & des hurlemens. *Vous nous trahissez*, dit le vice-Roi à *Péterborough : nous capitulons avec bonne foi, & voilà vos Anglais qui sont entrés dans la ville par les remparts. Ils égorgent, ils pillent, ils violent.* « Vous vous méprenez, répondit le comte *Péterborough*; il faut que ce » soit des troupes du prince de Darmstadt. » Il n'y a qu'un moyen de sauver votre » ville, c'est de me laisser entrer sur le » champ avec mes Anglais : j'appaise- » rai tout, & je reviendrai à la porte » achever la capitulation ». Il parlait d'un ton de vérité & de grandeur, qui, joint

au danger présent, persuada le gouverneur : on le laissa entrer. Il court avec ses officiers : il trouve des Allemands & des Catalans qui saccageaient les maisons des principaux citoyens : il les chasse ; il leur fait quitter le butin qu'ils enlevaient : il rencontre la duchesse de *Popoli* entre les mains des soldats, près d'être déshonorée ; il la rend à son mari. Enfin, ayant tout appaisé, il retourne à cette porte, & signe la capitulation. Les Espagnols étaient confondus de voir tant de magnanimité dans des Anglais, que la populace avait pris pour des barbares impitoyables, parce qu'ils étaient hérétiques.

A la perte de Barcelone se joignit encore l'humiliation de vouloir inutilement la reprendre. *Philippe V*, qui avait pour lui la plus grande partie de l'Espagne, n'avait ni généraux, ni ingénieurs, ni presque de soldats. La France fournissait tout. Le comte de Toulouse revient bloquer le port avec vingt-cinq vaisseaux qui restaient à la France. Le maréchal de *Tessé* forme le siege avec trente & un escadrons & trente sept bataillons. Mais la flotte anglaise arrive : la Française se retire ; le maréchal de *Tessé* leve le siege avec précipitation. Il laisse dans son camp des provisions immenses : il fuit, & abandonne quinze-cents blessés à l'humanité,

du comte *Péterborough*. Toutes ces pertes étaient grandes : on ne savait s'il en avait plus coûté auparavant à la France pour vaincre l'Espagne, qu'il lui en coûtait alors pour la secourir. Toutefois le petit-fils de *Louis XIV* se soutenait, par l'affection de la nation Castillane, qui met son orgueil à être fidelle, & qui persistait dans son choix.

Les affaires allaient bien en Italie. *Louis XIV* était vengé du duc de Savoie. Le duc de *Vendôme* avait d'abord repoussé avec gloire le prince *Eugene* à la journée de Cassano, près de l'Adda : journée sanglante, & l'une de ces batailles indécises pour lesquelles on chante des deux côtés des *Te Deum*, mais qui ne servent qu'à la destruction des hommes, sans avancer les affaires d'aucun parti. Après la bataille de Cassano, il avait gagné pleinement celle de Cassinato en l'absence du prince *Eugene* ; & ce prince, étant arrivé le lendemain de la bataille, avait vu encore un détachement de ses troupes entierement défait. Enfin les alliés étaient obligés de céder tout le terrein au duc de *Vendôme*. Il ne restait plus gueres que Turin à prendre. On allait l'investir : il ne paraissait pas possible qu'on le secourût. Le maréchal de *Villars*, vers l'Allemagne, poussait le prince de Bade. *Vil-*

leroi commandait en Flandres une armée de quatre-vingt mille hommes; il se flattait de réparer contre *Marlboroug* le malheur qu'il avait essuyé en combattant le prince *Eugene*. Son trop de confiance en ses propres lumieres, fut plus que jamais funeste à la France.

Près de la Méhaigne & vers les sources de la petite Ghette, le maréchal de *Villeroi* avait campé son armée. Le centre était à Ramillies, village devenu aussi fameux qu'Hochster. Il eût pu éviter la bataille. Les officiers généraux lui conseillaient ce parti; mais le desir aveugle de la gloire l'emporta. Il fit, à ce qu'on prétend, la disposition de maniere, qu'il n'y avait pas un homme d'expérience, qui ne prévît le mauvais succès. Des troupes de recrûe, ni disciplinées, ni complettes, étaient au centre: il laissa les bagages entre les lignes de son armée: il posta sa gauche derriere un marais, comme s'il eût voulu l'empêcher d'aller à l'ennemi.

Marlboroug, qui remarquait toutes ces fautes, arrange son armée pour en profiter. Il voit que la gauche de l'armée française ne peut aller attaquer sa droite: il dégarnit aussi-tôt cette droite, pour fondre vers Ramillies avec un nombre supérieur. Monsieur de *Gassion*, lieutenant-

général, qui voit ce mouvement des ennemis, crie au maréchal : « Vous êtes » perdu, si vous ne changez votre ordre » de bataille. Dégarnissez votre gauche, » pour vous opposer à l'ennemi à nombre égal. Faites rapprocher vos lignes » davantage. Si vous tardez un moment, » il n'y a plus de ressource ». Plusieurs officiers appuyerent ce conseil salutaire. Le maréchal ne les crut pas. *Marlborough* attaque. Il avait affaire à des ennemis rangés en bataille comme il les eût voulu poster lui-même pour les vaincre. Voilà ce que toute la France a dit ; & l'histoire est en partie le récit des opinions des hommes : mais ne devait-on pas dire aussi, que les troupes des alliés étaient mieux disciplinées, que leur confiance en leurs chefs & en leurs succès passés, leur inspirait plus d'audace ? N'y eut-il pas des régimens français qui firent mal leur devoir ? & les bataillons les plus inébranlables au feu, ne sont-ils pas la destinée des états ? L'armée française ne résista pas une demi-heure. On s'était battu près de huit heures à Hochstet, & on avait tué près de huit mille hommes aux vainqueurs ; mais à la journée de Ramillies, on ne leur en tua pas deux mille cinq cents : ce fut une déroute totale : les Français y perdirent vingt mille hommes & la gloire de la

nation, & l'espérance de reprendre l'avantage. La Baviere, Cologne, avaient été perdues par la bataille d'Hochstet; toute la Flandre espagnole le fut par celle de Ramillies. *Marlboroug* entra victorieux dans Anvers, dans Bruxelles: il prit Ostende: Menin se rendit à lui.

Le maréchal de *Villeroi*, au désespoir, n'osait écrire au Roi cette défaite. Il resta cinq jours sans envoyer de couriers. Enfin, il écrivit la confirmation de cette nouvelle, qui consternait déjà la cour de France. Et quand il reparut devant le Roi, ce monarque, au lieu de lui faire des reproches, lui dit: *Monsieur le maréchal, on n'est pas heureux à notre âge.*

Le Roi tire aussi-tôt le duc de *Vendôme* d'Italie, où il ne le croyait pas nécessaire, pour l'envoyer en Flandres réparer, s'il est possible, ce malheur. Il espérait du moins avec apparence de raison, que la prise de Turin le consolerait de tant de pertes. Le prince *Eugene* n'était pas à portée de paraître pour secourir cette ville. Il était au-delà de l'Adige; & ce fleuve, bordé en deça d'une longue chaîne de retranchemens, semblait rendre le passage impraticable. Cette grande ville était assiégée par quarante-six escadrons & cent bataillons.

Le duc de *la Feuillade*, qui les com-

mandait, était l'homme le plus brillant & le plus aimable du royaume ; &, quoique gendre du miniſtre, il avait pour lui la faveur publique. Il était fils de ce maréchal de *la Feuillade*, qui érigea la ſtatue de *Louis XIV* dans la place des victoires. On voyait en lui le courage de ſon pere, la même ambition, le même éclat, avec plus d'eſprit. Il attendait, pour récompenſe de la conquête de Turin, le bâton de maréchal de France. *Chamillard* ſon beau-pere, qui l'aimait tendrement, avait tout prodigué pour lui aſſurer le ſuccès. L'imagination eſt effrayée du détail des préparatifs de ce ſiege. Les lecteurs, qui ne ſont point à portée d'entrer dans ces diſcuſſions, ſeront peut-être bien aiſes de trouver ici quel fut cet immenſe & inutile appareil.

On avait fait venir cent-quarante pieces de canon ; & il eſt à remarquer, que chaque gros canon monté revient à environ deux mille écus. Il y avait cent-dix mille boulets, cent-ſix mille cartouches d'une façon, & trois cent mille d'une autre ; vingt & un mille bombes, vingt-ſept mille ſept cents grenades, quinze mille ſacs à terre, trente mille inſtrumens pour le pionnage, douze cent mille livres de poudre. Ajoûtez à ces munitions, le plomb, le fer, & le fer-blanc, les

cordages ; tout ce qui sert aux mineurs, le soufre, le salpêtre, les outils de toute espece. Il est certain que les fraix de tous ces préperatifs de destruction, suffiraient pour fonder la plus nombreuse colonie. Tout siege de grande ville exige ces fraix immenses ; & quand il faut réparer chez soi un village ruiné, on le néglige.

Le duc de *la Feuillade*, plein d'ardeur & d'activité, plus capable que personne des entrepriſes qui ne demandaient que du courage, mais incapable de celles qui exigeaient de l'art, de la méditation & du tems, pressait ce siege contre toutes les regles. Le maréchal de *Vauban*, le seul général peut-être qui aimât mieux l'état que soi-même, avait proposé au duc de *la Feuillade*, de venir diriger le siege comme ingénieur, & de servir dans son armée comme volontaire : mais la fierté de *la Feuillade*, prit les offres de *Vauban* pour de l'orgueil caché sous de la modestie. Il fut piqué, que le meilleur ingénieur de l'europe lui voulût donner des avis. Il manda, dans une lettre que j'ai vue : *J'espere prendre Turin à la Cohorn.* Ce *Cohorn* était le *Vauban* des alliés : bon ingénieur, bon général, & qui avait pris, plus d'une fois, des places fortifiées par *Vauban*. Après une telle let-

tre, il fallait prendre Turin : mais l'ayant attaqué par la citadelle, qui était le côté le plus fort, & n'ayant pas même entouré toute la ville, des ſecours, des vivres, pouvaient y entrer : le duc de Savoie pouvait en ſortir : & plus le duc de *la Feuillade* mettait ſon impétuoſité dans des attaques réitérées & infructueuſes, plus le ſiege traînait en longueur.

Le duc de Savoie ſortit de la ville avec quelques troupes de cavalerie, pour donner le change au duc de *la Feuillade*. Celui-ci ſe détache du ſiege pour courir après le prince, qui, connaiſſant mieux le terrein, échappe à ſes pourſuites. *La Feuillade* manque le duc de Savoie, & la conduite du ſiége en ſouffre.

Preſque tous les hiſtoriens ont aſſuré que le duc de *la Feuillade* ne voulait point prendre Turin ; ils prétendent qu'il avait juré à Madame la ducheſſe de Bourgogne de reſpecter la capitale de ſon pere : ils débitent que cette princeſſe engagea Madame de *Maintenon* à faire prendre toutes les meſures qui furent le ſalut de cette ville. Il eſt vrai que preſque tous les officiers de cette armée en ont été long-temps perſuadés. Mais c'était un de ces bruits populaires, qui décréditent le jugement des nouvelliſtes, & qui déshonorent les hiſtoires. Il eût été d'ailleurs

bien contradictoire, que le même général eût voulu manquer Turin, & prendre le duc de Savoie.

Depuis le 13 Mai jusqu'au 30 Juin, le duc de *Vendôme*, au bord de l'Adige, favorisait ce siege; & il comptait, avec soixante & dix bataillons & soixante escadrons, fermer tous les passages au prince *Eugene*.

Le général des impériaux manquait d'hommes & d'argent. Les merciers de Londres lui prêterent environ six millions de nos livres : il fit, enfin, venir des troupes des cercles de l'Empire. La lenteur de ces secours eût pu perdre l'Italie; mais la lenteur du siege de Turin était encore plus grande.

Vendôme était déja nommé pour aller réparer les pertes de la Flandre. Mais avant de quitter l'Italie, il souffre que le prince *Eugene* passe l'Adige : il lui laisse traverser le canal blanc, enfin le Pô même, fleuve plus large & en quelques endroits plus difficile que le Rhône. Le général français ne quitta les bords du Pô, qu'après avoir vû le prince *Eugene* en état de pénétrer jusqu'auprès de Turin. Ainsi, il laissa les affaires dans une grande crise en Italie, tandis qu'elles paraissaient désespérées en Flandres, en Allemagne & en Espagne.

Le duc de *Vendôme* va donc rassembler vers Mons les débris de l'armée de *Villeroi ;* & le duc d'Orléans, neveu de *Louis XIV*, vint commander vers le Pô les troupes du duc de *Vendôme*. Ces troupes étaient en désordre, comme si elles ayaient été battues. *Eugene* avait passé le Pô à la vue de *Vendôme :* il passe le Tanaro aux yeux du duc d'Orléans ; il prend Carpi, Correggio, Reggio ; il dérobe une marche aux Français : enfin, il joint le duc de Savoie auprès d'Asti. Tout ce que put faire le duc d'Orléans, ce fut de venir joindre le duc de *la Feuillade* au camp devant Turin. Le prince *Eugene* le suit en diligence. Il y avait alors deux partis à prendre : celui d'attendre le prince *Eugene* dans les lignes de circonvallation, ou celui de marcher à lui, lorsqu'il était encore auprès de Veillane. Le duc d'Orléans assemble un conseil de guerre ; ceux qui le composaient, étaient le maréchal de *Marsin*, celui-là même qui avait perdu la bataille d Hochstet, le duc de *la Feuillade*, *Albergoti*, *Saint-Fremont*, & d'autres lieutenans-généraux. « Messieurs, leur » dit le duc dOrleans, si nous restons dans » nos lignes, nous perdons la bataille. » Notre circonvallation est de cinq lieues » d'étendue ; nous ne pouvons border tous » ces retranchemens. Vous voyez ici le

» régiment de la marine, qui n'eſt que » ſur deux hommes de hauteur : là, vous » voyez des endroits entierement dégar- » nis. La Doire, qui paſſe dans notre » camp, empêchera nos troupes de ſe » porter mutuellement de prompts ſecours. » Quand le Français attend qu'on l'atta- » que, il perd le plus grand de ſes avan- » tages, cette impétuoſité & ces premiers » momens d'ardeur qui décident ſi ſou- » vent du gain des batailles. Croyez-moi, » il faut marcher à l'ennemi ». Tous les lieutenans-généraux répondirent : *Il faut marcher.* Alors le maréchal de *Marſin* tire de ſa poche un ordre du Roi, par lequel on devait déférer à ſon avis en cas d'action : & ſon avis fut de reſter dans les lignes.

Le duc d'Orléans indigné, vit qu'on ne l'avait envoyé à l'armée que comme un prince du ſang, & non comme un général ; &, forcé de ſuivre le conſeil du maréchal de *Marſin*, il ſe prépara à ce combat ſi déſavantageux.

Les ennemis paraiſſaient vouloir former à la fois pluſieurs attaques. Leurs mouvemens jetaient l'incertitude dans le camp des Français. M. le duc d'Orléans voulait une choſe, *Marſin* & *la Feuillade* une autre : on diſputait ; on ne concluait rien. Enfin on laiſſe les ennemis paſſer

la Doire. Ils avancent sur huit colonnes de vingt cinq hommes de profondeur. Il faut dans l'instant leur opposer des bataillons d'une épaisseur assez forte.

Albergoti, placé loin de l'armée sur la montagne des capucins, avait avec lui vingt mille hommes, & n'avait en tête que des milices qui n'osaient l'attaquer. On lui envoie demander douze mille hommes. Il répond qu'il ne peut se dégarnir; il donne des raisons spécieuses; on les écoute : le tems se perd. Le prince *Eugene* attaque les retranchemens, & au bout de deux heures il les force. Le duc d'Orléans blessé, s'était retiré pour se faire panser. A peine était-il entre les mains des chirurgiens, qu'on lui apprend que tout est perdu, que les ennemis sont maîtres du camp, & que la déroute est générale. Aussi-tôt il faut fuir ; les lignes, les tranchées sont abandonnées, l'armée dispersée. Tous les bagages, les provisions, les munitions, la caisse militaire, tombent dans les mains du vainqueur.

Le maréchal de *Marsin*, blessé à la cuisse, est fait prisonnier. Un chirurgien du duc de Savoie lui coupa la cuisse; & le maréchal mourut quelques momens après l'opération. Le chevalier *Méthuin*, ambassadeur d'Angleterre auprès du duc

de Savoie, le plus généreux, le plus franc & le plus brave homme de son pays qu'on ait jamais employé dans les ambassades, avait toujours combattu à côté de ce souverain. Il avait vu prendre le maréchal de *Marsin*, & il fut témoin de ses derniers momens. Il m'a raconté que *Marsin* lui dit ces propres mots : *Croyez au moins, Monsieur, que ç'a été contre mon avis que nous vous avons attendus dans nos lignes.* Ces paroles semblaient contredire formellement ce qui s'était passé dans le conseil de guerre, & elles étaient pourtant vraies : c'est que le maréchal de *Marsin*, en prenant congé à Versailles, avait représenté au Roi qu'il fallait aller aux ennemis, en cas qu'ils parussent pour secourir Turin : mais *Chamillard*, intimidé par les défaites précédentes, avait fait décider qu'on devait attendre & non présenter la bataille ; & cet ordre, donné dans Versailles, fut cause que soixante mille hommes furent dispersés. Les Français n'avaient pas eu plus de deux mille hommes tués dans cette bataille. Mais on a déja vu que le carnage fait moins que la consternation. L'impossibilité de subsister, qui ferait retirer une armée après la victoire, ramena vers le Dauphiné les troupes après la défaite. Tout était si en désordre, que le comte de *Médavi-Grancei*, qui était alors dans le

le Mantouan avec un corps de troupes, & qui battit à Caſtiglione les impériaux, commandés par le Landgrave de Heſſe, depuis Roi de Suede, ne remporta qu'une victoire inutile, quoique complette. On perdit en peu de tems le Milanais, le Mantouan, le Piémont, enfin le royaume de Naples.

CHAPITRE XXI.

Suite des diſgraces de la France & de l'Eſpagne. Louis XIV envoie ſon principal Miniſtre demander en vain la paix. Bataille de Malplaquet perdue, &c.

LA bataille d'Hochſtet avait coûté à *Louis XIV* la plus floriſſante armée, & tout le pays du Danube au Rhin; elle avait coûté à la maiſon de *Baviere* tous ſes états. La journée de Ramillies avait fait perdre toute la Flandres juſqu'aux portes de Lille. La déroute de Turin avait chaſſé les Français d'Italie, ainſi qu'ils l'ont toujours été dans toutes les guerres depuis *Charlemagne*. Il reſtait des troupes dans le Milanais, & cette petite armée victorieuſe ſous le comte de *Médavi*. On occupait encore quelques places. On propoſa de céder tout à l'Empereur, pourvu

qu'il laissât retirer ces troupes, qui montaient à près de quinze mille hommes. L'Empereur accepta cette capitulation. Le duc de Savoie y consentit. Ainsi l'Empereur, d'un trait de plume, devint le maître paisible en Italie. La conquête du royaume de Naples & de Sicile lui fut assurée. Tout ce qu'on avait regardé en Italie comme feudataire, fut traité comme sujet. Il taxa la Toscane à cent-cinquante mille pistoles, Mantoue à quarante mille. Parme, Modene, Lucques, Genes, malgré leur liberté, furent compriſes dans ces impositions.

L'Empereur, qui jouit de tous ces avantages, n'était pas ce *Léopold*, ancien rival de *Louis XIV*, qui, sous les apparences de la modération, avait nourri sans éclat une ambition profonde. C'était son fils aîné *Joseph*, vif, fier, emporté, & qui cependant ne fut pas plus grand guerrier que son pere. Si jamais Empereur parut fait pour asservir l'Allemagne & l'Italie, c'était *Joseph*. Il domina de-là les monts : il rançonna le pape : il fit mettre, de sa seule autorité, en 1706, les électeurs de Baviere & de Cologne au ban de l'Empire : il les dépouilla de leur électorat : il retint en prison les enfans du Bavarois, & leur ôta jusqu'à leur nom. Leur pere n'eut d'autre ressource que

d'aller traîner ſa diſgrace en France & dans les Pays-Bas. *Philippe V* lui céda depuis toute la Flandre Eſpagnole en 1712. S'il avait gardé cette province, c'était un établiſſement qui valait mieux que la Baviere, & qui le délivrait de l'aſſujettiſſement à la maiſon d'*Autriche*: mais il ne put jouir que des villes de Luxembourg, de Namur, & de Charleroi; le reſte était aux vainqueurs.

Tout ſemblait déja menacer ce *Louis XIV* qui avait auparavant menacé l'Europe. Le duc de Savoie pouvait entrer en France. L'Angleterre & l'Ecoſſe ſe réuniſſaient pour ne plus compoſer qu'un ſeul royaume; ou plutôt l'Ecoſſe, devenue province de l'Angleterre, contribuait à la puiſſance de ſon ancienne rivale. Tous les ennemis de la France ſemblaient, vers la fin de 1706, & au commencement de 1707, acquérir des forces nouvelles, & la France toucher à ſa ruine. Elle était preſſée de tous côtés, & ſur mer & ſur terre. De ces flottes formidables que *Louis XIV* avait formées, il reſtait à peine trente cinq vaiſſeaux. En Allemagne, Strasbourg était encore frontiere; mais Landau perdu laiſſait toujours l'Alſace expoſée. La Provence était menacée d'une invaſion par terre & par mer. Ce qu'on avait perdu en Flandres faiſait

craindre pour le reſte. Cependant, malgré tant de déſaſtres, le corps de la France n'était point encore entamé ; & , dans une guerre ſi malheureuſe, elle n'avait encore perdu que des conquêtes.

Louis XIV fit face par tout. Quoique par-tout affaibli, il réſiſtait, ou protégeait, ou attaquait encore de tous côtés. Mais on fut auſſi malheureux en Eſpagne qu'en Italie, en Allemagne & en Flandres. On prétend que le ſiege de Barcelone avait été encore plus mal conduit que celui de Turin.

Le comte de Toulouſe n'avait paru que pour ramener ſa flotte a Toulon. Barcelone ſecourue, le ſiege abandonné, l'armée Françaiſe diminuée de moitié, s'était retirée ſans munitions dans la Navarre, petit royaume qu'on conſervait aux Eſpagnols, & dont nos Rois ajoûtent encore le titre à celui de France, par un uſage qui ſemble au-deſſous de leur grandeur.

A ces déſaſtres s'en joignait un autre, qui parut déciſif. Les Portugais, avec quelques Anglais, prirent toutes les places devant leſquelles ils ſe préſentérent, & s'avancerent juſques dans l'Eſtramadoure eſpagnole, différente de celle du Portugal. C'était un Français, devenu Pair d'Angleterre, qui les commandait, My-

lord *Gallovai*, autrefois comte de *Ruvigni*; tandis que le duc de *Barwich*, Anglais, & neveu de *Marlboroug*, était à la têtes des troupes de France & d'Eſpagne, qui ne pouvaient plus arrêter les victorieux.

Philippe V, incertain de ſa deſtinée, était dans Pampelune. *Charles*, ſon compétiteur groſſiſſait ſon parti & ſes forces en Catalogne : il était maître de l'Aragon, de la province de Valence, de Carthagene, d'une partie de la province de Grenade. Les Anglais avaient pris Gibraltar pour eux, & lui avaient donné Minorque, Ivica, & Alicante. Les chemins d'ailleurs lui étaient ouverts juſqu'à Madrid. *Gallovai* y entra ſans réſiſtance, & fit proclamer Roi l'archiduc *Charles*. Un ſimple détachement le fit auſſi proclamer à Tolede.

Tout parut alors ſi déſeſpéré pour *Philippe V*, que le maréchal de *Vauban*, le premier des ingénieurs, le meilleur des citoyens, homme toujours occupé de projets, les uns utiles, les autres peu praticables, & tous ſinguliers, propoſa à la cour de France d'envoyer *Philippe V* régner en Amérique ; ce prince y conſentit. On l'eût fait embarquer avec les Eſpagnols attachés à ſon parti. L'Eſpagne eût été abandonnée aux factions civiles.

Le commerce du Pérou & du Mexique n'eût plus été que pour les Français; &, dans ce revers de la famille de *Louis XIV*, la France eût encore trouvé sa grandeur. On délibéra sur ce projet à Versailles: mais la constance des Castillans, & les fautes des ennemis, conserverent la couronne à *Philippe V*. Les peuples aimaient dans *Philippe* le choix qu'ils avaient fait, & dans sa femme, fille du duc de Savoie, le soin qu'elle prenait de leur plaire, une intrépidité au-dessus de son sexe, & une constance agissante dans le malheur. Elle allait elle même de ville en ville animer les cœurs, exciter le zele, & recevoit les dons que lui apportaient les peuples. Elle fournit ainsi à son mari plus de deux cent mille écus en trois semaines. Aucun des grands, qui avaient juré d'être fideles, ne fut traître. Quand *Gallovai* fit proclamer l'archiduc dans Madrid, on cria, *Vive Philippe*; & à Tolede, le peuple ému chassa ceux qui avaient proclamé l'archiduc.

Les Espagnols avaient jusques-là fait peu d'efforts pour soutenir leur Roi; ils en firent de prodigieux quand ils le virent abattu, & montrerent en cette occasion une espece de courage contraire à celui des autres peuples, qui commencent par de grands efforts, & qui se rebutent. Il

eſt difficile de donner un Roi à une nation malgré elle. Les Portugais, les Anglais, les Autrichiens qui étaient en Eſpagne, furent harcelés par-tout, manquerent de vivres, firent des fautes preſque toujours inévitables dans un pays étranger, & furent battus en détail. Enfin, *Philippe V*, trois mois après être ſorti de Madrid en fugitif, y rentra triomphant, & fut reçu avec autant d'acclamations que ſon rival avait éprouvé de froideur & de répugnance.

Louis XIV redoubla ſes efforts, quand il vit que les Eſpagnols en faiſaient; & tandis qu'ils veillaient à la ſûreté de toutes les côtes ſur l'Océan & ſur la Méditerranée, en y plaçant des milices; tandis qu'il avait une armée en Flandres, une auprès de Strasbourg, un corps dans la Navarre, un dans le Rouſſillon; il envoyait encore de nouvelles troupes au maréchal de *Barwich* dans la Caſtille.

Ce fut avec ces troupes, ſecondées des Eſpagnols, que *Barwich* gagna la bataille importante d'Almanza ſur *Gallovai*. Almanza, ville bâtie par les Maures, eſt ſur la frontiere de Valence: cette belle province fut le prix de la victoire. Ni *Philippe V*, ni l'archiduc, ne furent préſens à cette journée; & c'eſt ſur quoi le fameux comte de *Péterboroug*, ſingulier

en tout, s'écria, *qu'on était bien bon de se battre pour eux*. C'eſt ce qu'il manda au maréchal de *Teſſé*, & c'eſt ce que je tiens de ſa bouche. Il ajoûtait qu'il n'y avait que des eſclaves qui combattiſſent pour un homme, & qu'il fallait combattre pour une nation. Le duc d'Orléans, qui voulait être à cette action, & qui devait commander en Eſpagne, n'arriva que le lendemain; mais il profita de la victoire: il prit pluſieurs places, & entre autres Lérida, l'écueil du grand *Condé*.

D'un autre côté, le maréchal de *Villars*, remis en France à la tête des armées, uniquement parce qu'on avait beſoin de lui, réparait en Allemagne le malheur de la journée d'Hochſtet. Il avait forcé les lignes de Stolhoffen au-delà du Rhin, diſſipé toutes les troupes ennemies, étendu les contributions à cinquante lieues à la ronde, pénétré juſqu'au Danube. Ce ſuccès paſſager faiſait reſpirer ſur les frontieres de l'Allemagne; mais en Italie tout était perdu. Le royaume de Naples ſans défenſe, & accoutumé à changer de maître, était ſous le joug des victorieux; & le pape, qui n'avait pu empêcher que les troupes allemandes paſſaſſent par ſon territoire, voyait ſans oſer murmurer, que l'Empereur ſe fit ſon vaſſal malgré lui. C'eſt un grand exemple de

la

la force des opinions reçues & du pouvoir de la coutume, qu'on puisse toujours s'emparer de Naples sans consulter le pape, & qu'on n'ose jamais lui en refuser l'hommage.

Pendant que le petit-fils de *Louis XIV* perdait Naples, l'aïeul était sur le point de perdre la Provence & le Dauphiné. Déjà le duc de Savoie & le prince *Eugene* y étaient entrés par le col de Tende. Ces frontieres n'étaient pas défendues comme le sont la Flandre & l'Alsace, théâtre éternel de la guerre, hérissé de citadelles que le danger avait averti d'élever. Point de pareilles précautions vers le Var, point de ces fortes places qui arrêtent l'ennemi, & qui donnent le tems d'assembler des armées. Cette frontiere a été négligée jusqu'à nos jours, sans que peut-être on puisse en alléguer d'autre raison, sinon que les hommes étendent rarement leurs soins de tous les côtés. Le Roi de France voyait avec une indignation douloureuse, que ce même duc de Savoie, qui, un an auparavant, n'avait presque plus que sa capitale, & le prince *Eugene* qui avait été élevé dans sa cour, fussent près de lui enlever Toulon & Marseille.

Toulon était assiégé & pressé: une flotte Anglaise, maitresse de la mer, était de-

vant le port & le bombardait. Un peu plus de diligence, de précaution & de concert aurait fait tomber Toulon. Marſeille, ſans défenſe, n'aurait pas tenu; & il était vraiſemblable que la France allait perdre deux provinces. Mais le vraiſemblable n'arrive pas toujours. On eut le tems d'envoyer des ſecours. On avait détaché des troupes de l'armée du maréchal de *Villars* dès que ces provinces avaient été menacées; & on ſacrifia les avantages qu'on avait en Allemagne pour ſauver une partie de la France. Le pays par où les ennemis pénétraient, eſt ſec, ſtérile, hériſſé de montagnes; les vivres rares; la retraite difficile. Les maladies, qui déſolerent l'armée ennemie, combattirent encore pour *Louis XIV.* Le ſiege de Toulon fut levé, & bientôt la Provence délivrée, & le Dauphiné hors de danger: tant le ſuccès d'une invaſion eſt rare, quand on n'a pas de grandes intelligences dans le pays. *Charles-Quint* y avait échoué: & de nos jours les troupes de la Reine de Hongrie y échouerent encore.

Cependant cette irruption, qui avait coûté beaucoup aux alliés, ne coûtait pas moins aux Français: elle avait ravagé une grande étendue de terrein, & diviſé les forces.

L'Europe ne s'attendait pas que, dans un tems d'épuiſement, & lorſque la France comptait pour un grand ſuccès d'être échappée à une invaſion, *Louis XIV* aurait aſſez de grandeur & de reſſources pour tenter lui-même une invaſion dans la Grande-Bretagne, malgré le dépériſſement de ſes forces maritimes, & malgré les flottes des Anglais qui couvraient la mer. Ce projet fut propoſé par des Ecoſſais attachés au fils de *Jacques II*. Le ſuccès était douteux; mais *Louis XIV* enviſageait une gloire certaine dans la ſeule entrepriſe. Il a dit lui-même que ce motif l'avait déterminé autant que l'intérêt politique.

Porter la guerre dans la Grande-Bretagne, tandis qu'on en ſoutenait le fardeau ſi difficilement en tant d'autres endroits, & tenter de rétablir du moins ſur le trône d'Ecoſſe le fils de *Jacques II*, pendant qu'on pouvait à peine maintenir *Philippe V* ſur celui d'Eſpagne; c'était une idée pleine de grandeur, &, qui, après tout, n'était pas deſtituée de vraiſemblance.

Parmi les Ecoſſais, tous ceux qui ne s'étaient pas vendus à la cour de Londres, gémiſſaient d'être dans la dépendance des Anglais. Leurs vœux ſecrets appellaient unanimement le deſcendant de leurs anciens Rois, chaſſé au berceau des trô-

nes d'Angleterre, d'Ecoſſe & d'Irlande, & à qui on avait diſputé juſqu'à ſa naiſſance: On lui promit qu'il trouverait trente mille hommes en armes qui combattraient pour lui, s'il pouvait ſeulement débarquer vers Edimbourg avec quelque ſecours de la France.

Louis XIV, qui, dans ſes proſpérités paſſées, avait fait tant d'efforts pour le pere, en fit autant pour le fils dans le tems même de ſes revers. Huit vaiſſeaux de guerre, ſoixante & dix bâtimens de tranſport, furent préparés à Dunkerque: ſix mille hommes furent embarqués. Le comte de *Gacé*, depuis maréchal de *Matignon*, commandait les troupes. Le chevalier de *Forbin*. *Janſon*, l'un des plus grands hommes de mer, conduiſait la flotte. La conjoncture paraiſſait favorable; il n'y avait en Ecoſſe que trois mille hommes de troupes réglées. L'Angleterre était dégarnie; ſes ſoldats étaient occupés en Flandres ſous le duc de *Marlboroug*; mais il fallait arriver, & les Anglais avaient en mer une flotte de près de cinquante vaiſſeaux de guerre. Cette entrepriſe fut entierement ſemblable à celle que nous avons vue en 1744, en faveur du petit-fils de *Jacques II*. Elle fut prévenue par les Anglais: des contre-tems la dérangerent. Le miniſtere de Londres eut même

le tems de faire revenir douze bataillons de Flandres. On ſe ſaiſit dans Edimbourg des hommes les plus ſuſpects. Enfin, le prétendant s'étant préſenté aux côtes d'Ecoſſe, & n'ayant point vû les ſignaux convenus, tout ce que put faire le chevalier de *Forbin*, ce fut de le ramener à Dunkerque. Il ſauva la flotte, mais tout le fruit de l'entrepriſe fut perdu. Il n'y eut que *Matignon* qui y gagna! Ayant ouvert les ordres de la cour en pleine mer, il y vit les proviſions de maréchal de France, récompenſe de ce qu'il voulut & qu'il ne put faire.

Quelques hiſtoriens ont ſuppoſé que la Reine *Anne* était d'intelligence avec ſon frere. C'eſt une trop grande ſimplicité de penſer qu'elle invitât ſon compétiteur à la venir détrôner. On a confondu les tems : on a cru qu'elle le favoriſait alors, parce que depuis elle le regarda en ſecret comme ſon héritier. Mais qui peut jamais vouloir être chaſſé par ſon ſucceſſeur ?

Tandis que les affaires de la France devenaient de jour en jour plus mauvaiſes, le Roi crut qu'en faiſant paraître le duc de Bourgogne ſon petit-fils à la tête des armées de Flandres, la préſence de l'héritier préſomptif de la couronne ranimerait l'émulation qui commençait

trop à ſe perdre. Ce prince, d'un eſprit ferme & intrépide, était pieux, juſte & philoſophe. Il était fait pour commander à des ſages. Eleve de *Fénélon* Archevêque de Cambrai, il aimait ſes devoirs, il aimait les hommes, il voulait les rendre heureux. Inſtruit dans l'art de la guerre, il regardait cet art plutôt comme le fléau du genre humain & comme une néceſſité malheureuſe que comme une ſource de véritable gloire. On oppoſa ce prince philoſophe au duc de *Marlborough*: on lui donna pour l'aider le duc de *Vendôme*. Il arriva ce qu'on ne voit que trop ſouvent: le grand capitaine ne fut pas aſſez écouté, & le conſeil du prince balança ſouvent les raiſons du général. Il ſe forma deux partis; & dans l'armée des alliés, il n'y en avait qu'un, celui de la cauſe commune. Le prince *Eugene* était alors ſur le Rhin; mais toutes les fois qu'il fut avec *Marlborough*, ils n'eurent jamais qu'un ſentiment.

Le duc de Bourgogne était ſupérieur en forces: la France, que l'Europe croyait épuiſée, lui avait fourni une armée de près de cent mille hommes, & les alliés n'en avaient alors que quatre-vingt mille. Il avait encore l'avantage des négociations dans un pays ſi long-temps Eſpagnol, fatigué de garniſons hollandaiſes, & où beaucoup de citoyens penchaient

pour *Philippe V.* Des intelligences lui ouvrirent les portes de Gand & d'Ypres. Mais les manœuvres de guerre firent évanouir le fruit des manœuvres de politique. La diviſion, qui mettait de l'incertitude dans le conſeil de guerre, fit que d'abord on marcha vers la Dendre, & que deux heures après on rebrouſſa vers l'Eſcaut, à Oudenarde : ainſi on perdit du tems. On trouva le prince *Eugene* & *Marlboroug* qui n'en perdaient point, & qui étaient unis. On fut mis en déroute vers Oudenarde : ce n'était pas une grande bataille, mais ce fut une fatale retraite. Les fautes ſe multiplierent. Les régimens allaient où ils pouvaient, ſans recevoir aucun ordre. Il y eut même plus de quatre mille hommes qui furent pris en chemin par l'armée ennemie, à quelques milles du champ de bataille.

L'armée découragée ſe retira ſans ordre, ſous Gand, ſous Tournai, ſous Ypres, & laiſſa tranquillement le prince *Eugene*, maître du terrein, aſſiéger Lille avec une armée moins nombreuſe.

Mettre le ſiége devant une ville auſſi grande & auſſi fortifiée que Lille, ſans être maître de Gand, ſans pouvoir tirer ſes convois que d'Oſtende, ſans les pouvoir conduire que par une chauſſée étroite, au haſard d'être à tout moment ſurpris;

c'eſt ce que l'Europe appella une action téméraire, mais que la méſintelligence & l'eſprit d'incertitude qui régnaient dans l'armée françaiſe, rendirent excuſable. C'eſt enfin ce que le ſuccès juſtifia. Leurs grands convois qui pouvaient être enlevés, ne le furent point. Les troupes qui les eſcortaient, & qui devaient être battues par un nombre ſupérieur, furent victorieuſes. L'armée du duc de Bourgogne, qui pouvait attaquer les retranchemens de l'armée ennemie encore imparfaits, ne les attaqua pas. Lille fut priſe au grand étonnement de toute l'Europe, qui croyait le duc de Bourgogne plus en état d'aſſiéger *Eugene* & *Marlboroug*, que ces généraux en état d'aſſiéger Lille. Le maréchal de *Boufflers* la défendit pendant près de quatre mois.

Les habitans s'accoutumerent tellement au fracas du canon, & à toutes les horreurs qui ſuivent un ſiege, qu'on donnait dans la ville des ſpectacles auſſi fréquentés qu'en tems de paix; & qu'une bombe, qui tomba près de la ſalle de la comédie, n'interrompit point le ſpectacle.

Le maréchal de *Boufflers* avait mis ſi bon ordre à tout, que les habitans de cette grande ville étaient tranquilles ſur la foi de ſes fatigues. Sa défenſe lui mé-

rita l'eſtime des ennemis, les cœurs des citoyens & les récompenſes du Roi. Les hiſtoriens, ou plutôt les écrivains de Hollande, qui ont affecté de le blâmer, auraient dû ſe ſouvenir que, quand on contredit la voix publique, il faut avoir été témoin & témoin éclairé, ou prouver ce qu'on avance.

Cependant l'armée, qui avait regardé faire le ſiege de Lille, ſe fondait peu-à-peu; elle laiſſa prendre enſuite Gand, Bruges & tous ſes poſtes l'un après l'autre. Peu de campagnes furent auſſi fatales. Les officiers, attachés au duc de *Vendôme*, reprochaient toutes ces fautes au conſeil du duc de Bourgogne, & ce conſeil rejettait tout ſur le duc de *Vendôme*. Les eſprits s'aigriſſaient par le malheur. Un courtiſan du duc de Bourgogne dit un jour au duc de Vendôme : *Voilà ce que c'eſt que de n'aller jamais à la meſſe; auſſi vous voyez quelles ſont nos diſgraces!* « Croyez-vous, lui répondit le duc de » *Vendôme*, que *Marlborough* y aille plus » ſouvent que moi » ? Les ſuccès rapides des alliés enflaient le cœur de l'Empereur *Joſeph*. Deſpotique dans l'Empire, maître de Landau, il voyait le chemin de Paris preſque ouvert par la priſe de Lille. Déja même un parti hollandais avait eu la hardieſſe de pénétrer de Courtrai juſqu'à l'a-

venue de Verſailles, & avait (preſque ſous les fenêtres du château) enlevé le premier écuyer du Roi, croyant ſe ſaiſir de la perſonne du Dauphin, pere du duc de Bourgogne. La terreur était dans Paris.

L'Empereur avait autant d'eſpérance au moins d'établir ſon frere *Charles* en Eſpagne, que *Louis XIV* d'y conſerver ſon petit fils. Déja cette ſucceſſion, que les Eſpagnols avaient voulu rendre indiviſible, était partagée entre trois têtes. L'Empereur avait pris pour lui la Lombardie & le Royaume de Naples. *Charles* ſon frere avait encore la Catalogne & une partie de l'Aragon. L'Empereur força alors le pape *Clément XI*, à reconnaître l'archiduc pour Roi d'Eſpagne. Ce pape, dont on diſait qu'il reſſemblait à *S. Pierre*, parce qu'il affirmait, niait, ſe repentait & pleurait, avait toujours reconnu *Philippe V*, à l'exemple de ſon prédéceſſeur, & il était attaché à la maiſon de *Bourbon*. L'Empereur l'en punit, en déclarant dépendans de l'Empire, beaucoup de fiefs qui relevaient juſqu'alors des papes, & ſur-tout Parme & Plaiſance, en ravageant quelques terres eccléſiaſtiques, en ſe ſaiſiſſant de la ville de Comacchio.

Autrefois un pape eût excommunié tout Empereur qui lui aurait diſputé le droit le plus leger, & cette excommu-

nication eût fait tomber l'Empereur du trône. Mais la puiſſance des clefs étant réduite à-peu-près au point où elle doit l'être, *Clément XI*, animé par la France, avait oſé un moment ſe ſervir de la puiſſance du glaive. Il arma & s'en repentit bientôt. Il vit que les Romains, ſous un gouvernement tout ſacerdotal, n'étaient pas faits pour manier l'épée. Il déſarma; il laiſſa Comacchio en dépôt à l'Empereur; il conſentit à écrire à l'archiduc, *A notre très-cher fils Roi catholique en Eſpagne.* Une flotte Anglaiſe dans la Méditerranée, & les troupes Allemandes ſur ſes terres, le forcerent bien-tôt d'écrire, *A notre très-cher fils Roi des Eſpagnes.* Ce ſuffrage du pape, qui n'était rien dans l'Empire d'Allemagne, pouvait quelque choſe ſur le peuple Eſpagnol, à qui on avait fait accroire que l'archiduc était indigne de regner, parce qu'il était protégé par des hérétiques qui s'étaient emparés de Gibraltar.

Reſtait à la monarchie eſpagnole, au-delà du continent, l'iſle de Sardaigne avec celle de Sicile. Une flotte anglaiſe donna la Sardaigne à l'Empereur *Joſeph*; car les Anglais voulaient que l'archiduc ſon frere n'eût que l'Eſpagne. Leurs armes faiſaient alors les traités de partage. Ils réſerverent la conquête de la Sicile pour un autre

tems, & aimerent mieux employer leurs vaiſſeaux à chercher ſur les mers les galions de l'Amérique, dont ils prirent quelques-uns, qu'à donner à l'Empereur de nouvelles terres.

La France était auſſi humiliée que Rome, & plus en danger : les reſſources s'épuiſaient ; le crédit était anéanti ; les peuples, qui avaient idolâtré leur Roi dans ſes proſpérités, murmuraient contre *Louis XIV* malheureux.

Des partiſans à qui le miniſtere avait vendu la nation pour quelqu'argent comptant dans ſes beſoins preſſans, s'engraiſſaient du malheur public, & inſultaient à ce malheur par leur luxe : ce quils avaient prêté était diſſipé. Sans l'induſtrie hardie de quelques négocians, & ſur-tout de ceux de Saint-Malo qui allerent au Pérou, & rapporterent trente millions dont ils prêterent la moitié à l'état, *Louis XIV* n'aurait pas eu de quoi payer ſes troupes. La guerre avait ruiné l'état, & des marchands le ſauverent. Il en fut de même en Eſpagne : les galions, qui ne furent pas pris par les Anglais, ſervirent à défendre *Philippe*. Mais cette reſſource de quelques mois ne rendait pas les recrûes de ſoldats plus faciles. *Chamillard*, élevé au miniſtere des finances & de la guerre, ſe démit en 1708 des finances qu'il laiſſa

dans un désordre que rien ne put réparer sous ce regne ; & en 1709, il quitta le ministere de la guerre, devenu non moins difficile que l'autre. On lui reprochait beaucoup de fautes. Le public, d'autant plus sévere qu'il souffrait, ne songeait pas qu'il y a des tems malheureux où les fautes sont inévitables. M. *Voisin*, qui après lui gouverna l'état militaire, & M. *Desmarêts* qui administra les finances, ne purent ni faire des plans de guerre plus heureux, ni rétablir un crédit anéanti.

Le cruel hiver de 1709, acheva de désespérer la nation. Les oliviers, qui sont une grande ressource dans le midi de la France, périrent. Presque tous les arbres fruitiers gelerent : il n'y eut point d'espérance de récolte ; on avait très-peu de magasins. Les grains, qu'on pouvait faire venir à grands fraix des échelles du Levant & de l'Afrique, pouvaient être pris par les flottes ennemies, auxquelles on n'avait presque plus de vaisseaux de guerre à opposer. Le fléau de cet hiver était général dans l'Europe ; mais les ennemis avaient plus de ressources. Les Hollandais, sur-tout, qui ont été si long-tems les facteurs des nations, avaient assez de magasins pour mettre les armées florissantes des alliés dans l'abondance, tandis que les troupes de France, diminuées

& découragées, semblaient devoir périr de misère.

Le Roi vendit pour quatre cent mille francs de vaisselle d'or. Les plus grands seigneurs envoyerent leur vaisselle d'argent à la monnoie. On ne mangea dans Paris que du pain bis pendant quelques mois. Plusieurs familles, à Versailles même, se nourrirent de pain d'avoine. Madame de *Maintenon* en donna l'exemple.

Louis XIV, qui avait déjà fait quelques avances pour la paix, n'hésita pas, dans ces circonstances funestes, à la demander à ces mêmes Hollandais autrefois si maltraités par lui.

Les Etats-Généraux n'avaient plus de Stadthouder depuis la mort du Roi *Guillaume*; & les magistrats Hollandais, qui appellaient déja leurs familles *les familles patriciennes*, étaient autant de Rois. Les quatre commissaires Hollandais, députés à l'armée, traitaient avec fierté trente princes d'Allemagne à leur solde. *Qu'on fasse venir Holstein*, disaient-ils; *qu'on dise à Hesse de nous venir parler.* Ainsi s'expliquaient des marchands qui, dans la simplicité de leurs vêtemens & dans la frugalité de leurs repas, se plaisaient à écraser à la fois l'orgueil Allemand qui était à leurs gages, & la fierté d'un grand Roi autrefois leur vainqueur.

On les avait vu vendre à bas prix leur attachement à *Louis XIV* en 1665, soutenir leurs malheurs en 1672, & les réparer avec un courage intrépide, & alors ils voulaient uſer de leur fortune. Ils étaient bien loin de s'en tenir à faire voir aux hommes, par de ſimples démonſtrations de ſupériorité, qu'il n'y a de vraie grandeur que la puiſſance: ils voulaient que leur état eût en ſouveraineté dix villes en Flandres, entre autres, Lille, qui était entre leurs mains, & Tournai qui n'y était pas encore. Ainſi les Hollandais prétendaient retirer le fruit de la guerre, non-ſeulement aux dépens de la France, mais encore aux dépens de l'Autriche, pour laquelle ils combattaient, comme Veniſe avait autrefois augmenté ſon territoire des terres de tous ſes voiſins. L'eſprit républicain eſt au fond auſſi ambitieux que l'eſprit monarchique.

Il y parut bien quelques mois après; car, lorſque ce fantôme de négociation fut évanoui, lorſque les armes des alliés eurent encore de nouveaux avantages, le duc de *Marboroug*, plus maître alors que ſa ſouveraine en Angleterre, & gagné par la Hollande, fit conclure avec les Etats-Généraux, en 1709, ce célebre traité de la barriere, par lequel ils reſteraient maîtres de toutes les villes fron-

tieres qu'on prendrait sur la France, auraient garnison dans vingt places de la Flandre aux dépens du pays, dans Hui, dans Liege & dans Bonn, & auraient en toute souveraineté la haute Gueldre. Ils seraient devenus en effet souverains des dix-sept provinces des Pays-Bas; ils auraient dominé dans Liege & dans Cologne. C'est ainsi qu'ils voulaient s'aggrandir sur les ruines mêmes de leurs alliés. Ils nourrissaient ces projets élevés, quand le Roi leur envoya secrettement le président *Rouillé*, pour essayer de traiter avec eux.

Ce négociateur vit d'abord dans Anvers deux magistrats d'Amsterdam, *Buys* & *Vanderdussen*, qui parlerent en vainqueurs, & qui déployerent, avec l'envoyé du plus fier des Rois, toute la hauteur dont ils avaient été accablés en 1672. On affecta ensuite de négocier quelque tems avec lui, dans un de ces villages que les généraux de *Louis XIV* avaient mis autrefois à feu à sang. Quand on l'eut joué assez longtems, on lui déclara qu'il fallait que le Roi de France forcât le Roi son petit-fils à descendre du trône sans aucun dédommagement; que l'électeur de Baviere *François-Marie*, & son frere l'électeur de Cologne, demandassent grace, ou que le sort des armes ferait des traités.

Les

Les dépêches déſeſpérantes du préſident de *Rouillé* arrivaient coup ſur coup au conſeil dans le tems de la plus déplorable miſere où le royaume eût été réduit dans les tems les plus funeſtes. L'hiver de 1709 laiſſait des traces affreuſes; le peuple périſſait de famine. Les troupes n'étaient point payées; la déſolation était par-tout. Les gémiſſemens & les terreurs du public augmentaient encore le mal.

Le conſeil était compoſé du Dauphin, du duc de Bourgogne ſon fils, du chancelier de France, *Pontchartrain*, du duc de *Beauvilliers*, du marquis de *Torci*, du ſecrétaire d'état de la guerre *Chamillard*, & du contrôleur-général *Deſmarêts*. Le duc de *Beauvilliers* fit une peinture ſi touchante de l'état où la France était réduite, que le duc de Bourgogne en verſa des larmes, & tout le conſeil y mêla les ſiennes. Le chancelier conclut à faire la paix à quelque prix que ce pût être. Les miniſtres de la guerre & des finances avouerent qu'ils étaient ſans reſſource. *Une ſcene ſi triſte*, dit le marquis de Torci, *ſerait difficile à décrire, quand même il ſerait permis de révéler le ſecret de ce qu'elle eut de plus touchant.* Ce ſecret n'était que celui des pleurs qui coulerent.

Le marquis de *Torci*, dans cette crise, proposa d'aller lui-même partager les outrages qu'on faisait au Roi dans la personne du président *Rouillé*; mais comment pouvait-il espérer d'obtenir ce que les vainqueurs avaient déja refusé? Il ne devait s'attendre qu'à des conditions plus dures.

Les alliés commençaient déjà la campagne. *Torci* va sous un nom emprunté jusques dans la Haie. Le grand pensionnaire *Heinsius* est bien étonné, quand on lui annonce que celui qui est regardé chez les étrangers comme le principal ministre de France, est dans son antichambre. *Heinsius* avait été autrefois envoyé en France par le Roi *Guillaume*, pour y discuter ses droits sur la principauté d'Orange. Il s'était adressé à *Louvois* secrétaire d'état, ayant le département du Dauphiné, sur le frontiere duquel Orange est situé. Le ministre de *Guillaume* parla vivement, non-seulement pour son maître, mais pour les réformés d'Orange. Croirait-on que *Louvois* lui répondit *qu'il le ferait mettre à la Bastille*? Un tel discours tenu à un sujet eût été odieux; tenu à un ministre étranger, c'était un insolent outrage au droit des nations. On peut juger s'il avait laissé des impressions profondes dans le cœur du magistrat d'un peuple libre.

Il y a peu d'exemples de tant d'orgueil, ſuivi de tant d'humiliation. Le marquis de *Torci*, ſuppliant dans la Haie au nom de *Louis XIV*, s'adreſſa au prince *Eugene* & au duc de *Marlboroug*, après avoir perdu ſon tems avec *Heinſius*. Tous trois voulaient la continuation de la guerre. Le prince y trouvait ſa grandeur & ſa vengeance ; le duc, ſa gloire & une fortune immenſe qu'il aimait également ; le troiſieme, gouverné par les deux autres, ſe regardait comme un Spartiate qui abaiſſait un Roi de Perſe. Ils propoſerent, non pas une paix, mais une treve ; & pendant cette treve, une ſatisfaction entiere pour tous leurs alliés, & aucune pour les alliés du Roi ; à condition que le Roi ſe joindrait à ſes ennemis pour chaſſer d'Eſpagne ſon propre petit-fils dans l'eſpace de deux mois, & que pour ſûreté il commencerait par céder à jamais dix villes aux Hollandais dans la Flandre, par rendre Strasbourg & Briſac, & par renoncer à la ſouveraineté de l'Alſace. *Louis XIV* ne s'était pas attendu, quand il refuſait autrefois un régiment au prince *Eugene*, quand *Churchil* n'était pas encore colonel en Angleterre, & qu'à peine le nom de *Heinſius* lui était connu, qu'un jour ces trois hommes lui impoſeraient de pareilles loix. En vain *Torci* voulut

tenter *Marlborough* par l'offre de quatre millions : le duc, qui aimait autant la gloire que l'argent, & qui, par ſes gains immenſes produits par des victoires, était au deſſus de quatre millions, laiſſa au miniſtre de France la douleur d'une propoſition honteuſe & inutile. *Torci* rapporta au Roi les ordres de ſes ennemis. *Louis XIV* fit alors ce qu'il n'avait jamais fait avec ſes ſujets. Il ſe juſtifia devant eux ; il adreſſa aux gouverneurs des provinces, aux communautés des villes, une lettre circulaire, par laquelle, en rendant compte à ſes peuples du fardeau qu'il était obligé de leur faire encore ſoutenir, il excitait leur indignation, leur honneur & même leur pitié. Les politiques dirent que *Torci* n'était allé s'humilier à la Haie, que pour mettre les ennemis dans leur tort, pour juſtifier *Louis XIV* aux yeux de l'Europe, & pour animer les Français par un juſte reſſentiment ; mais le fait eſt qu'il n'y était allé que pour demander la paix. On laiſſa même encore quelques jours le préſident *Rouillé* à la Haie, pour tâcher d'obtenir des conditions moins accablantes ; & pour toute réponſe, les états ordonnerent à *Rouillé* de partir dans vingt-quatre heures.

Louis XIV, à qui l'on rapporta des réponſes ſi dures, dit en plein conſeil : *Puiſqu'il faut faire la guerre, j'aime mieux*

la faire à mes ennemis qu'à mes enfans. Il se prépara donc à tenter encore la fortune en Flandres. La famine, qui désolait les campagnes, fut une ressource pour la guerre. Ceux qui manquaient de pain, se firent soldats. Beaucoup de terres restèrent en friche; mais on eut une armée. Le maréchal de *Villars*, qu'on avait envoyé commander l'année précédente, en Savoie, quelques troupes dont il avait réveillé l'ardeur, & qui avait eu quelques petits succès, fut rappellé en Flandres, comme celui en qui l'état mettait son espérance.

Déjà *Marlborough* avait pris Tournai, dont *Eugene* avait couvert le siege. Déjà ces deux généraux marchaient pour investir Mons. Le maréchal de *Villars* s'avança pour les en empêcher. Il avait avec lui le maréchal de *Boufflers*, son ancien, qui avait demandé à servir sous lui. *Boufflers* aimait véritablement le Roi & la patrie: il prouva en cette occasion (malgré la maxime d'un homme de beaucoup d'esprit) que dans un état monarchique, & sur-tout sous un bon maître, il y a des vertus. Il y en a sans doute tout autant que dans les républiques, avec moins d'enthousiasme, peut-être, mais avec plus de ce qu'on appelle honneur.

Dès que les Français s'avancerent pour

s'oppoſer à l'inveſtiſſement de Mons, les alliés vinrent les attaquer près des bois de Blangies & du village de Malplaquet.

L'armée des alliés était d'environ quatre-vingt mille combattans, & celle du maréchal de *Villars* d'environ ſoixante & dix mille. Les Français traînaient avec eux quatre-vingt pieces de canon, les alliés cent-quarante. Le duc de *Marlborough* commandait l'aîle droite où étaient les Anglais & les troupes allemandes à la ſolde d'Angleterre. Le prince *Eugene* était au centre ; *Tilli* & un comte de *Naſſau* à la gauche avec les Hollandais.

Le maréchal de *Villars* prit pour lui la gauche, & laiſſa la droite au maréchal de *Boufflers*. Il avait retranché ſon armée à la hâte : manœuvre probablement convenable à des troupes inférieures en nombre, long-tems malheureuſes, dont la moitié était compoſée de nouvelles recrûes ; & convenable encore à la ſituation de la France, qu'une défaite entiere eût miſe aux derniers abois. Quelques hiſtoriens ont blâmé le général dans ſa diſpoſition ; *il devait*, diſent-ils, *paſſer une large trouée, au lieu de la laiſſer devant lui*. Ceux qui de leur cabinet jugent ainſi ce qui ſe paſſe ſur un champ de bataille, ne ſont-ils pas trop habiles ?

Tout ce que je ſais, c'eſt que le ma-

réchal dit lui-même, que les soldats, qui, ayant manqué de pain un jour entier, venaient de le recevoir, en jetterent une partie pour courir plus légerement au combat. Il y a eu depuis plusieurs siecles peu de batailles plus disputées & plus longues, aucune plus meurtriere. Je ne dirai autre chose de cette bataille, que ce qui fut avoué de tout le monde. La gauche des ennemis où combattaient les Hollandais, fut presque toute détruite, & même poursuivie la bayonnette au bout du fusil. *Marlborough* à la droite, faisait & soutenait les plus grands efforts. Le maréchal de *Villars* dégarnit un peu son centre pour s'opposer à *Marlborough*, & alors même ce centre fut attaqué. Les retranchements qui le couvraient furent emportés. Le régiment des gardes qui les défendait ne put résister. Le maréchal, en accourant de sa gauche à son centre, fut blessé & la bataille perdue. Le champ était jonché de près de trente mille morts ou mourans.

On marchait sur les cadavres entassés, sur-tout au quartier des Hollandais. La France ne perdit guères plus de huit mille hommes dans cette journée. Ses ennemis en laisserent environ vingt & un mille tués ou blessés; mais le centre étant forcé, les deux aîles coupées, ceux qui

avaient fait le plus grand carnage furent les vaincus.

Le maréchal de *Boufflers* fit la retraite en bon ordre, aidé du prince de *Tingri-Montmorenci*, depuis maréchal de *Luxembourg*, héritier du courage de ſes peres. L'armee ſe retira entre le Quénoi & Valenciennes, emportant pluſieurs drapeaux & étendards pris ſur les ennemis. Ces dépouilles conſolerent *Louis XIV*; & on compta pour une victoire, l'honneur de l'avoir diſputée ſi long-tems, & de n'avoir perdu que le champ de bataille. Le maréchal de *Villars*, en revenant à la cour, aſſura le Roi que ſans ſa bleſſure il aurait remporté la victoire. J'en ai vu ce général perſuadé; mais j'ai vu peu de perſonnes qui le cruſſent.

On peut s'étonner qu'une armée, qui avait tué aux ennemis deux tiers plus de monde qu'elle n'en avait perdu, n'eſſayât pas d'empêcher que ceux qui n'avaient eu d'autre avantage que celui de coucher au milieu de leurs morts, allaſſent faire le ſiege de Mons. Les Hollandais craignirent pour cette entrepriſe; ils héſiterent. Mais le nom de bataille perdue impoſe aux vaincus & les décourage. Les hommes ne font jamais tout ce qu'ils peuvent faire; & le ſoldat, à qui on dit qu'il

a été battu, craint de l'être encore. Ainſi Mons fut aſſiégé & pris, & toujours pour les Hollandais qui le garderent, ainſi que Tournai & Lille.

CHAPITRE XXII.

Louis XIV continue à demander la paix & à ſe défendre. Le duc de Vendôme *affermit le Roi d'Eſpagne ſur le trône.*

NON-SEULEMENT les ennemis avançaient ainſi pied à pied, & faiſaient tomber de ce côté toutes les barrieres de la France; mais ils prétendaient, aidés du duc de Savoie, aller ſurprendre la Franche-Comté, & pénétrer par les deux bouts dans le cœur du royaume. Le général *Merci*, chargé de faciliter cette entrepriſe en entrant dans la haute Alſace par Bâle, fut heureuſement arrêté près de l'iſle de Neubourg ſur le Rhin, par le Comte, depuis maréchal *du Bourg*. Je ne ſais par quelle fatalité ceux qui ont porté le nom de *Merci*, ont toujours été auſſi malheureux qu'eſtimés. Celui-ci fut vaincu de la maniere la plus complette. Rien ne fut entrepris du côté de la Savoie; mais on

n'en craignait pas moins du côté de la Flandre, & l'intérieur du royaume était dans un état si languissant, que le Roi demanda encore la paix en suppliant. Il offrait de reconnaître l'archiduc pour Roi d'Espagne, de ne donner aucun secours à son petit-fils, & de l'abandonner à sa fortune; de donner quatre places en ôtage; de rendre Strasbourg & Brisac; de renoncer à la souveraineté de l'Alsace, & de n'en garder que la préfecture; de raser toutes ses places depuis Bâle jusqu'à Philipsbourg; de combler le port si longtems redoutable de Dunkerque, & d'en raser les fortifications; de laisser aux Etats-Généraux Lille, Tournai, Ypres, Menin, Furnes, Condé, Maubeuge. Voilà les points principaux qui devaient servir de fondement à la paix qu'il implorait.

Les alliés voulurent encore goûter le triomphe de discuter les soumissions de *Louis XIV*. On permit à ses plénipotentiaires de venir au commencement de 1710, porter dans la petite ville de Gertrudenberg, les prieres de ce monarque, il choisit le maréchal d'*Uxelles*, homme froid, taciturne, d'un esprit plus sage qu'élevé & hardi; & l'abbé, cardinal de *Polignac*, l'un des plus beaux esprits & des plus éloquens de son siecle, qui imposait par sa figure & par ses graces. L'esprit, la sa-

geſſe, l'éloquence, ne ſont rien dans des miniſtres, lorſque le prince n'eſt pas heureux : ce ſont les victoires qui font les traités. Les ambaſſadeurs de *Louis XIV*, furent plutôt confinés qu'admis à Gertrudenberg. Les députés venaient entendre leurs efforts, & les rapportaient à la Haie au prince *Eugene*, au duc de *Marlboroug*, au comte de *Zinzendorf*, Ambaſſadeur de l'empereur ; & ces offres étaient toujours reçues avec mépris. On leur inſultait par des libelles outrageans, tous compoſés par des réfugiés Français, devenus plus ennemis de la gloire de *Louis XIV*, que *Marlboroug* & *Eugene*.

Les plénipotentiaires de France pouſſerent l'humiliation juſqu'à promettre que le Roi donnerait de l'argent pour détrôner *Philippe V*, & ne furent point écoutés. On exigea que *Louis XIV*, pour préliminaires, s'engageât ſeul à chaſſer d'Eſpagne ſon petit-fils, dans deux mois, par la voie des armes. Cette inhumanité abſurde, beaucoup plus outrageante qu'un refus, était inſpirée par de nouveaux ſuccès.

Tandis que les alliés parlaient ainſi en maîtres, irrités contre la grandeur & la fierté de *Louis XIV*, également abaiſſées, ils prenaient la ville de Douai. Ils s'emparerent bientôt après de Béthune, d'Aire, de Saint-Venant ; & le Lord

Stair propoſa d'envoyer des partis juſqu'à Paris.

Preſque dans le même tems, l'armée de l'archiduc, commandée en Eſpagne par *Gui de Starenberg*, le général allemand qui avait le plus de réputation après le prince *Eugene*, remporta près de Sarragoſſe une victoire complete ſur l'armée, en qui le parti de *Philippe V* avait mis ſon eſpérance, à la tête de laquelle était le marquis de *Bay*, général malheureux. On remarqua encore que les deux princes qui ſe diſputaient l'Eſpagne, & qui étaient l'un & l'autre à portée de leur armée, ne ſe trouverent pas à cette bataille. De tous les princes, pour qui on combattait en Europe, il n'y avait alors que le duc de Savoie qui fît la guerre par lui-même. Il était triſte qu'il n'acquît cette gloire qu'en combattant contre ſes deux filles, dont il voulait détrôner l'une pour acquérir en Lombardie un peu de terrein, ſur lequel l'Empereur *Joſeph* lui faiſait déjà des difficultés, & dont on l'aurait dépouillé à la premiere occaſion.

Cet Empereur était heureux par-tout, & n'était nulle part modéré dans ſon bonheur. Il démembrait de ſa ſeule autorité la Baviere; il en donnait les fiefs à ſes parens & à ſes créatures. Il dépouillait le jeune duc de la Mirandole en Italie; &

les princes de l'Empire lui entretenaient une armée vers le Rhin, ſans penſer qu'ils travaillaient à cimenter un pouvoir qu'ils craignaient, tant était encore dominante dans les eſprits la vieille haîne contre le nom de *Louis XIV*, qui ſemblait le premier des intérêts. La fortune de *Joſeph* le fit encore triompher des mécontens de Hongrie. La France avait ſuſcité contre lui le prince *Ragotski*, armé pour ſes prétentions & pour celles de ſon pays. *Ragotski* fut battu, ſes villes priſes, ſon parti ruiné. Ainſi *Louis XIV* était également malheureux au-dehors, au-dedans, ſur mer & ſur terre, dans les négociations publiques, & dans les intrigues ſecrettes.

Toute l'Europe croyait alors, que l'archiduc *Charles*, frere de l'heureux *Joſeph*, regnerait ſans concurrent en Eſpagne. L'Europe était menacée d'une puiſſance plus terrible que celle de *Charles-Quint*; & c'était l'Angleterre long-tems ennemie de la branche d'Autriche-Eſpagnole, & la Hollande ſon eſclave révoltée, qui s'épuiſaient pour l'établir. *Philippe V*, réfugié à Madrid, en ſortit encore, & ſe retira à Valladolid; tandis que l'archiduc *Charles* fit ſon entrée en vainqueur dans la capitale.

Le Roi de France ne pouvait plus ſe-

courir ſon petit-fils ; il avait été obligé de faire en partie ce que ſes ennemis exigeaient à Gertrudenberg, d'abandonner la cauſe de *Philippe*, en faiſant revenir, pour ſa propre défenſe, quelques troupes demeurées en Eſpagne. Lui-même, à peine pouvait réſiſter vers la Savoie, vers le Rhin, ſur-tout en Flandres, où ſe portaient les plus grands coups.

L'Eſpagne était encore bien plus à plaindre que la France. Preſque toutes ſes provinces avaient été ravagées par leurs ennemis, & par leurs défenſeurs. Elle était attaquée par le Portugal. Son commerce périſſait. La diſette était générale : mais cette diſette fut plus funeſte aux vainqueurs qu'aux vaincus ; parce que dans une grande étendue de pays, l'affection des peuples refuſait tout aux Autrichiens, & donnait à *Philippe*. Ce monarque n'avait plus ni troupes, ni général de la part de la France. Le duc d'Orléans, par qui s'était un peu rétablie ſa fortune chancelante, loin de continuer de commander ſes armées, était regardé alors comme ſon ennemi. Il eſt certain, que, malgré l'affection de la ville de Madrid pour *Philippe*, malgré la fidélité de beaucoup de grands & de toute la Caſtille, il y avait contre *Philippe V* un grand parti en Eſpagne. Tous les Catalans, nation belliqueuſe, & opiniâtre,

tenaient obſtinément pour ſon concurrent. La moitié de l'Aragon était auſſi gagnée. Une partie des peuples attendait alors l'événement : une autre haïſſait plus l'archiduc qu'elle n'aimait *Philippe*. Le duc d'Orléans du même nom de *Philippe*, mécontent d'ailleurs des miniſtres eſpagnols, & mécontent de la princeſſe des *Urſins* qui gouvernait, crut entrevoir qu'il pouvait gagner pour lui le pays qu'il était venu défendre ; & lorſque *Louis XIV* avait propoſé lui-même d'abandonner ſon petit-fils, & qu'on parlait déjà en Eſpagne d'une abdication, le duc d'Orléans ſe crut digne de remplir la place que *Philippe V* ſemblait devoir quitter. Il avait à cette couronne des droits que le teſtament du feu Roi d'Eſpagne avait négligés, & que ſon pere avait maintenus par une proteſtation.

Il fit par ſes agens une ligue avec quelques grands d'Eſpagne, par laquelle ils s'engageaient à le mettre ſur le trône, en cas que *Philippe V* en deſcendît. Il aurait en ce cas trouvé beaucoup d'Eſpagnols empreſſés à ſe ranger ſous les drapeaux d'un prince qui ſavait combattre. Cette entrepriſe, ſi elle eût réuſſi, pouvait ne pas déplaire aux puiſſances maritimes qui auraient moins redouté alors de voir l'Eſpagne & la France réunies

dans une même main, & elle aurait apporté moins d'obſtacles à la paix. Le projet fut découvert à Madrid vers le commencement de 1709, tandis que le duc d'Orléans était à Verſailles. Ses agens furent empriſonnés en Eſpagne. *Philippe V* ne pardonna pas à ſon parent d'avoir cru qu'il pouvait abdiquer, & d'avoir eu la penſée de lui ſuccéder. La France cria contre le duc d'Orléans. Monſeigneur, pere de *Philippe V*, opina dans le conſeil qu'on fît le procès à celui qu'il regardait comme coupable; mais le Roi aima mieux enſevelir dans le ſilence un projet informe & excuſable, que de punir ſon neveu dans le tems qu'il voyait ſon petit-fils toucher à ſa ruine.

Enfin, vers le tems de la bataille de Sarragoſſe, le conſeil du Roi d'Eſpagne & la plupart des grands, voyant qu'ils n'avaient aucun capitaine à oppoſer à *Staremberg*, qu'on regardait comme un autre *Eugene*, écrivirent en corps à *Louis XIV* pour lui demander le duc de *Vendôme*. Ce prince, retiré dans Anet, partit alors, & ſa préſence valut une armée. La grande réputation qu'il s'était faite en Italie, & que la malheureuſe campagne de Lille n'avait pu lui faire perdre, frappait les Eſpagnols. Sa popularité, ſa libéralité qui allait juſqu'à la profuſion, ſa fran-

chiſe, ſon amour pour les ſoldats, lui gagnaient les cœurs. Dès qu'il mit les pieds en Eſpagne, il lui arriva ce qui était arrivé autrefois à *Bertrand du Gueſclin*. Son nom ſeul attira une foule de volontaires. Il n'avait point d'argent : les communautés des villes, des villages & des religieux, en donnerent. Un eſprit d'enthouſiaſme ſaiſit la nation. Les débris de la bataille de Sarragoſſe ſe rejoignirent ſous lui à Valladolid. Tout s'empreſſa de fournir des recrûes. Le duc de *Vendôme*, ſans laiſſer ralentir un moment cette nouvelle ardeur, pourſuit les vainqueurs, ramene le Roi à Madrid, oblige l'ennemi de ſe retirer vers le Portugal, le ſuit, paſſe le Tage à la nage, fait priſonnier dans Brihuega *Stanhope* avec cinq mille Anglais, atteint le général *Staremberg*, & le lendemain lui livre la bataille de Villavicioſa. *Philippe V*, qui n'avait point encore combattu avec ſes autres généraux, animé de l'eſprit du duc de *Vendôme*, ſe met à la tête de l'aîle droite. Le général prend la gauche ; il remporte une victoire entiere ; de ſorte qu'en quatre mois de tems, ce prince, qui était arrivé quand tout était déſeſpéré, rétablit tout, & affermit pour jamais la couronne d'Eſpagne ſur la tête de *Philippe*.

Tandis que cette révolution éclatante

étannait les alliés, une autre plus ſourde & non moins déciſive ſe préparait en Angleterre. Une Allemande avait, par ſa mauvaiſe conduite, fait perdre à la maiſon d'*Autriche* toute la ſucceſſion de *Charles-Quint*, & avait été ainſi le premier mobile de la guerre; une Anglaiſe, par ſes imprudences, procura la paix. *Sara Jennings*, Ducheſſe de *Marlboroug*, gouvernait la Reine *Anne*; & le duc gouvernait l'état. Il avait en ſes mains les finances, par le grand tréſorier *Godolphin*, beau-pere d'une de ſes filles. *Sunderland*, Secrétaire d'état, ſon gendre, lui ſoumettait le cabinet. Toute la maiſon de la Reine, où commandait ſa femme, était à ſes ordres. Il était maître de l'armée, dont il donnait tous les emplois. Si deux partis, les *Whigs* & les *Toris*, diviſaient l'Angleterre, les *Whigs*, à la tête deſquels il était, faiſaient tout pour ſa grandeur; & les *Toris* avaient été forcés à l'admirer & à ſe taire. Il n'eſt pas indigne de l'hiſtoire d'ajoûter que le duc & la ducheſſe étaient les plus belles perſonnes de leurs tems; & que cet avantage ſéduit encore la multitude, quand il eſt joint aux dignités & à la gloire.

Il avait plus de crédit à la Haie que le grand penſionnaire, & il influait beaucoup en Allemagne. Négociateur & gé-

néral toujours heureux, nul particulier n'eut jamais une puiſſance & une gloire ſi étendues. Il pouvait encore affermir ſon pouvoir par ſes richeſſes immenſes, acquiſes dans le commandement. J'ai entendu dire à ſa veuve, qu'après les partages faits à quatre enfants, il lui reſtait, ſans aucun grace de la cour, ſoixante & dix mille pieces de revenu, qui font plus de quinze-cent cinquante mille livres de notre monnoie d'aujourd'hui. S'il n'avait pas eu autant d'économie que de grandeur, il pouvait ſe faire un parti, que la Reine *Anne* n'aurait pu détruire; & ſi ſa femme avait eu plus de complaiſance, jamais la Reine n'eût briſé ſes liens. Mais le duc ne put jamais triompher de ſon goût pour les richeſſes, ni la ducheſſe de ſon humeur. La Reine l'avait aimée avec une tendreſſe qui allait juſqu'à la ſoumiſſion & à l'abandonnement de toute volonté.

Dans de pareilles liaiſons, c'eſt d'ordinaire du côté des ſouverains que vient le dégoût, le caprice, la hauteur, l'abus de la ſupériorité; ce ſont eux qui font ſentir le joug, & c'était la ducheſſe de *Marlboroug* qui l'appéſantiſſait. Il fallait une favorite à la Reine *Anne*; elle ſe tourna du côté de Myladi *Masham*, ſa dame d'atour. Les jalouſies de la ducheſſe éclaterent. Quelques paires de gants d'une façon ſinguliere

qu'elle refuſa à la Reine, une jatte d'eau qu'elle laiſſa tomber en ſa préſence, par une mépriſe affectée, ſur la robe de Madame *Masham*, changerent la face de l'Europe. Les eſprits s'aigrirent. Le frere de la nouvelle favorite demanda au duc un régiment; le duc le refuſa, & la Reine le donna. Les *Toris* ſaiſirent cette conjoncture pour tirer la Reine de cet eſclavage domeſtique, pour abaiſſer la puiſſance du duc de *Marlboroug*, changer le miniſtere, faire la paix, & rappeller, s'il ſe pouvait, la maiſon de *Stuart* ſur le trône d'Angleterre. Si le caractere de la ducheſſe eût pu admettre quelque ſoupleſſe, elle eût régné encore. La Reine & elle étaient dans l'habitude de s'écrire tous les jours ſous des noms empruntés. Ce myſtere & cette familiarité laiſſaient toujours la voie ouverte à la réconciliation; mais la ducheſſe n'employa cette reſſource que pour tout gâter. Elle écrivit impérieuſement. Elle diſait dans ſa lettre: *Rendez-moi juſtice, & ne me faites point de réponſe.* Elle s'en repentit enſuite; elle vint demander pardon: elle pleura: & la Reine ne lui répondit autre choſe, ſinon: *Vous m'avez ordonné de ne vous point répondre, & je ne vous répondrai pas.* Alors la rupture fut ſans retour. La ducheſſe ne parut plus à la cour; &, quelque tems après,

on commença par ôter le miniſtere au gendre de *Marlboroug*, *Sunderland*, pour dépoſſéder enſuite *Godolphin*, & le duc lui même. Dans d'autres états, cela s'appelle une diſgrace : en Angleterre, c'eſt une révolution dans les affaires ; & la révolution était encore très-difficile à opérer.

Les *Toris*, maîtres alors de la Reine, ne l'étaient pas du royaume. Ils furent obligés d'avoir recours à la religion. Il n'y en a guerre aujourd'hui dans la Grande-Bretagne, que le peu qu'il en faut pour diſtinguer les factions. Les *Whigs* penchaient pour le presbytérianiſme. C'était la faction qui avait détrôné *Jacques II*, perſécuté *Charles II.*, & immolé *Charles I.* Les *Toris* étaient pour les épiſcopaux, qui favoriſaient la maiſon de *Stuart*, & qui voulaient établir l'obéiſſance paſſive envers les Rois, parce que les évêques en eſpéraient plus d'obéiſſance pour eux-mêmes. Ils exciterent un prédicateur à prêcher dans la cathédrale de *Saint-Paul* cette doctrine, & à déſigner d'une maniere odieuſe l'adminiſtration de *Marlboroug*, & le parti qui avait donné la couronne au Roi *Guillaume*. Mais la Reine, qui favoriſait ce prêtre, ne fut pas aſſez puiſſante pour empêcher qu'il ne fût interdit pour trois ans par les deux cham-

bres dans la salle de Vestminster, & que son sermon ne fût brûlé. Elle sentit encore plus sa faiblesse, en n'osant jamais, malgré ses secretes inclinations pour son sang, rouvrir le chemin du trône, fermé à son frere par le parti des *Whigs*. Les écrivains, qui disent que *Marlboroug* & son parti tomberent, quand la faveur de la Reine ne les soutint plus, ne connaissent pas l'Angleterre. La Reine, qui dès-lors voulait la paix, n'osait pas même ôter à *Marlboroug* le commandement des armées; &, au printems de 1711 *Marlboroug* pressait encore la France, tandis qu'il était disgracié dans sa cour.

Sur la fin de Janvier de cette même année 1711, arrive à Versailles un prêtre inconnu, nommé l'abbé *Gautier*, qui avait été autrefois aide de l'aumônier du marechal de *Tallard* dans son ambassade auprès du Roi *Guillaume*. Il avait depuis ce tems demeuré toujours à Londres, n'ayant d'autre emploi que celui de dire la messe dans la chapelle privée du comte de *Galas*, ambassadeur de l'Empereur en Angleterre. Le hasard l'avait introduit dans la confidence d'un Lord, ami du nouveau ministere, opposé au duc de *Marlboroug*: cet inconnu se rend chez le marquis de *Torci*, & lui dit sans autre préambule: voulez-vous la paix, Mon-

ſieur ? Je viens vous apporter les moyens de la traiter. C'était, dit M. de *Torci*, demander à un mourant s'il voulait guérir.

On entama bientôt une négociation ſecrete avec le comte d'*Oxford*, grand-tréſorier d'Angleterre, & *Saint-Jean*, ſecrétaire d'état, depuis lord *Bolingbrocke*.

Ces deux hommes n'avaient d'autre intérêt de donner la paix à la France, que celui d'ôter au duc de *Marlboroug* le commandement des armées, & d'élever leur crédit ſur les ruines du ſien. Le pas était dangereux ; c'était rompre tous ſes engagemens, & s'expoſer ſans aucun prétexte à la haîne de la plus grande partie de la nation, & aux recherches du parlement qui auraient pu leur coûter la tête. Il eſt fort douteux qu'ils euſſent pu réuſſir. Mais un événement imprévu facilita ce grand ouvrage. L'Empereur *Joſeph* mourut, & laiſſa les Etats de la maiſon d'*Autriche*, l'empire d'Allemagne, & les prétentions ſur l'Eſpagne & ſur l'Amérique à ſon frere *Charles*, qui fut élu Empereur, quelques mois après.

Au premier bruit de cette mort, les préjugés qui armaient tant de nations, commencerent à ſe diſſiper en Angleterre par les ſoins du nouveau miniſtere. On avait voulu empêcher que *Louis XIV* ne gouvernât l'Eſpagne, l'Amérique, la

Lombardie, le royaume de Naples & la Sicile ſous le nom de ſon petit-fils. Pourquoi vouloir réunir tant d'états dans la main de *Charles VI*? Pourquoi la nation anglaiſe aurait-elle épuiſé ſes tréſors? Elle payait plus que l'Allemagne & la Hollande enſemble. Les fraix de la préſente année allaient à ſept millions de livres ſterling. Fallait-il qu'elle ſe ruinât pour une cauſe qui lui était étrangere, & pour donner une partie de la Flandre aux Provinces-Unies, rivales de ſon commerce? Toutes ces raiſons, qui enhardiſſaient la Reine, ouvrirent les yeux à une grande partie de la nation; &, un nouveau parlement étant convoqué, la Reine eut la liberté de préparer la paix de l'Europe.

Mais, en la préparant en ſecret, elle ne pouvait pas encore ſe ſéparer publiquement de ſes alliés; & quand le cabinet négociait, *Marlboroug* était en campagne. Il avançait toujours en Flandres; il forçait les lignes que le maréchal de *Villars* avait tirées de Montreuil juſqu'à Valenciennes; il prenait Bouchain; il s'avançait au Quénoi: & de-là vers Paris, il y avait à peine un rempart à lui oppoſer.

Ce fut dans ce tems malheureux que le célebre *du Gué-Trouin*, aidé de ſon courage & de l'argent de quelques marchands,

chands, n'ayant encore aucun grade dans la marine, & devant tout à lui-même, équippa une petite flotte, & alla prendre une des principales villes du Bréſil, Saint-Sébaſtien de Rio-Janéiro. Son équipage revint chargé de richeſſes; & les Portugais perdirent beaucoup plus qu'il ne gagna. Mais le mal qu'on faiſait au Bréſil ne ſoulageait pas les maux de la France.

Fin du Tome II.

TABLE

des Articles contenus dans le Tome ſecond.

SUITE DU CHAPITRE VI.

1658 à 1661.

Mort de Cromwell, pag. 1
Voyage de Chriſtine, *Reine de Suede en France*, 4
La gloire de Chriſtine *à jamais ſouillée par l'aſſaſſinat de* Monaldeſchi, 7
L'*Empereur* Léopold, 8
Ligue du Rhin, 9
Louis XIV *veut épouſer la niece du cardinal* Mazarin, ibid.
Conférences de Mazarin *&* Haro, 12
Paix des Pirenées, 13
Conditions du mariage de Louis XIV, 14
Rétabliſſement de Charles II, *Roi d'Angleterre*, 16
Mazarin *devenu auſſi faſtueux que puiſſant*, 18

CHAPITRE VII, 1661 à 1666.

Louis XIV *gouverne par lui-même*, 22
Ordre établi par-tout, 24
Le Roi d'Eſpagne cede la préſéance au Roi de France, 25
Il force le pape à lui demander pardon, 29
Il achete Dunkerque & Mardik des Anglais, 31
Louis *envoie du ſecours à l'Empereur contre les Turcs*, 33
Il ſecourt encore le Portugal, 34
Il ſecourt la Hollande, 36

CHAPITRE VIII, 1666 à 1668.

Conquêtes de la Flandre, pag. 38
Secret traité de l'Empereur & de Louis XIV *pour dépouiller le Roi d'Eſpagne*, 40.
Succès rapides, 41

CHAPITRE IX, 1668 à 1670.

Conquête de la Franche-Comté, 47
La Franche-Comté priſe, 50
La cour de Rome ne préſide plus aux traités, 54
Van-Benning, *bourgeois d'Amſterdam, tient tête à* Louis XIV, 53

CHAPITRE X, 1670 à 1672.

Travaux & magnificence de Louis XIV, 56
Le Roi de Portugal déclaré impuiſſant malgré ſes bâtards, & détrôné, 57
Jean Caſimir, *Roi de Pologne retiré à Paris*, 59
Les Turcs dans l'iſle de Candie, ibid.
Le duc de Beaufort *à Candie*, 60
Mauvais gouvernement en Hollande, 62
La France avec l'Angleterre contre la Hollande, 65
Van-Gale, *évêque de Munſter-Bryand*, ibid.
Turenne en Hollande, 67
Préparatifs contre la Hollande, 69
Munitions achetées dans la Hollande même pour la détruire, 72
Guillaume, *prince d'Orange*, ibid.
Marche de Louis XIV, 74
Paſſage du Rhin, 75
Amſterdam manque d'être priſe, 79
*Le prince d'*Orange, *Stathouder ; les Etats-Généraux demandent la paix*, 82
Les de Vith *aſſaſſinés par la populace*, 84
Généreuſe réſolution des magiſtrats d'Amſterdam, ibid.

inondent leur pays, 85
Les Hollandais se défendent sur mer, 86
*Le prince d'*Orange *offre tous ses biens pour défendre le pays*, 87

CHAPITRE XI, 1672 à 1674.

Evacuation de la Hollande, 89
Fautes commises dans la conquête de la Hollande, 90
L'Empereur Léopold se déclare contre Louis XIV *un crucifix à la main*, 93
Bataille navale des 7, 14, 21 Juin 1673, 94
Presque toute l'Europe contre Louis XIV, 99

CHAPITRE XII, 1674 à 1675.

Le Palatinat dévasté, 104
Bataille du Senef, 106
Montecuculi *opposé à* Turenne, 108
Mort du maréchal de Turenne, 109
Combat de Consarbruck, 112
Arriere-ban convoqué, 114
Retraite du grand Condé, 115

CHAPITRE XIII, 1675 à 1679.

Attaque de Valenciennes en plein jour contre la coutume, 118
Monsieur, *frere du Roi, bat le prince d'*Orange, 123
Mort de Ruiter, 126
Du-Quêne *détruit la flotte des Hollandais*, 127
Négociations & conditions de paix, 128
Ambassadeurs de France ne cedent pas aux électeurs, 130
Paix signée le 20 Août 1678, 132
Louis XIV *arbitre de l'Europe*, 134

CHAPITRE XIV, 1680 à 1688.

Juridictions sur les princes de l'Empire, 135

Prise de Strasbourg, 137
Port de Toulon construit, 139
Inventions des galiotes à bombes; ibid.
Les Algériens punis, 140
Fortereſſes & établiſſemens, 141
L'Empereur Léopold *fuit de Vienne aſſiégée par les Turcs*, 142
Louis XIV *prend Luxembourg*, 144
Doge de Genes, 147
Ambaſſadeurs des Siamois, 148
Querelle avec le pape, 150
Louis XIV *fait un électeur*, 153
L'Empereur & le pape ne veulent point de l'électeur de Louis XIV, 154

CHAPITRE XV, 1688 à 1691.

Ligue univerſelle contre Louis XIV, 155
Jacques II *veut être deſpote*, 157
Armement public de Guillaume *contre* Jacques II, *ſans que* Jacques II *le ſache*, 158
Jacques II *s'enfuit en France*, 159
Guillaume III, *Roi d'Angleterre*, 160
Généroſité de Louis XIV *envers le Roi* Jacques, 161
Jacques *touche les écrouelles*, 162
Louis XIV, *vainqueur des Anglais & des Hollandais ſur mer*, 163
Bataille de la Boine qui aſſure le trône à Guillaume, 166
Jacques II *revient en France*, 168
La flotte de Louis XIV *battue pour s'être obſtinée à ſecourir le Roi* Jacques, 170
Malheurs étonnans de la maiſon Stuart, 173

CHAPITRE XVI, 1691 à 1697.

Prodigieuſes armées de Louis XIV; *le Dauphin commande les armées*, 176
Incendie du Palatinat, 179

*Le maréchal d'*Uxelles *hué pour avoir bien fait*, 180
Le maréchal de Luxembourg *prend le commandement*, 182
Le maréchal de Catinat *commande en Italie*, 183
Batailles de Staffarde & de la Marsaille, 184
Batailles de Fleurus, de Leuze, de Steinkerque, de Nervinde, 185, 185, 186, 188
Places maritimes de France bombardées, 195
Guillaume III *prend Namur*, 196
Bombardement de Bruxelles, 198
La France perd Pondichery, 199
Prise de Carthagene, 200
Dugué Trouin, *armateur*, ibid.

CHAPITRE XVII. 1697 à 1700.

Traité avec la Savoie. Mariage du duc de Bourgogne, 202
Paix de Riſvick, 205
Reſtitutions faites par Louis XIV, 208
Le prince de Conti *vainement élu Roi de Pologne*, 211
Paix générale dans le monde entier, mais de courte durée; 213
Troubles du Nord, le Czar Pierre, 214
Troubles du Midi, ſucceſſion au trône d'Eſpagne, droit de Louis XIV *à cette ſucceſſion*, 215
Traité de partage, 219
Teſtament de Charles II, 220
Second traité de partage, 221
Intrigues pour la ſucceſſion, 222
Le Roi d'Eſpagne conſulte le pape, 226
Dernier teſtament de Charles II, *ſa mort*, 227
Louis XIV *conſerve au fils de* Jacques II *le titre & les honneurs de la royauté malgré tous ſon conſeil*, 234
Commencement de la guerre de Louis XIV *& de* Philippe V, *Roi d'Eſpagne*, 238
Mort de Guillaume III, 239

CHAPITRE XVIII. 1700 à 1703.

Guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne, & Anne Reine d'Angleterre, 241
Ligue contre la maiſon de France, 243
Le miniſtere de France perd ſa ſupériorité, 245
Le prince Eugene à la tête des armées de l'Empereur, 247
Le maréchal de Villeroi commande, 251
Il eſt pris dans Crémone, 254
Crémone priſe & repriſe, 255
Le Duc de Vendôme en Italie, 257
Le Duc de Savoie ſe met contre la France, 259
Le général Marlboroug, 261
Avantage des alliés contre la France, 263
Bataille de Fredlingue. Villars *proclamé maréchal de France par les ſoldats*, 269
Villars *gagne la bataille de Hochſtet*, 271

CHAPITRE XIX.

Perte de la bataille de Blenheim ou d'Hochſtet, & ſes ſuites, priſe du maréchal de Tallard, 274, 275
L'archiduc Charles, *depuis Empereur, va à Londres*, 286

CHAPITRE XX. 1704 à 1706

Priſe de Gibraltar par les Anglais, 288
Les Anglais s'emparent du royaume de Valence & de la Catalogne, 290
Belle aventure du comte Péterboroug, 291
Diſgrace des Français devant Barcelone, 292
Bataille de Caſſano, 293
Bataille de Ramillies, 294
Défaite devant Turin, 304

CHAPITRE XXI 1706 à 1709.

Les Français perdent toute l'Italie, 305
L'archiduc Charles proclamé Roi d'Espagne, 309
Philippe V *rentre dans Madrid*, 311
La Provence sauvée, 314
Louis XIV *envoie le prétendant en Ecosse avec une flotte*, 315
Le duc de Bourgogne commande les armées, 317
Défaite à Oudenarde, siege de Lille, 319
L'Empereur Joseph *force le pape à reconnoître Charles son frere, Roi d'Espagne*, 322
Grande détresse de la France, 324
Funestes effets de l'hyver de 1709, 325
Louis XIV *demande la paix*, 326
Fierté des Hollandais, ibid.
Propositions insultantes, faites à Louis XIV, 331
Action memorable du maréchal de Boufflers, 333

CHAPITRE XXII, 1709. à 1712.

Défaite du général Merci, *qui voulut pénétrer dans la Franche-Comté, par le comte du Bourg*, 337
Victoire de Saragosse contre Philippe V, 340
Philippe V *sort pour la seconde fois de Madrid*, 341
L'Espagne plus à plaindre encore que la France, 342
Entreprise du duc d'Orléans, 343
Le duc de Vendôme, *appellé par les Espagnols pour se mettre à leur tête*, 344
Bataille de Villaviciosa, 345
Disgrace de Marlborough, 346, 347 & suiv.
Mort de l'Empereur Joseph, 351
Charles VI *Empereur*, 352

Fin de la Table.